
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01328672 9

LES

ANCIENS CANADIENS

LES ANCIENS

CANADIENS

PAR

PHILIPPE AUBERT DE GASPÉ

TOME I

> Les hommes se réjouissent lorsque le soleil se lève et, lorsque le soleil se couche, ce devrait être pour eux un avertissement que tout a son aurore et son couchant. Ils se réjouissent du printemps quand tout nous semble jeune et nouveau. Hélas ! à mesure que l'année entraîne les saisons, notre vie nous échappe.... Comme au sein du grand océan, un bois flottant en rencontre un autre, ainsi les êtres se rencontrent un moment sur la terre.
>
> RAMAYANA.



QUÉBEC
IMPRIMERIE AUGUSTIN COTÉ ET Cie

1877



LES ANCIENS CANADIENS

CHAPITRE PREMIER

Eheu! fugaces, Posthume....
HORACE.

LA SORTIE DU COLLÉGE.

Ce chapitre peut, sans inconvénient, servir, en partie, de préface ; car je n'ai nullement l'intention de composer un ouvrage *secumdum artem;* encore moins de me poser en auteur classique. Ceux qui me connaissent seront, sans doute, surpris de me voir commencer le métier d'auteur à soixante-et-seize ans ; je leur dois une explication. Quoique fatigué de toujours lire, à mon âge, sans grand profit, ni pour moi, ni pour autrui, je n'osais cependant passer le Rubicon ; un incident assez trivial m'a décidé.

Un de mes amis, homme de beaucoup d'esprit, que je rencontrai, l'année dernière, dans la rue Saint-Louis de cette bonne ville de Québec, me saisit la main d'un air empressé, en me disant : " Heureux de vous voir : j'ai conversé ce matin avec onze personnes ; eh bien, mon cher, tous êtres insignifiants ! pas une idée dans la caboche !" Et il me secouait le bras à me le disloquer. — " Savez-vous, lui dis-je, que vous me rendez tout fier ; car je vois, à votre accueil chaleureux, que je suis l'exception, l'homme que vous attendiez pour . . . . " — " Eh oui ! mon cher, fit-il, sans me permettre d'achever ma phrase, ce sont les seules paroles spirituelles que j'aie entendues ce matin." Et il traversa la rue pour parler à un client qui se rendait à la cour, son douzième imbécile, sans doute.

— " Diable ! pensais-je, il paraît que les hommes d'esprit ne sont pas difficiles, si c'est de l'esprit que je viens de faire : j'en ai alors une bonne provision ; je ne m'en étais pourtant jamais douté."

Tout fier de cette découverte, et me disant à moi-même que j'avais plus d'esprit que les onze imbéciles dont m'avait parlé mon ami, je vole chez mon libraire, j'achète une rame de papier *foolscap*, (c'est-à-dire, peut-être, *papier-bonnet* ou *tête de fou*, comme il plaira au traducteur), et je me mets à l'œuvre.

J'écris pour m'amuser, au risque de bien ennuyer le lecteur qui aura la patience de lire ce volume ; mais comme je suis d'une nature compatissante, j'ai un excellent conseil à donner à ce cher lecteur : c'est de jeter promptement le malencontreux livre, sans se donner la peine

de le critiquer : ce serait lui accorder trop d'importance, et, en outre, ce serait un labeur inutile pour le critique de bonne foi ; car, à l'encontre de ce vieil archevêque de Grenade dont parle Gil Blas, si chatouilleux à l'endroit de ses homélies, je suis, moi, de bonne composition et, au lieu de dire à ce cher critique : " Je vous souhaite " toutes sortes de prospérités avec plus de goût," j'admettrai franchement qu'il y a mille défauts dans ce livre, et que je les connais.

Quant au critique malveillant, ce serait pour lui un travail en pure perte, privé qu'il serait d'engager une polémique avec moi. Je suis, d'avance, bien peiné de lui enlever cette douce jouissance, et de lui rogner si promptement les griffes. Je suis très-vieux et paresseux avec délice, comme le Figaro d'ironique mémoire. D'ailleurs, je n'ai pas assez d'amour-propre pour tenir le moins du monde à mes productions littéraires. Consigner quelques épisodes du bon vieux temps, quelques souvenirs d'une jeunesse, hélas ! bien éloignée : voilà toute mon ambition.

Plusieurs anecdotes paraîtront, sans doute, insignifiantes et puériles à bien des lecteurs : qu'ils jettent le blâme sur quelques-uns de nos meilleurs littérateurs, qui m'ont prié de ne rien omettre sur les mœurs des anciens Canadiens. " Ce qui paraîtra insignifiant et puéril aux " yeux des étrangers, me disaient-ils, ne laissera pas " d'intéresser les vrais Canadiens, dans la chronique d'un " septuagénaire, né vingt-huit ans seulement après la " conquête de la Nouvelle-France."

Ce livre ne sera ni trop bête, ni trop spirituel : trop bête ! certes, un auteur doit se respecter tant soit peu.

Trop spirituel ! il ne serait apprécié que des personnes qui ont beaucoup d'esprit, et, sous un gouvernement constitutionnel, le candidat préfère la quantité à la qualité.

Cet ouvrage sera tout canadien par le style : il est malaisé à un septuagénaire d'en changer comme il ferait de sa vieille redingote pour un paletot à la mode de nos jours.

J'entends bien avoir, aussi, mes coudées franches, et ne m'assujétir à aucunes règles prescrites,— que je connais d'ailleurs,— dans un ouvrage comme celui que je publie. Que les puristes, les littérateurs émérites, choqués de ses défauts, l'appellent roman, mémoire, chronique, salmigondis, pot-pourri : peu m'importe !....

Mon bout de préface achevé, je commence sérieusement ce chapitre par cette belle épigraphe inédite, et bien surprise, sans doute, de se trouver en si mauvaise compagnie :

Perché comme un aiglon sur le haut promontoire,
Baignant ses pieds de roc dans le fleuve géant,
Québec voit ondoyer, symbole de sa gloire,
L'éclatante splendeur de son vieux drapeau blanc.

Et, près du château fort, la jeune cathédrale
Fait monter vers le ciel son clocher radieux,
Et l'Angelus du soir, porté par la rafale
Aux échos de Beaupré, jette ses sons joyeux.

Pensif dans son canot, que la vague balance,
L'Iroquois sur Québec lance un regard de feu ;
Toujours rêveur et sombre, il contemple en silence,
L'étendard de la France et la croix du vrai Dieu.

***

Que ceux qui connaissent notre bonne cité de Québec se transportent, en corps ou en esprit, sur le marché de la haute-ville, ne serait-ce que pour juger des changements survenus dans cette localité, depuis l'an de grâce 1757, époque à laquelle commence cette histoire. C'est toujours la même cathédrale par la structure, *minus* sa tour moderne, qui semble supplier les âmes charitables, soit de l'exhausser, soit de couper la tête à sa sœur géante, qui a l'air de la regarder sous cape, avec mépris, du haut de sa grandeur.

Le collége des Jésuites, métamorphosé maintenant en caserne, présentait bien le même aspect qu'aujourd'hui ; mais qu'est devenu l'église construite jadis à la place des halles actuelles ? Où est le bocage d'arbres séculaires, derrière ce temple, qui ornaient la cour maintenant si nue, si déserte, de cette maison consacrée à l'éducation de la jeunesse canadienne ? La hache et le temps, hélas ! ont fait leur œuvre de destruction. Aux joyeux ébats, aux saillies spirituelles des jeunes élèves, aux pas graves des professeurs qui s'y promenaient pour se délasser d'études profondes, aux entretiens de haute philosophie, ont succédé le cliquetis des armes, les propos de corps-de-garde, souvent libres et saugrenus !

A la place du marché actuel, des boucheries très-basses, contenant, tout au plus, sept à huit étaux, occupaient une petite partie du terrain, entre la cathédrale et le collége. Entre ces boucheries et le collége, coulait un ruisseau, qui, descendant de la rue Saint-Louis, passait au beau milieu de la rue de la Fabrique, traversait la rue Couillard et le jardin de l'Hôtel-Dieu, dans sa course vers

la rivière Saint-Charles. Nos ancêtres avaient des goûts bucoliques très-prononcés !

Nous sommes à la fin d'avril ; le ruisseau est débordé, et des enfants s'amusent à détacher de ses bords de petits glaçons, qui, diminuant toujours de volume, finissent, après avoir franchi tous les obstacles, par disparaître à leurs yeux, et aller se perdre dans l'immense fleuve Saint-Laurent. Un poète, qui fait son profit de tout, contemplant, les bras croisés, cette scène d'un air rêveur, et suivant la descente des petits glaçons, leurs temps d'arrêt, leurs ricochets, les eût comparés à ces hommes ambitieux arrivant, après une vie agitée, au terme de leur carrière, aussi légers d'argent que de réputation, et finissant par s'engloutir dans le gouffre de l'éternité.

Les maisons qui avoisinent le marché sont, pour la plupart, à un seul étage, à l'encontre de nos constructions modernes, qui semblent vouloir se rapprocher du ciel, comme si elles craignaient un autre déluge.

Il est midi : l'*Angelus* sonne au beffroi de la cathédrale ; toutes les cloches de la ville annoncent la salutation que l'ange fit à la mère du Christ, la patronne chérie du Canadien. Les habitants [1] en retard, dont les voitures entourent les boucheries, se découvrent et récitent dévotement l'*Angelus*. Tout le monde pratiquant le même culte, personne ne tourne en ridicule cette coutume pieuse.

Certains chrétiens du dix-neuvième siècle semblent

1 *Habitant* est synonyme de cultivateur, en Canada.

avoir honte d'un acte religieux devant autrui : c'est faire, pour le moins, preuve d'un esprit rétréci ou de pusillanimité. Les disciples de Mahomet, plus courageux, prient sept fois par jour, en tous lieux, en présence des timides chrétiens.

Les élèves du collége des Jésuites, toujours si bruyants lorsqu'ils entrent en récréation, sortent silencieux de l'église, où ils viennent de prier. Pourquoi cette tristesse inusitée ? C'est qu'ils vont se séparer de deux condisciples chéris, de deux amis sincères pour tous sans distinction. Le plus jeune des deux, qui, plus rapproché de leur âge, partageait le plus souvent leurs jeux enfantins, protégeait aussi le faible contre le fort, et décidait, avec équité, leurs petits différends.

La grande porte du collége s'ouvre, et deux jeunes gens, en habit de voyage, paraissent au milieu de leurs compagnons d'étude. Deux porte-manteaux de cuir, longs de cinq pieds, garnis d'anneaux, chaînes et cadenas, qui semblent assez forts pour amarrer un navire, gisent à leurs pieds. La plus jeune des deux voyageurs, frêle et de petite taille, peut avoir dix-huit ans. Son teint brun, ses grands yeux noirs, vifs et perçants, ses mouvements saccadés, dénotent en lui l'origine française : c'est, en effet, Jules d'Haberville, fils d'un seigneur, capitaine d'un détachement de marine [1] de la colonie.

Le second, plus âgé de deux à trois ans, est d'une taille beaucoup plus forte et plus élevée. Ses beaux yeux bleus, ses cheveux blonds châtains, son teint blanc

1 Ces détachements faisaient aussi le service de terre dans la colonie.

et un peu coloré, quelques rares taches de rousseur sur le visage et sur les mains, son menton tant soit peu prononcé, accusent une origine étrangère : c'est, en effet, Archibald Cameron of Locheill, vulgairement Arché de Locheill, jeune montagnard écossais, qui a fait ses études au collége des Jésuites de Québec. Comment, lui, étranger, se trouve-t-il dans une colonie française ? C'est ce que la suite apprendra.

Les jeunes gens sont tous deux d'une beauté remarquable. Leur costume est le même : capot de couverte avec capuchon, mitasses écarlates bordées de rubans verts, jarretières de laine bleue tricotées, large ceinture aux couleurs vives et variées ornée de rassades, souliers de caribou plissés à l'iroquoise, avec hausses brodées en porc-épic, et enfin, chapeaux de vrai castor, rabattus sur les oreilles au moyen d'un fichu de soie rouge noué sous le col.

Le plus jeune montre une agitation fébrile et porte, à chaque instant, ses regards le long de la rue Buade.

— Tu es donc bien pressé de nous quitter, Jules, dit un de ses amis, d'un ton de reproche !

— Non, mon cher de Laronde, répliqua d'Haberville ; oh ! que non, je t'assure ; mais, puisqu'il faut que cette séparation pénible ait lieu, je suis pressé d'en finir : ça m'énerve. Il est bien naturel aussi que j'aie hâte de revoir mes chers parents.

— C'est juste, fit de Laronde ; et, d'ailleurs, puisque tu es Canadien, nous vivons dans l'espoir de te revoir bien vite.

— Il n'en est pas de même de toi, cher Arché, dit un

autre : je crains bien que cette séparation soit éternelle, si tu rentres dans ta patrie.

— Promets-nous de revenir, cria-t-on de toutes parts.

Pendant ce colloque, Jules part comme un trait au devant de deux hommes s'avançant à grands pas, le long de la cathédrale, avec chacun un aviron sur l'épaule droite. L'un d'eux porte le costume des habitants de la campagne : capot d'étoffe noire tissée dans le pays, bonnet de laine grise, mitasses et jarretières de la même teinte, ceinture aux couleurs variées, et gros souliers de peau de bœuf du pays, plissés à l'iroquoise. Le costume de l'autre est à peu près celui des deux jeunes voyageurs, mais beaucoup moins riche. Le premier, d'une haute stature, aux manières brusques, est un traversier de la Pointe Lévis. (*a*) Le second, d'une taille moyenne, aux formes athlétiques, est au service du capitaine d'Haberville, père de Jules : soldat pendant la guerre, il prend ses quartiers chez lui pendant la paix. Il est du même âge que son capitaine, et son frère de lait. C'est l'homme de confiance de la famille : il a bercé Jules, il l'a souvent endormi dans ses bras, en chantant les gais refrains de nos voyageurs des pays hauts.

— Comment te portes-tu, mon cher José ? Comment as-tu laissé ma famille ? dit Jules, en se jetant dans ses bras.

— Tous ben, yeux (Dieux) merci, fit José ; ils vous mandent ben des compliments, et ils ont grand hâte de vous voir. Mais comme vous avez profité depuis huit

(*a*) Ces lettres indiquent des notes renvoyées à la fin du volume, et marquées de la même lettre au chapitre correspondant.

mois que je ne vous ai vu ! ma frine (foi), M. Jules, ça fait plaisir à voir.

José, quoique traité avec la bonté la plus familière par toute la famille d'Haberville, ne manquait jamais aux égards qu'il leur devait.

Une question n'attend pas l'autre ; Jules s'informe des domestiques, des voisins, du vieux chien, qu'étant en trente-sixième, il avait nommé *Niger*, comme preuve de ses progrès dans la langue latine. Il ne garde pas même rancune au chat glouton qui, l'année précédente, avait croqué tout vif, un jeune rossignol privé, dont il raffolait et qu'il se proposait d'apporter au collége. Il est bien vrai que, dans un premier mouvement de colère, il l'avait poursuivi avec un gourdin sous les tables, sous les lits et même jusque sur le toit de la maison, où le méchant animal s'était réfugié, comme dans une forteresse inexpugnable. Mais il lui a pardonné ses forfaits, et il s'informe de sa santé.

— Ah ça ! dit Baron le traversier, qui prenait peu d'intérêt à cette scène, ah ça ! dit-il d'un ton bourru, quand vous aurez fini de vous lécher et de parler chien et matou, vous plairait-il d'avancer ? la marée n'attend personne.

Malgré l'impatience et la mauvaise humeur de Baron, les adieux des jeunes gens à leurs amis de collége, furent

1 L'auteur met dans la bouche de José le langage des anciens habitants de nos campagnes, sans néanmoins s'y astreindre toujours.

Il emploiera aussi, assez souvent, sans prendre la peine de les souligner, les expressions usitées par le peuple de la campagne.

longs et touchants. Les régents les embrassèrent avec tendresse.

— Vous allez suivre tous deux la carrière des armes, leur dit le supérieur ; exposés, sans cesse, à perdre la vie sur les champs de bataille, vous devez doublement aimer et servir le bon Dieu. S'il est dans les décrets de la Providence que vous succombiez, soyez prêts, en tout temps, à vous présenter à son tribunal avec une conscience pure. Que votre cri de guerre soit : mon Dieu, mon roi, ma patrie !

Les dernières paroles d'Arché furent :

— Adieu, vous tous qui avez ouvert vos bras et vos cœurs à l'enfant proscrit ; adieu, amis généreux, dont les efforts constants ont été de faire oublier au pauvre exilé qu'il appartenait à une race étrangère à la vôtre ! Adieu ! Adieu ! peut-être pour toujours.

Jules était très-affecté.

— Cette séparation serait bien cruelle pour moi, dit-il, si je n'avais l'espoir de revoir bientôt le Canada avec le régiment dans lequel je vais servir en France.

S'adressant ensuite aux régents du collége, il leur dit :

— J'ai beaucoup abusé de votre indulgence, messieurs, mais vous savez tous que mon cœur a toujours mieux valu que ma tête : pardonnez à l'une, je vous prie, en faveur de l'autre. Quant à vous, mes chers condisciples, ajouta-t-il d'une voix qu'il s'efforçait inutilement de rendre gaie, avouez que si je vous ai beaucoup tourmentés, par mes espiègleries, pendant mes dix années de collége, je vous ai par compensation fait beaucoup rire.

Et, prenant le bras d'Arché, il l'entraîna pour cacher son émotion.

Laissons nos voyageurs traverser le fleuve Saint-Laurent, certains de les rejoindre bien vite à la Pointe-Lévis.



CHAPITRE DEUXIÈME

Give me, oh! give me back the days
When I—I too—was young,
And felt, as they now feel, each coming hour,
New consciousness of power....................
....
The fields, the grove, the air was haunted,
And all that age has disenchanted,
....
Give me, oh! give youth's passions unconfined,
The rush of joy that felt almost like pain.

GOETHE.

ARCHIBALD CAMERON OF LOCHEILL—JULES D'HABERVILLE.

Archibald Cameron of Locheill, fils d'un chef de clan des montagnes d'Ecosse et d'une française, n'avait que quatre ans lorsqu'il eut le malheur de perdre sa mère. Elevé par son père, vrai Nemrod, violent chasseur devant Dieu, suivant la belle expression de l'Ecriture Sainte, il le suivait, dès l'âge de dix ans, dans ses courses aventureuses à la poursuite du chevreuil et des autres bêtes fauves, gravissant les montagnes les plus escarpées, traversant souvent à la nage les torrents glacés, couchant fréquemment sur la terre humide sans autre couverture que son plaid (manteau écossais), sans autre abri que la voûte des cieux. Cet enfant, vrai spartiate par l'éducation, semblait faire ses délices de cette vie sauvage et vagabonde.

Arché de Locheill n'était âgé que de douze ans, en l'année 1745, lorsque son père joignit les étendards de ce jeune et infortuné Prince, qui, en vrai héros de roman, vint se jeter entre les bras de ses compatriotes écossais pour revendiquer, par les armes, une couronne à laquelle il devait renoncer pour toujours après le désastre de Culloden. Malgré la témérité de l'entreprise, malgré les difficultés sans nombre qu'offrait une lutte inégale contre les forces redoutables de l'Angleterre, aucun des braves montagnards ne lui fit défaut ; tous répondirent à l'appel avec l'enthousiasme d'âmes nobles, généreuses et dévouées : leur cœur fut touché de la confiance du Prince Charles-Edouard en leur loyauté, et de cette grande infortune royale.

Au commencement de cette lutte sanglante, le courage triompha du nombre et de la discipline, et les échos de leurs montagnes répétèrent au loin leurs chants de triomphe et de victoire. L'enthousiasme fut alors à son comble : le succès ne paraissait plus douteux. Vain espoir ! il fallut enfin succomber après les faits d'armes les plus éclatants. Archibald Cameron of Locheill, père, partagea le sort de tant d'autres soldats valeureux qui ensanglantèrent le champ de bataille de Culloden.

Un long gémissement de rage et de désespoir parcourut les montagnes et les vallées de l'ancienne Calédonie ! Ses enfants durent renoncer pour toujours à reconquérir une liberté pour laquelle ils avaient combattu pendant plusieurs siècles avec tant d'acharnement et de vaillance. Ce fut le dernier râle de l'agonie d'une nation héroïque qui succombe. L'Ecosse, partie intégrante, maintenant,

d'un des plus puissants empires de l'univers, n'a pas eu lieu de déplorer sa défaite. Ses anciens ennemis s'enorgueillissent des travaux de ses littérateurs, et ses hommes d'état ont été aussi célèbres dans le cabinet de leur souverain, que leurs guerriers en combattant pour leur nouvelle patrie. Tandisque leurs frères de la verte Erin, les Irlandais, au cœur chaud et généreux, frémissent encore en mordant leurs chaînes, eux, les Ecossais, jouissent en paix de leur prospérité. Pourquoi cette différence? L'Irlande a poutant fourni plus que son contingent de gloire à la fière Albion :—la voix puissante de ses orateurs a électrisé les tribunaux et les parlements anglais; ses soldats, braves entre les braves, ont conquis des royaumes; ses poètes, ses écrivains, charment toujours les loisirs des hommes de lettre de la Grande-Bretagne. Aucune part de gloire ne lui a été refusée. Pourquoi, alors, son dernier cri d'agonie gronde-t-il encore dans les champs, dans les vallées, dans les montagnes et jusques sur la terre de l'exil? On croirait que la terre d'Erin, arrosée de tant de larmes, ne produit que de l'absynthe, des ronces et des épines; et cependant ses prés sont toujours verts, et ses champs se couvrent d'abondantes moissons. Pourquoi ce mugissement précurseur de la tempête s'échappe-t-il sans cesse de la poitrine des généreux Irlandais? L'histoire répond à cette question.

Un oncle d'Arché, qui avait aussi suivi l'étendard et la fortune du malheureux Prince, parvint, après la journée désastreuse de Culloden, à dérober sa tête à l'échafaud et, après mille périls, mille obstacles, réussit à se réfugier en France avec le jeune orphelin. Le vieux

gentilhomme, proscrit et ruiné, avait beaucoup de peine à subvenir à ses propres besoins et à ceux de son neveu, lorsqu'un Jésuite, oncle maternel du jeune homme, le déchargea d'une partie de ce lourd fardeau. Arché, admis au collége des Jésuites à Québec, en sortait, après avoir terminé son cours de mathématiques, lorsque le lecteur vient de faire connaissance.

Archibald Cameron of Locheill, que la main pesante du malheur avait mûri avant le temps, ne sut d'abord, quand il entra au collége, quel jugement porter sur un enfant espiègle, turbulant, railleur impitoyable, qui semblait faire le désespoir des maîtres et des élèves. Il est bien vrai que tout n'était pas profit à cet enfant : sur vingt férules et pensums que le régent distribuait dans la classe, Jules d'Haberville en empochait dix-neuf pour sa part.

Il faut avouer aussi que les grands écoliers, souvent à bout de patience, lui donnait plus que sa part de taloches ; mais, bah ! on aurait cru que tout cela n'était que douceur, tant le gamin était toujours prêt à recommencer ses espiègleries. Il faut bien dire aussi que, sans avoir positivement de la rancune, Jules n'oubliait jamais une injure ; qu'il s'en vengeait toujours d'une manière ou d'une autre. Ses sarcasmes, ses pointes acérées, qui faisaient rougir l'épiderme, arrivaient toujours à propos soit à l'adresse des maîtres mêmes, soit à celle des grands écoliers qu'il ne pouvait atteindre autrement.

Il avait pour principe de ne s'avouer jamais vaincu ; et il fallait, de guerre lasse, finir par lui demander la paix.

On croira, sans doute, que cet enfant devait être détesté. Aucunement : tout le monde en raffolait ; c'était la joie

du collége. C'est que Jules avait un cœur qui bat, hélas ! rarement sous la poitrine de l'homme. Dire qu'il était généreux jusqu'à la prodigalité, qu'il était toujours prêt à prendre la défense des absents, à se sacrifier pour cacher les fautes d'autrui, ne saurait donner une idée aussi juste de son caractère que le trait suivant. Il était âgé d'environ douze ans, lorsqu'un *grand*, perdant patience, lui donna un fort coup de pied, sans avoir néanmoins l'intention de lui faire autant de mal. Jules avait pour principe de ne porter aucune plainte aux maîtres contre ses condisciples : cette conduite lui semblait indigne d'un jeune gentilhomme. Il se contenta de lui dire : — " Tu as l'esprit trop obtus, féroce animal, pour te payer en sarcasmes ; tu ne les comprendrais pas ; il faut percer l'épiderme de ton cuir épais : sois tranquille, tu ne perdras rien pour attendre ! "

Jules, après avoir rejeté certains moyens de vengeance, assez ingénieux pourtant, s'arrête à celui de lui raser les sourcils pendant son sommeil, punition d'autant plus facile à infliger que Dubuc, qui l'avait frappé, avait le sommeil si lourd qu'il fallait le secouer rudement, même le matin, pour le réveiller. C'était, d'ailleurs, le prendre par le côté le plus sensible : il était beau garçon et très-fier de sa personne.

Jules s'était donc arrêté à ce genre de punition, lorsqu'il entendit Dubuc dire à un de ses amis, qui le trouvait triste :

— J'ai bien sujet de l'être, car j'attends mon père demain. J'ai contracté des dettes chez les boutiquiers

et chez mon tailleur, malgré ses défenses, espérant que ma mère viendrait à Québec avant lui, et qu'elle me tirerait d'embarras à son insu. Mon père est avare, colère, brutal ; dans un premier mouvement, il est capable de me frapper. Je ne sais où donner de la tête ; j'ai presqu'envie de prendre la fuite jusqu'à ce que l'orage soit passé.

— Ah ça ! dit Jules, qui avait tout entendu, pourquoi n'as-tu pas eu recours à moi ?

— Dame ! dit Dubuc en secouant la tête.

— Crois-tu, fit Jules, crois-tu que, pour un coup de pied de plus ou de moins, je laisserais un écolier dans l'embarras et exposé à la brutalité de son aimable père ? Il est bien vrai que tu m'as presque éreinté, mais c'est une autre affaire à régler en temps et lieu. Combien te faut-il ?

— Ah ! mon cher Jules, répliqua Dubuc, ce serait abuser de ta générosité. Il me faudrait une forte somme, et je sais que tu n'es pas en fonds dans le moment : tu as vidé ta bourse pour assister cette pauvre veuve dont le mari a été tué par accident.

— En voilà un caribou celui-là, dit Jules, comme si l'on ne trouve pas toujours de l'argent pour soustraire un ami à la colère d'un père avare et brutal, qui peut lui casser la barre du cou ! Combien te faut-il ?

— Cinquante francs.

— Tu les auras ce soir, fit l'enfant.

Jules, fils unique, Jules, appartenant à une famille riche, Jules, l'enfant gâté de tout le monde, avait tou-

jours de l'argent à pleines poches ; père, mère, oncle, tantes, parrains et marraines, tout en proclamant bien haut cette maxime, qu'il est dangereux de laisser les enfants disposer de trop fortes sommes, lui en donnaient cependant à qui mieux mieux, à l'insu les uns des autres !

Dubuc avait pourtant dit vrai : la bourse était à sec dans le moment. C'était, d'ailleurs, alors une forte somme que cinquante francs. Le Roi de France ne payait à ses alliés sauvages que cinquante francs la chevelure d'un Anglais ; le monarque anglais plus riche, ou plus généreux, en donnait cent pour une chevelure française !

Jules avait trop de délicatesse pour s'adresser à ses oncles et à ses tantes, seuls parents qu'il eût à Québec. Sa première idée fut d'emprunter cinquante francs en mettant en gage sa montre d'or, laquelle valait vingt-cinq louis. Se ravisant ensuite, il pensa à une vieille femme, ancienne servante que son père avait dotée en la mariant, et à laquelle il avait ensuite avancé un petit fonds de commerce, qui avait prospéré entre ses mains : elle était riche, veuve et sans enfants.

Il y avait bien des difficultés à surmonter : la vieille était avare et acariâtre ; d'ailleurs Jules et elle ne s'étaient pas laissés dans les meilleurs termes possibles à la dernière visite qu'il lui avait faite ; elle l'avait même poursuivi avec son manche à balai jusque dans la rue. Le gamin n'était pourtant coupable que d'une peccadille : il avait fait humer une forte prise de tabac à son barbet favori ; et, tandis que la vieille venait au secours de son chien qui se débattait comme un énergumène, il avait vidé le

reste de la tabatière dans une salade de dent-de-lion qu'elle épluchait avec grand soin pour son souper, en lui disant :—" Tenez, la mère, voici l'assaisonnement."

N'importe, Jules pensa qu'il était urgent de faire sa paix avec la bonne femme, et en voici les préliminaires. Il lui sauta au cou en entrant, malgré les efforts de sa vieille pour se soustraire à ses démonstrations par trop tendres, après l'avanie qu'il lui avait faite.

— Voyons, dit-il, chère Madeleine, faluron dondaine, comme dit la chanson, je suis venu te pardonner tes offenses, comme tu dois les pardonner à ceux qui t'ont offensée. Tout le monde prétend que tu es avare et vindicative ; peu m'importe, ce n'est pas mon affaire. Tu en seras quitte pour griller dans l'autre monde ; je m'en lave les mains.

Madeleine ne savait trop si elle devait rire ou se fâcher de ce beau préambule ; mais, comme elle avait un grand faible pour l'enfant, malgré ses espiègleries, elle prit le parti le plus sage, et se mit à rire.

— Maintenant que nous sommes de bonne humeur, reprit Jules, parlons sérieusement. J'ai fait des sottises, vois-tu, je me suis endetté : je crains les reproches de mon bon père, et encore plus de lui faire de la peine. Il me faudrait cinquante francs pour assoupir cette malheureuse affaire : peux-tu me les prêter ?

— Mais, comment donc, M. d'Haberville, dit la vieille, je n'aurais que cette somme pour tout bien dans le monde, que je la donnerais de grand cœur pour exempter

la moindre peine à votre bon papa. J'ai assez d'obligation à votre famille. . . . .

— Tarare, dit Jules, si tu parles de ces cinq sous-là, point d'affaires. Mais, écoute, ma bonne Madeleine, comme je puis me casser le cou au moment qu'on s'y attendra le moins, ou qu'on s'y attendra le plus en grimpant sur le toit du collége et sur tous les clochers de la ville de Québec, je vais te donner un mot d'écrit pour ta sûreté ; j'espère bien, pourtant, m'acquitter envers toi dans un mois au plus tard.

Madeleine se fâcha tout de bon, refusa le billet, et lui compta les cinquante francs. Jules faillit l'étrangler en l'embrassant, sauta par la fenêtre dans la rue, et prit sa course vers le collége.

A la récréation du soir, Dubuc était libéré de toute inquiétude du côté de son aimable père.

— Mais, souviens-toi, dit d'Haberville, que tu es dans mes dettes pour le coup de pied.

— Tiens, mon cher ami, dit Dubuc très-effecté, paie-toi tout de suite : casse-moi la tête ou les reins avec ce fourgon, mais finissons-en : penser que tu me gardes de la rancune, après le service que tu m'as rendu, serait un trop grand supplice pour moi.

— En voilà encore un caribou, celui-là, dit l'enfant, de croire que je garde rancune à quelqu'un parce que je lui dois une douceur de ma façon ! Est-ce comme cela que tu le prends ? alors ta main, et n'y pensons plus. Tu pourras te vanter toujours d'être le seul qui m'aura égratigné sans que j'aie tiré le sang.

Cela dit, il lui saute sur les épaules, comme un singe, lui tire un peu les cheveux pour acquit de conscience, et court rejoindre la bande joyeuse qui l'attendait.

Archibald of Locheill, mûri par de cruelles épreuves, et partant d'un caractère plus froid, plus réservé que les enfants de son âge, ne sut d'abord, à son entrée au collége, s'il devait rire ou se fâcher des espiègleries d'un petit lutin, qui semblait l'avoir pris pour point de mire, et ne lui laissait aucun repos. Il ignorait que c'était la manière de Jules de prouver sa tendresse à ceux qu'il aimait le plus. Arché enfin, poussé à bout, lui dit un jour :

— Sais-tu que tu ferais perdre patience à un saint ; vraiment, tu me mets quelquefois au désespoir.

— Il y a pourtant un remède à tes maux, dit Jules : la peau me démange, donne-moi une bonne râclée, et je te laisserai en paix : c'est chose facile à toi, qui es fort comme un Hercule.

En effet, de Locheill, habitué dès la plus tendre enfance aux rudes exercices des jeunes montagnards de son pays, était, à quatorze ans, d'une force prodigieuse pour son âge.

— Me crois-tu assez lâche, lui dit Arché, pour frapper un enfant plus jeune et beaucoup plus faible que moi ?

— Tiens, dit Jules, tu es donc comme moi ? jamais une chiquenaude à un petit. Une bonne râclée avec ceux de mon âge et même plus âgés que moi, et ensuite on se donne la main, et on n'y pense plus.

Tu sais ce farceur de Chavigny, continua Jules : il est

pourtant plus âgé que moi, mais il est si faible, si malingre, que je n'ai jamais eu le cœur de le frapper, quoiqu'il m'ait joué un de ces tours qu'on ne pardonne guère, à moins d'être un saint François de Sales. Imagine-toi qu'il accourt vers moi tout essoufflé, en me disant : Je viens d'escamoter un œuf à ce gourmand de Létourneau, qu'il avait volé au grand réfectoire. Vite, cache-le, il me poursuit.

— Et où veux-tu que je le cache ? lui dis-je.

— Dans ton chapeau, répliqua-t-il ; il n'aura jamais l'idée de le chercher là.

Je suis assez sot pour le croire ; j'aurais dû m'en méfier, puisqu'il m'en priait.

Létourneau arrive à la course, et m'assène, sans cérémonie, un coup sur la tête. Le diable d'œuf m'aveugle, et je puis te certifier que je ne sentais pas la rose : c'était un œuf couvé, que Chavigny avait trouvé dans un nid de poule abandonné depuis un mois probablement. J'en fus quitte pour la perte d'un chapeau, d'un gilet et d'autres vêtements. [1] Eh bien, le premier mouvement de colère passé, je finis par en rire ; et, si je lui garde un peu de rancune, c'est de m'avoir escamoté ce joli tour, que j'aurais eu tant de plaisir à faire à Derome, avec sa tête toujours poudrée à blanc. Quant à Létourneau, comme il était trop simple pour avoir inventé cette espièglerie, je me contentai de lui dire : " Bienheureux les

1 Pas un seul, hélas ! de ceux qui faisaient retentir les salles, les corridors et les cours du séminaire de Québec, lorsqu'un semblable tour fut joué à l'auteur, à sa première entrée dans cette excellente maison d'éducation, n'est aujourd'hui sur la terre des vivants.

pauvres d'esprit," et il se sauva tout fier du compliment, content, après tout, d'en être quitte à si peu de frais.

Maintenant, mon cher Arché, continua Jules, capitulons : je suis bon prince, et mes conditions seront des plus libérales. Je consens, pour te plaire, à retrancher, foi de gentilhomme, un tiers des quolibets et des espiègleries que tu as le mauvais goût de ne pas apprécier. Voyons ; tu dois être satisfait, sinon tu es irraisonnable ! Car, vois-tu, je t'aime, Arché ; aucun autre que toi n'obtiendrait une capitulation aussi avantageuse.

De Locheill ne put s'empêcher de rire, en secouant un peu le gamin incorrigible. Ce fut après cette conversation que les deux enfants commencèrent à se lier d'amitié : Arché, d'abord avec la réserve d'un Ecossais ; Jules, avec toute l'ardeur d'une âme française.

Quelque temps après cet entretien, environ un mois avant la vacance qui avait alors lieu le quinze d'août, Jules prit le bras de son ami, et lui dit :

—Viens dans ma chambre ; j'ai reçu une lettre de mon père qui te concerne.

— Qui me concerne, moi, dit l'autre tout étonné.

— D'où vient ton étonnement ? repartit d'Haberville ; crois-tu que tu n'es pas un personnage assez important pour qu'on s'occupe de toi ? On ne parle que du bel Ecossais dans toute la Nouvelle-France. Les mères, craignant que tu ne mettes, bien vite, en feu les cœurs de leurs jeunes filles, — soit dit sans calembourg, — se proposent, dit-on, de présenter une requête au supérieur du collége

pour que tu ne sortes dans les rues que couvert d'un voile, comme les femmes de l'Orient.

— Trève de folies, et laisse-moi continuer ma lecture.

— Mais je suis très-sérieux, dit Jules. Et entraînant son ami, il lui communiqua un passage d'une lettre de son père, le capitaine d'Haberville, ainsi conçue :

" Ce que tu m'écris de ton jeune ami, M. de Locheill, " m'intéresse vivement. C'est avec le plus grand plaisir " que j'octroie ta demande. Présente-lui mes civilités, et " prie-le de venir passer chez moi, non seulement les " vacances prochaines, mais toutes les autres, pendant le " séjour qu'il fera au collége. Si cette invitation, sans " cérémonie, d'un homme de mon âge, n'est pas suffisante, " je lui écrirai plus formellement. Son père repose sur " un champ de bataille glorieusement disputé : honneur " à la tombe du vaillant soldat. Tous les guerriers sont " frères ; leurs enfants doivent l'être aussi. Qu'il vienne " sous mon toit, et nous le recevrons tous à bras ouverts, " comme l'enfant de la maison."

Arché était si ému de cette chaleureuse invitation, qu'il fut quelque temps sans répondre.

— Voyons, monsieur le fier Ecossais, continua son ami, nous faites-vous l'honneur d'accepter ? Ou faut-il que mon père envoie, en ambassade, son majordome José Dubé, une cornemuse en sautoir sur le dos, — comme ça se pratique, je crois, entre les chefs de clans montagnards, — vous délivrer une épître dans toutes les formes ?

— Comme je ne suis plus, heureusement pour moi, dans mes montagnes d'Ecosse, dit Arché en riant, nous pouvons nous passer de cette formalité. Je vais écrire, immédiatement au capitaine d'Haberville, pour le remercier de son invitation si noble, si digne, si touchante pour moi, orphelin sur une terre étrangère.

— Alors, parlons raisonnablement, dit Jules, ne serait-ce, de ma part, que pour la nouveauté du fait. Tu me crois bien léger, bien fou, bien écervelé ; j'avoue qu'il y a un peu de tout cela chez moi : ce qui ne m'empêche pas de réfléchir souvent beaucoup plus que tu ne penses. Il y a longtemps que je cherche un ami, un ami sincère, un ami au cœur noble et généreux ! Je t'ai observé de bien près ; tu possèdes toutes ces qualités. Maintenant, Arché de Locheill, veux-tu être cet ami ?

— Certainement, mon cher Jules, car je me suis toujours senti entraîné vers toi.

— Alors, s'écria Jules, en lui serrant la main avec beaucoup d'émotion, c'est à la vie et à la mort entre nous, de Locheill !

Ainsi fut scellée, entre un enfant de douze ans et l'autre de quatorze, cette amitié, qui sera exposée, par la suite à des épreuves bien cruelles.

— Voici une lettre de ma mère, dit Jules, dans laquelle il y a un mot pour toi :

" J'espère que ton ami, M. de Locheill, nous fera le " plaisir d'accepter l'invitation de ton père. Nous avons

“ tous grande hâte de faire sa connaissance. Sa chambre “ est prête, à côté de la tienne. Il y a, dans la caisse que “ José te remettra, un paquet à son adresse qu'il me “ peinerait beaucoup de le voir refuser : je pensais, en “ le faisant, à la mère qu'il a perdue ! ” La caisse contenait une part égale, pour les deux enfants, de biscuits, sucreries, confitures et autres friandises.

Cette amitié, entre les deux élèves, ne fit qu'augmenter de jour en jour. Les nouveaux amis devinrent inséparables ; on les appelait indifféremment au collége, Pythias et Damon, Pylade et Oreste, Nysus et Euryale : ils finirent par se donner le nom de frères.

De Locheill, pendant tout le temps qu'il fut au collége, passait ses vacances à la campagne, chez la famille d'Haberville, qui ne semblait mettre d'autre différence, entre les deux enfants, que les attentions plus marquées qu'elle avait pour le jeune Ecossais, devenu, lui aussi, le fils de la maison. Il est donc tout naturel qu'Arché, avant son départ pour l'Europe, accompagnât Jules dans la visite d'adieux qu'il allait faire à ses parents.

L'amitié des deux jeunes gens sera mise, par la suite, à des épreuves bien cruelles, lorsque le code d'honneur, que la civilisation a substitué aux sentiments plus vrais de la nature, leur dictera les devoirs inexorables d'hommes combattant sous des drapeaux ennemis. Mais qu'importe le sombre avenir ? N'auront-ils pas joui, pendant près de dix ans que durèrent leurs études, de cette amitié de

l'adolescence, qui, comme l'amour des femmes, a ses chagrins passagers, ses poignantes jalousies, ses joies délirantes, ses brouilles et ses rapprochements délicieux?



CHAPITRE TROISIEME.

Angels and minister of grace, defend us !
Be thou a spirit of health, or goblin damned,
Bring with thee airs from heaven, or blast from hell.
HAMLET.

Ecoute comme les bois crient. Les hiboux fuient épouvantés........... Entends-tu ces voix dans les hauteurs, dans le lointain, ou près de nous ?........ Eh ! oui ! la montagne retentit, dans toute sa longueur, d'un furieux chant magique.
FAUST.

Lest bogles catch him unawares ;
....
Where ghaits and howlets nightly cry.
....
When out the hellish legion sallied.
BURNS.

UNE NUIT AVEC LES SORCIERS.

Dès que les jeunes voyageurs sont arrivés à la Pointe-Lévis, après avoir traversé le fleuve Saint-Laurent, vis-à-vis de la cité de Québec, José s'empresse d'atteler un superbe et fort cheval normand à un traîneau sans lisses, seul moyen de transport à cette saison, où il y a autant de terre que de neige et de glace ; où de nombreux ruisseaux débordés interceptent souvent la route qu'ils ont à parcourir. Quand ils rencontrent un de ces obstacles, José dételle le cheval. Tous trois montent dessus,

et le ruisseau est bien vite franchi. Il est bien vrai que Jules, qui tient José à bras-le-corps, fait de grands efforts, de temps à autre, pour le désarçonner, au risque de jouir en commun du luxe exquis de prendre un bain à dix degrés centigrades : peine inutile ; il lui serait aussi difficile de culbuter le cap Tourmente dans le fleuve Saint-Laurent. José, qui, malgré sa moyenne taille, est fort comme un éléphant, rit dans sa barbe et ne fait pas semblant de s'en apercevoir. Une fois l'obstacle surmonté, José retourne seul chercher le traîneau, *rattelle* le cheval, remonte dessus, avec le bagage devant lui, crainte de le mouiller, et rattrape bien vite ses compagnons de voyage, qui n'ont pas un instant ralenti leur marche.

Grâce à Jules, la conversation ne tarit pas un instant pendant la route. Arché ne fait que rire de ses épigrammes à son adresse ; il y a longtemps qu'il en a pris son parti.

— Dépêchons-nous, dit d'Haberville, nous avons douze lieues à faire d'ici au village de Saint-Thomas. [1] Mon oncle de Beaumont soupe à sept heures. Si nous arrivons trop tard, nous courrons risque de faire un pauvre repas. Le meilleur sera gobé ; tu connais le proverbe ; *tardè venientibus ossa.*

— L'hospitalité écossaise est proverbiale, dit Arché ; chez nous, l'accueil est toujours le même, le jour comme la nuit. C'est l'affaire du cuisinier.

1 Maintenant Montmagny.

— *Credo*, fit Jules ; je le crois aussi fermement que si je le voyais des yeux du corps ; sans cela, vois-tu, il y aurait beaucoup de maladresse ou de mauvais vouloir. chez vos cuisiniers portant jupes. Elle est joliment primitive, la cuisine écossaise ; avec quelques poignées de farine d'avoine, délayées dans l'eau glacée d'un ruisseau en hiver,—car il n'y a ni bois, ni charbon dans votre pays,—on peut, à peu de frais et sans grande dépense d'habileté culinaire, faire un excellent ragoût, et régaler les survenants ordinaires de jour et de nuit Il est bien vrai que, lorsqu'un noble personnage demande l'hospitalité,—ce qui arrive fréquemment, tout Ecossais portant une charge d'armoiries capable d'écraser un chameau,—il est bien vrai, dis-je, que l'on ajoute alors au premier plat une tête, des pattes et une succulente queue de mouton à la croque-au-sel : le reste de l'animal manque en Ecosse.

De Locheill se contenta de regarder Jules pardessus l'épaule, en disant :

Quis talia fando Myrmidonum, Dolopumve................

— Comment, fit ce dernier en feignant une colère comique, tu me traites de Myrmidon, de Dolope, moi, philosophe ! [1] Et encore, grand pédant, tu m'injuries en latin, langue dont tu maltraites si impitoyablement la quantité, avec ton accent calédonien, que les mânes de

1 *Myrmidons, Dolopes.*—Noms de mépris que les élèves des classes supérieures donnaient aux jeunes étudiants avant leur entrée en quatrième.

Virgile doivent tressaillir dans sa tombe ! Tu m'appelles Myrmidon, moi le plus fort géomètre de ma classe ! à preuve, que mon professeur de mathématiques m'a prédit que je serais un Vauban, ou peu s'en faut. . . . .

—Oui, interrompit Arché, pour se moquer de toi à l'occasion de ta fameuse ligne perpendiculaire, qui penchait tant du côté gauche, que toute la classe tremblai pour le sort de la base qu'elle menaçait d'écraser ; ce que voyant notre professeur, il tâcha de te consoler en te prédisant que, lors de la reconstruction de la tour de Pise, on te passera la règle et le compas.

Jules prend une attitude tragi-comique, et s'écrie :

Tu t'en souviens, Cinna ! et veux m'assassiner !

Tu veux m'assassiner sur la voie royale, le long du fleuve Saint-Laurent, sans être touché des beautés de la nature qui nous environnent de toutes parts ; à la vue de cette belle chute de Montmorency, que les habitants appellent la Vache [1], nom peu poétique, à la vérité, mais qui exprime si bien la blancheur de l'onde qu'elle laisse sans cesse échapper de ses longues mamelles, comme une vache féconde laisse sans cesse couler le lait qui fait la richesse du cultivateur. Tu veux m'assassiner en présence de l'île d'Orléans, qui commence à nous voiler, à mesure que nous avançons, cette belle chute que j'ai peinte avec des couleurs si poétiques. Ingrat ! rien ne

1 Les habitants appellent encore aujourd'hui le saut Montmorency "la vache."

peut t'attendrir ! pas même la vue de ce pauvre José, touché de tant de sagesse et d'éloquence dans une si vive jeunesse, comme aurait dit Fénelon, s'il eût écrit mes aventures.

— Sais-tu, interrompit Arché, que tu es pour le moins aussi grand poète que géomètre ?

— Qui en doute ? dit Jules. N'importe, ma perpendiculaire vous fit tous bien rire, et moi le premier. Tu sais, d'ailleurs, que c'était un tour de ce farceur de Chavigny, qui avait escamoté mon devoir, et en avait coulé un autre de sa façon, que je présentai au précepteur. Vous avez tous feint de ne pas me croire, charmés de voir mystifier l'éternel mystificateur.

José qui, d'ordinaire, prenait peu de part à la conversation des jeunes messieurs, et qui, en outre, n'avait rien compris de la fin de la précédente, marmottait entre ses dents :

— C'est toujours un drôle de pays, quand même, où les moutons ne sont que têtes, pattes et queues, et point plus de corps que sur ma main ! Mais, après tout, ce n'est pas mon affaire : les hommes, qui sont les maîtres, s'arrangeront toujours bien pour vivre ; mais les pauvres chevaux !

José, grand maquignon, avait le cœur tendre pour ces nobles quadrupèdes. S'adressant alors à Arché, il lui dit, en soulevant le bord de son bonnet :

— Sous (sauf) le respect que je vous dois, monsieur, si les nobles mêmes mangent l'avoine dans votre pays,

faute de mieux je suppose, que deviennent les pauvres chevaux ? ils doivent bien pâtir, s'ils travaillent un peu fort.

Les deux jeunes gens éclatèrent de rire à cette sortie naïve de José. Celui-ci, un peu déconcerté de cette hilarité, à ses dépens, reprit :

— Faites excuse, si j'ai dit une bêtise : on peut se tromper sans boire, témoin M. Jules, qui vient de nous dire que les habitants appellent le saut Montmorency "la Vache," parce que son écume est blanche comme du lait ; j'ai, moi, doutance que c'est parce qu'il beugle comme une vache pendant certains vents : c'est ce que les anciens disent quand ils en jasent. [1]

— Ne te fâche pas, mon vieux, dit Jules, tu as probablement raison. Ce qui nous faisait rire, c'est que tu aies pu croire qu'il y a des chevaux en Ecosse : c'est un animal inconnu dans ce pays-là.

— Point de chevaux, monsieur ! comment fait donc le pauvre monde pour voyager ?

— Quand je dis point de chevaux, fit d'Haberville, il ne faut pas prendre absolument la chose à la lettre. Il y a bien un animal, ressemblant à nos chevaux, animal un peu plus haut que mon gros chien Niger, et qui vit dans les montagnes, à l'état sauvage de nos caribous, auxquels il ressemble même un peu. Quand un montagnard veut voyager, il braille de la cornemuse ;

1 Il y a deux versions sur cette question importante.

tout le village s'assemble, et il fait part de son projet. On se répand alors dans les bois, c'est-à-dire dans les bruyères ; et, après une journée ou deux de peines et d'efforts, on réussit, assez souvent, à s'emparer d'une de ces charmantes bêtes. Alors, après une autre journée ou plus, si l'animal n'est pas trop opiniâtre, si le montagnard a assez de patience, il se met en route, et arrive même quelquefois au terme de son voyage.

— Certes, dit de Locheill, tu as bel air à te moquer de mes montagnards ! tu dois être fier aujourd'hui de ton équipage princier ! la postérité aura de la peine à croire que le haut et puissant seigneur d'Haberville ait envoyé chercher l'héritier présomptif de ses vastes domaines dans un traîneau à charroyer le fumier ! Sans doute, qu'il expédiera ses piqueurs au devant de nous, afin que rien ne manque à notre entrée triomphale au manoir de Saint-Jean-Port-Joli.

— Bravo ! de Locheill, fit Jules ; te voilà sauvé mon frère. Bien riposté. Coups de griffes pour coups de griffes, comme disait un jour un saint de ton pays, ou des environs, aux prises avec sa majesté satanique.

José, pendant ce colloque, se grattait la tête d'un air piteux. Semblable au Caleb Balderstone, de Walter Scott, dans sa *Bride of Lammermoor*, il était très-sensible à tout ce qu'il croyait toucher à l'honneur de son maître. Aussi s'écria-t-il, d'un ton lamentable :

— Chien d'animal, bête que j'ai été ! c'est toute ma faute à moi ! Le Seigneur a quatre *carioles* dans sa re-

mise, dont deux, toutes flambantes neuves, sont vernies comme des violons ; si bien qu'ayant cassé mon miroir dimanche dernier, je me suis fait la barbe en me mirant dans la plus belle. Si donc, quand le seigneur me dit, avant-hier au matin : Mets-toi faraud, José, car tu vas aller chercher monsieur mon fils, à Québec, ainsi que son ami, monsieur de Locheill. Aie-bien soin, tu entends, de prendre une voiture convenable ! Moi, bête d'animal ! je me dis, voyant l'état des chemins, la seule voiture convenable est un traîneau sans lisses. Ah ! oui ! je vais en recevoir un savon ! j'en serai quitte à bon marché, s'il ne me retranche pas mon eau-de-vie pendant un mois.... A trois coups par jour, ajouta José en branlant la tête, çà fait toujours ben quatre-vingt-dix bons coups de retranchés, sans compter les *adons* (casualités, politesses) ; mais c'est égal, je n'aurai pas volé ma punition.

Les jeunes gens s'amusèrent beaucoup de l'ingénieux mensonge de José, pour sauver l'honneur de son maître.

— Maintenant, dit Arché, que tu sembles avoir vidé ton *budget*, ton sac, de tous les quolibets qu'une tête française, tête folle et sans cervelle, peut convenablement contenir, parle sérieusement, s'il est possible, et dis-moi pourquoi l'on appelle l'île d'Orléans, l'île aux Sorciers.

— Mais, pour la plus simple des raisons, fit Jules d'Haberville : c'est qu'elle est peuplée d'un grand nombre de sorciers.

— Allons, voilà que tu recommences tes folies, dit de Locheill.

— Je suis très-sérieux, reprit Jules. Ces Ecossais sont d'un orgueil insupportable. Ils ne veulent rien accorder aux autres nations. Crois-tu, mon cher, que vous devez avoir seuls le monopole des sorciers et des sorcières ? Quelle prétention ! Sache, mon très-cher, que nous avons aussi nos sorciers, et qu'il y a à peine deux heures, il m'était facile, entre la Pointe-Lévis et Beaumont, de t'introduire à une sorcière très-présentable (*a*). Sache, de plus, que tu verras, dans la seigneurie de mon très-honoré père, une sorcière de première force. Voici la différence, mon garçon, c'est que vous les brûlez en Ecosse, et qu'ici nous les traitons avec tous les égards dus à leur haute position sociale. Demande plutôt à José, si je mens.

José ne manqua pas de confirmer ces assertions : la sorcière de Beaumont et celle de Saint-Jean-Port-Joli étaient bien, à ses yeux, de véritables et solides sorcières.

— Mais, dit Jules, pour parler sérieusement, puisque tu veux faire de moi un homme raisonnable *nolens volens*, comme disait mon maître de sixième, quand il m'administrait une décoction de férules, je crois que ce qui a donné cours à cette fable c'est que les habitants du nord et du sud du fleuve, voyant les gens de l'île aller à leurs pêches, avec des flambeaux, pendant les nuits sombres, prenaient le plus souvent ces lumières pour des feux follets ; or, tu sauras que nos Canadiens des campagnes considèrent les feux follets (*b*) comme des sorciers, ou génies malfaisants

qui cherchent à attirer le pauvre monde dans des endroits dangereux pour causer leur perte : aussi, suivant leurs traditions, les entend-on rire quand le malheureux voyageur, ainsi trompé, enfonce dans les marais. Ce qui aura donné lieu à cette croyance, c'est que ces gaz s'échappent toujours des terres basses et marécageuses : de là aux sorciers il n'y a qu'un pas. [1]

— Impossible, dit Arché ; tu manques à la logique, comme notre précepteur de philosophie te l'a souvent reproché. Tu vois bien que les habitants du nord et du sud, qui font face à l'île d'Orléans, vont aussi à leurs pêches avec des flambeaux, et qu'alors les gens de l'île les auraient aussi gratifiés du nom de sorciers : ça ne passera pas.

Tandis que Jules secouait la tête sans répondre, José prit la parole.

— Si vous vouliez me le permettre, mes jeunes messieurs, c'est moi qui vous tirerais bien vite d'embarras, en vous contant ce qui est arrivé à mon défunt père, qui est mort.

— Oh ! conte-nous cela, José ; conte-nous ce qui est arrivé à ton défunt père, qui est mort, s'écria Jules, en accentuant fortement les trois derniers mots.

— Oui, mon cher José, dit de Locheill, de grâce faites-nous ce plaisir.

1 Cette discussion sur les sorciers de l'île d'Orléans était écrite avant que M. le Dr. LaRue eût publié ses charmantes légendes dans " Les Soirées Canadiennes." L'auteur penchait, comme lui, pour la solution de Jules, nonobstant les arguments de Locheill à ce contraire ; quand, hélas ! l'ami José est venu confondre le disciple de Cujas et le fils d'Esculape !

—Ça me coûte pas mal, reprit José, car, voyez-vous, je n'ai pas la belle accent, ni la belle orogane (organe) du cher défunt. Quand il nous contait ses tribulations dans les veillées, tout le corps nous en frissonnait comme des fièvreux, que ça faisait plaisir à voir ; mais, enfin, je ferai de mon mieux pour vous contenter.

Si donc qu'un jour, mon défunt père, qui est mort, avait laissé la ville pas mal tard, pour s'en retourner chez nous ; il s'était même diverti, comme qui dirait, à pintocher tant soit peu avec ses connaissances de la Pointe-Lévis : il aimait un peu la goutte, le brave et honnête homme ! à telle fin qu'il portait toujours, quand il voyageait, un flacon d'eau-de-vie dans son sac de loup-marin ; il disait que c'était le lait des vieillards.

— *Lac Dulce*, dit de Locheill sentencieusement.

— Sous le respect que je vous dois, monsieur Arché, reprit José avec un peu d'humeur, ce n'était pas de l'eau douce, ni de l'eau de lac, mais bien de la bonne et franche eau-de-vie que mon défunt père portait dans son sac.

— Excellent ! sur mon honneur, s'écria Jules ; te voilà bien payé, grand pédant, de tes éternelles citations latines !

— Pardon, mon cher José, dit de Locheill de son ton le plus sérieux, je n'avais aucunement l'intention de manquer à la mémoire de votre défunt père.

— Vous êtes tout excusé, monsieur, dit José tout à coup radouci. Si donc que, quand mon défunt père

voulut partir, il faisait tout-à-fait nuit. Ses amis firent alors tout leur possible pour le garder à coucher, en lui disant qu'il allait bien vite passer tout seul devant la cage de fer où la Corriveau faisait sa pénitence, pour avoir tué son mari.

Vous l'avez vue vous-mêmes, mes messieurs, quand j'avons quitté la Pointe-Lévis à une heure : elle était bien tranquille dans sa cage, la méchante bête, avec son crâne sans yeux ; mais ne vous y fiez pas : c'est une sournoise, allez ! si elle ne voit pas le jour, elle sait ben trouver son chemin la nuit pour tourmenter le pauvre monde.

Si ben, toujours, que mon défunt père, qui était brave comme l'épée de son capitaine, leur dit qu'il ne s'en souciait guère ; qu'il ne lui devait rien à la Corriveau ; et un tas d'autres raisons que j'ai oubliées. Il donne un coup de fouet à sa guevalle (cavale), qui allait comme le vent, la fine bête ! et le voilà parti.

Quand il passa près de l'esquelette, il lui sembla ben entendre quelque bruit, comme qui dirait une plainte ; mais comme il ventait un gros sorouet (sud-ouest,) il crut que c'était le vent qui sifflait dans les os du calabre (cadavre). Pu n'y moins, ça le tarabusquait (tarabustait), et il prit un bon coup, pour se réconforter. Tout ben considéré, à ce qu'i se dit, il faut s'entr'aider entre chrétiens : peut-être que la pauvre créature (femme) demande des prières. Il ôte donc son bonnet, et récite dévotement un *dépro-fundi* à son intention ; pensant que, si ça ne lui faisait pas de bien, ça ne lui ferait pas de mal, et que lui, toujours, s'en trouverait mieux.

Si donc, qu'il continua à filer grand train ; ce qui ne l'empêchait pas d'entendre derrière lui, tic tac, tic tac, comme si un morceau de fer eût frappé sur des cailloux. Il crut que c'était son bandage de roues ou quelques fers de son cabrouette qui étaient décloués. Il descend donc de voiture ; mais tout était en règle. Il toucha sa guevalle pour réparer le temps perdu ; mais, un petit bout de temps après, il entend encore tic tac sur les cailloux. Comme il était brave, il n'y fit pas grande attention.

Arrivé sur les hauteurs de Saint-Michel, que nous avons passées tantôt, l'endormitoire le prit. Après tout, ce que se dit mon défunt père, un homme n'est pas un chien ! faisons un somme ; ma guevalle et moi nous nous en trouverons mieux. Si donc, qu'il dételle sa guevalle, lui attache les deux pattes de devant avec ses *cordeaux*, et lui dit : Tiens, mignonne, voilà de la bonne herbe, tu entends couler le ruisseau : bon soir.

Comme mon défunt père allait se fourrer sous son cabrouette pour se mettre à l'abri de la rosée, il lui prit fantaisie de s'informer de l'heure. Il regarde donc les trois rois au sud, le chariot au nord, et il en conclut qu'il était minuit. C'est l'heure, qu'il se dit, que tout honnête homme doit être couché.

Il lui sembla, cependant, tout-à-coup, que l'île d'Orléans était tout en feu. Il saute un fossé, s'accote sur une clôture, ouvre de grands yeux, regarde, regarde . . . . . . Il vit à la fin que des flammes dansaient le long de la grève,

comme si tous les *fi*-follets du Canada, les damnés, s'y fussent donné rendez-vous pour tenir leur sabbat. A force de regarder, ses yeux, qui étaient pas mal troublés, s'éclaircirent, et il vit un drôle de spectacle : c'était comme des manières (espèces) d'hommes, une curieuse engeance tout de même. Ça avait ben une tête grosse comme un demi-minot, affublée d'un bonnet pointu d'une aulne de long, puis des bras, des jambes, des pieds et des mains armés de griffes, mais point de corps, pour la peine d'en parler. Ils avaient, sous votre respect, mes messieurs, le califourchon fendu jusqu'aux oreilles, Ça n'avait presque pas de chair : c'était quasiment tout en os, comme des esquelettes. Tous ces jolis gars (garçons) avaient la lèvre supérieure fendue en bec de lièvre, d'où sortait une dent de rhinoféroce d'un bon pied de long comme on en voit, monsieur Arché, dans votre beau livre d'images de l'histoire surnaturelle. Le nez ne vaut guère la peine qu'on en parle : c'était, ni plus ni moins, qu'un long groin de cochon, sous votre respect, qu'ils faisaient jouer à demande, tantôt à droite, tantôt à gauche de leur grande dent : c'était, je suppose, pour l'affiler. J'allais oublier une grande queue, deux fois longue comme celle d'une vache, qui leur pendait dans le dos, et qui leur servait, je pense, à chasser les moustiques.

Ce qu'il y avait de drôle, c'est qu'ils n'avaient que trois yeux par couple de fantômes. Ceux qui n'avaient qu'un seul œil au milieu du front, comme ces cyriclopes (cyclopes) dont votre oncle le chevalier, M. Jules, qui

est un savant, lui, nous lisait dans un gros livre, tout latin comme un bréviaire de curé, qu'il appelle son Vigile; ceux donc qui n'avaient qu'un seul œil tenaient par la griffe deux acolytes qui avaient ben, eux, les damnés, tous leurs yeux. De tous ces yeux sortaient des flammes qui éclairaient l'île d'Orléans comme en plein jour. Ces derniers semblaient avoir de grands égards pour leurs voisins, qui étaient, comme qui dirait, borgnes : ils les saluaient, s'en rapprochaient, se trémoussaient les bras et les jambes, comme des chrétiens qui font le carré d'un menuette (menuet).

Les yeux de mon défunt père lui en sortaient de la tête. Ce fut ben pire quand ils commencèrent à sauter, à danser, sans pourtant changer de place, et à entonner, d'une voix enrouée comme des bœufs qu'on étrangle, la chanson suivante :

> **Allons, gai, compèr' lutin !**
> **Allons, gai, mon cher voisin !**
> **Allons, gai, compèr' qui fouille,**
> **Compèr' crétin la grenouille !**
> **Des chrétiens, des chrétiens,**
> **J'en f'rons un bon festin.**

— Ah ! les misérables carnibales (cannibales), dit mon défunt père, voyez si un honnête homme peut être un moment sûr de son bien. Non contents de m'avoir volé ma plus belle chanson que je réservais toujours pour la dernière dans les noces et les festins, voyez comme ils me l'ont étriquée ! c'est à ne plus s'y reconnaître ! Au lieu de bon vin, ce sont des chrétiens dont ils veulent se régaler, les indignes !

Et puis après, les sorciers continuèrent leur chanson infernale, en regardant mon défunt père et en le couchant en joue avec leurs grandes dents de rhinoféroce :

Ah ! viens donc, compèr' François,
Ah ! viens donc, tendre porquet !
Dépèch'-toi, compèr' l'andouille,
Compèr' boudin, la citrouille ;
Du Français, du Français,
J'en f'rons un bon saloi (saloir). 1

— Tout ce que je peux vous dire pour le moment, mes mignons, leur cria mon défunt père, c'est que si vous ne mangez jamais d'autre lard que celui que je vous porterai, vous n'aurez pas besoin de dégraisser votre soupe.

Les sorciers paraissaient, cependant, attendre quelque chose, car ils tournaient souvent la tête en arrière ; mon défunt père regarde itou (aussi). Qu'est-ce qu'il aperçoit sur le côteau ? un grand diable bâti comme les autres, mais aussi long que le clocher de Saint-Michel, que nous avons passé tout-à-l'heure. Au lieu de bonnet pointu, il portait un chapeau à trois cornes, surmonté d'une épinette en guise de plumet. Il n'avait ben qu'un œil, le gredin qu'il était ; mais ça en valait une douzaine : c'était, sans doute, le tambour major du régiment, car il tenait, d'une main, une marmite deux fois aussi grosse que nos chaudrons à sucre, qui tiennent vingt gallons ; et, de l'autre, un battant de cloche qu'il avait volé, je

1 Le lecteur, tant soit peu sensible au charme, de la poésie n'appréciera guère la chanson du défunt père à José, parodiée par les sorciers de l'île d'Orléans ; l'auteur leur en laisse toute la responsabilité.

crois, le chien d'hérétique, à quelque église avant la cérémonie du baptême. Il frappe un coup sur la marmite, et tous ces insécrables (exécrables) se mettent à rire, à sauter, à se trémousser, en branlant la tête du côté de mon défunt père, comme s'ils l'invitaient à venir se divertir avec eux.

— Vous attendrez longtemps, mes brebis, pensait à part lui mon défunt père, dont les dents claquaient dans la bouche comme un homme qui a les fièvres tremblantes, vous attendrez longtemps, mes doux agneaux : il y a de la presse de quitter la terre du bon Dieu pour celle des sorciers !

Tout-à-coup le diable géant entonne une ronde infernale, en s'accompagnant sur la marmite qu'il frappait à coups pressés et redoublés, et tous les diables partent comme des éclairs ; si bien, qu'ils ne mettaient pas une minute à faire le tour de l'île. Mon pauvre défunt père était si embêté de tout ce vacarme, qu'il ne put retenir que trois couplets de cette belle danse ronde ; et la voici :

C'est notre terre d'Orléans (*bis.*)
Qu'est le pays des beaux enfants,
Toure-loure ;
Dansons à l'entour
Toure-loure ;
Dansons à l'entour.

Venez-y tous en survenants (*bis.*)
Sorciers, lézards, crapauds, serpents,
Toure-loure :
Dansons à l'entour,
Toure-loure ;
Dansons à l'entour.

Venez y tous en survenants (*bis.*)
Impies, athées et mécréants,
Toure-loure ;
Dansons à l'entour,
Toure-loure ;
Dansons à l'entour.

Les sueurs abîmaient mon défunt père ; il n'était pas pourtant au plus creux de ses traverses.

Mais, ajouta José, j'ai faim de fumer ; et, avec votre permission, mes messieurs, je vais battre briquet.

— C'est juste, mon cher José, dit d'Haberville ; mais, moi, j'ai une autre faim. Il est quatre heures à mon estomac, heure de la collation au collége. Nous allons manger un morceau.

Jules, par privilége de race nobiliaire, jouissait en tout temps d'un appétit vorace : excusable, d'ailleurs, ce jour-là, ayant dîné avant midi et pris beaucoup d'exercice.



CHAPITRE QUATRIÈME.

> SGANARELLE.—Seigneur commandeur, mon maître, Don Juan, vous demande si vous voulez lui faire l'honneur de venir souper avec lui.
>
> LE MÊME.— La statue m'a fait signe.
>
> LE FESTIN DE PIERRE.

> What! the ghosts are growing ruder,
> How they beard me.........................
> ....
> To night — Why this is Goblin Hall,
> Spirits and spectres all in all.
>
> FAUSTUS.

LA CORRIVEAU.

José, après avoir débridé le cheval, et lui avoir donné ce qu'il appelait une gueulée de foin, se hâta d'ouvrir un coffre que, dans son ingénuité industrieuse, il avait cloué sur le traîneau, pour servir, au besoin, de siége et de garde-manger. Il en tira une nappe dans laquelle deux poulets rôtis, une langue, du jambon, un petit flacon d'eau-de-vie et une bonne bouteille de vin étaient enveloppés. Il allait se retirer à l'écart, lorsque Jules lui dit :

— Viens manger avec nous, mon vieux.

— Oui, oui, dit Arché, venez vous asseoir ici, près de moi.

— Oh ! messieurs, fit José, je sais trop le respect que je vous dois.....

— Allons, point de façons, dit Jules ; nous sommes ici au bivouac, tous trois soldats, ou peu s'en faut : veux-tu bien venir, entêté que tu es !

— C'est de votre grâce, messieurs, reprit José et pour vous obéir, mes officiers, ce que j'en fais.

Les deux jeunes gens prirent place sur le coffre, qui servit aussi de table ; José s'assit bien mollement sur une botte de foin qui lui restait, et tous trois se mirent à manger et à boire de bon appétit.

Arché, naturellement sobre sur le boire et sur le manger, eut bien vite terminé sa collation. N'ayant rien de mieux à faire, il se mit à philosopher : De Locheill, dans ses jours de gaîté, aimait à avancer des paradoxes, pour le plaisir de la discussion.

—Sais-tu, mon frère, ce qui m'a le plus intéressé dans la légende de notre ami ?

— Non, dit Jules, en attaquant une autre cuisse de poulet, et je ne m'en soucie guère pour le quart d'heure : ventre affamé n'a pas d'oreilles.

— N'importe, reprit Arché : ce sont ces diables, lutins, farfadets, comme tu voudras les appeler, qui n'ont qu'un seul œil ; je voudrais que la mode s'en répandît parmi les hommes : il y aurait alors moins d'hypocrites, moins de fripons, partant moins de dupes. Certes, il est consolant de voir que la vertu est en honneur même chez les sorciers ! As-tu remarqué de quels égards les cyclopes étaient l'objet de la part des autres lutins ? avec quel respect ils les saluaient avant de s'en approcher ?

— Soit, dit Jules ; mais qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve, repartit de Locheill, que ces cyclopes méritent les égards que l'on a pour eux : c'est la crême des sorciers. D'abord, ils ne sont pas hypocrites.

— Bah ! fit Jules, je commence à craindre pour ton cerveau.

— Pas si fou que tu le penses, repartit Arché, et en voici la preuve : Vois un hypocrite avec une personne qu'il veut tromper : il a toujours un œil humblement à demi fermé, tandis que l'autre observe l'effet que ses discours font sur son interlocuteur. S'il n'avait qu'un œil unique, il perdrait cet immense avantage, et serait obligé de renoncer au rôle d'hypocrite, qui lui est si profitable. Et voilà déjà un homme vicieux de moins. Mon sorcier de cyclope a probablement beaucoup d'autres vices ; mais il est toujours exempt d'hypocrisie ; de là le respect qu'a pour lui une classe d'êtres entachés de tous les vices que nous leur attribuons.

— A ta santé, philosophe écossais, dit Jules, en avalant un verre de vin : je veux être pendu si je comprends un mot à ton raisonnement.

— C'est pourtant clair comme le jour, reprit Arché ; il faut alors que ces aliments savoureux, pesants, indigestes, dont tu te bourres l'estomac, t'appesantissent le cerveau. Si tu ne mangeais que de la farine d'avoine, comme nos montagnards, tu aurais les idées plus claires, la conception plus facile.

— Il paraît que l'avoine vous revient sur le cœur,

l'ami, dit Jules : c'est pourtant facile à digérer, même sans le secours des épices.

— Autre exemple, dit Arché : un fripon qui veut duper un honnête homme, dans une transaction quelconque, a toujours un œil qui clignote ou à demi-fermé, tandis que l'autre observe ce qu'il gagne ou perd de terrain dans le marché : l'un est l'œil qui pense, l'autre l'œil qui observe. C'est un avantage précieux pour le fripon : son antagoniste, au contraire, voyant toujours un des yeux de son interlocuteur clair, limpide, honnête, ne peut deviner ce qui se passe sous l'œil qui clignote, qui pense, qui calcule, tandis que son voisin est impassible, impénétrable comme le destin.

Tournons maintenant la médaille, continua Arché : supposons-le même fripon devenu borgne, dans les mêmes circonstances. L'homme honnête, le regardant toujours en face, lit souvent, dans son œil, ses pensées les plus intimes : car mon borgne, méfiant aussi, est contraint de le tenir toujours ouvert. . . . .

— Un peu, dit Jules en riant aux éclats, pour ne pas se rompre le cou.

— Accordé, reprit de Locheill ; mais encore plus pour lire dans l'âme de celui qu'il veut duper. Il faut en outre qu'il donne à son œil une grande apparence de candeur et de bonhomie, pour dérouter les soupçons : ce qui absorberait une partie de ses facultés. Or, comme il y a peu d'hommes qui puissent suivre en même temps deux cours d'idées différentes sans le secours de leurs deux

yeux, notre fripon se trouve perdre la moitié de ses avantages : il renonce à son vilain métier, et voilà encore un honnête homme de plus dans la société.

— Mon pauvre Arché, dit Jules, je vois que nous avons changé de rôle : que je suis, moi, l'Ecossais sage, comme j'ai la courtoisie de te proclamer, et que tu es, toi, le fou de Français, comme tu as l'irrévérence de m'appeler souvent. Car, vois-tu, rien n'empêcherait la race d'hommes à l'œil unique, que, nouveau Prométhée, tu veux substituer à la nôtre, qui te devra de grandes actions de grâces, continua Jules en éclatant de rire, rien ne l'empêcherait, dis-je, de clignoter de l'œil, puisque c'est une recette infaillible pour faire des dupes, et de le tenir, de temps en temps, ouvert pour observer.

— Oh ! Français ! légers Français ! aveugles Français ! il n'est pas surprenant que les Anglais se jouent de vous par-dessous la jambe, en politique !

— Il me semble, interrompit Jules, que les Ecossais doivent en savoir quelque chose de la politique anglaise !

Le visage d'Arché prit tout-à-coup une expression de tristesse ; une grande pâleur se répandit sur ses nobles traits : c'était une corde bien sensible que son ami avait touchée. Jules s'en aperçut aussitôt, et lui dit :

— Pardon, mon frère, si je t'ai fait de la peine : je sais que ce sujet évoque chez toi de douloureux souvenirs. J'ai parlé, comme je le fais toujours, sans réfléchir. On blesse souvent, sans le vouloir, ceux que l'on aime le plus, par une répartie que l'on croit spirituelle. Mais, allons,

vive la joie ! continue à déraisonner ; ça sera plus gai pour nous deux.

— Le nuage est passé, dit de Locheill en faisant un effort sur lui-même pour réprimer son émotion, et je reprends mon argument. Tu vois bien que mon coquin ne peut un seul instant fermer l'œil sans courir le risque que sa proie lui échappe. Te souvient-il de ce gentil écureuil que nous délivrâmes, l'année dernière, de cette énorme couleuvre, roulée sur elle-même au pied du gros érable du parc de ton père, à Saint-Jean-Port-Joli ? Vois comme elle tient constamment ses yeux ardents fixés sur la pauvre petite bête, pour la fasciner. Vois comme l'agile créature saute de branche en branche en poussant un cri plaintif, sans pouvoir détourner un instant les yeux de ceux de l'horrible reptile ! Qu'il cesse de le regarder, et il est sauvé. Te souviens-tu comme il était gai après la mort de son terrible ennemi ? Eh bien, mon ami, que mon fripon ferme l'œil et sa proie lui échappe.

— Sais-tu, dit Jules, que tu es un terrible dialecticien, et que tu menace d'éclipser un jour, si ce jour n'est pas même arrivé, des bavards tels que Socrate, Zénon, Montaigne et autres logiciens de la même farine ? Il n'y a qu'un seul danger, c'est que la logique n'emporte le raisonneur dans la lune.

— Tu crois rire ! dit Arché. Eh bien, qu'un seul pédant, portant la plume à l'oreille, se mêle de réfuter ma thèse sérieusement, et je vois venir cent écrivailleurs à l'affût, qui prendront fait et cause pour ou contre, et des flots d'encre vont couler.

Il a coûlé bien des flots de sang pour des systèmes à peu près aussi raisonnables que le mien. Voilà comme se fait souvent la réputation d'un grand homme !

— En attendant, reprit Jules, ta thèse pourra servir de pendant au conte que faisait Sancho pour endormir Don Quichotte. Quant à moi, j'aime encore mieux la légende de notre ami José.

— Vous n'êtes pas dégoûté, fit celui-ci, qui avait un peu sommeillé pendant la discussion scientifique.

— Ecoutons, dit Arché :

" *Conticuêre omnes, intentique ora tenebant.*"

— *Conticuêre.....*, incorrigible pédant, s'écria d'Haberville.

— Ce n'est pas un conte de curé, reprit vivement José ; mais c'est aussi vrai que quand il nous parle dans la chaire de vérité : car mon défunt père ne mentait jamais.

— Nous vous croyons, mon cher José, dit de Locheill ; mais continuez, s'il vous plaît, votre charmante histoire.

— Si donc, dit José, que le défunt père, tout brave qu'il était, avait une si fichue peur, que l'eau lui dégoutait par le bout du nez, gros comme une paille d'avoine. Il était là, le cher homme, les yeux plus grands que la tête, sans oser bouger. Il lui sembla bien qu'il entendait derrière lui le tic tac qu'il avait déjà entendu plusieurs fois pendant sa route ; mais il avait trop de besogne par-devant, sans s'occuper de ce qui se passait derrière lui. Tout à coup, au moment où il s'y attendait le moins, il sent deux grandes mains sèches, comme des griffes d'ours, qui lui

serrent les épaules : il se retourne tout effarouché, et se trouve face à face avec la Corriveau, qui se grappignait amont lui. Elle avait passé les mains à travers les barreaux de sa cage de fer, et s'efforçait de lui grimper sur le dos ; mais la cage était pesante, et, à chaque élan qu'elle prenait, elle retombait à terre avec un bruit rauque, sans lâcher pourtant les épaules de mon pauvre défunt père, qui pliait sous le fardeau. S'il ne s'était pas tenu solidement. avec ses deux mains à la clôture, il aurait écrasé sous la charge. Mon pauvre défunt père était si saisi d'horreur, qu'on aurait entendu l'eau qui lui coulait de la tête tomber sur la clôture, comme des grains de gros plomb à canard.

— Mon cher François, dit la Corriveau, fais-moi le plaisir de me mener danser avec mes amis de l'île d'Orléans.

— Ah ! satanée bigre de chienne ! cria mon défunt père ; c'était le seul jurement dont il usait, le saint homme, et encore dans les grandes traverses.

— Diable ! dit Jules, il me semble que l'occasion était favorable ! quant à moi, j'aurais juré comme un payen.

— Et moi, reprit Arché, comme un anglais.

— Je croyais avoir pourtant beaucoup dit, répliqua d'Haberville.

— Tu es dans l'erreur, mon cher Jules ! Il faut cependant avouer que messieurs les payens s'en acquittaient passablement, mais les Anglais ! les Anglais ! Le Roux qui, après sa sortie du collége, lisait tous les mauvais

livres qui lui tombaient sous la main, nous disait, si tu t'en souviens, que ce polisson de Voltaire, comme mon oncle le Jésuite l'appelait, avait écrit dans un ouvrage, qui traite d'événements arrivés en France sous le règne de Charles VII, lorsque ce prince en chassait ces insulaires, maîtres de presque tout son royaume ; Le Roux nous disait donc que Voltaire avait écrit que "tout anglais jure." Eh bien, mon fils, ces événements se passaient vers l'année 1445 ; disons qu'il y ait trois cents ans depuis cette époque mémorable, et juge, toi-même, quels jurons formidables une nation d'humeur morose peut avoir inventés pendant l'espace de trois siècles !

—Je rends les armes, dit Jules ; mais continue, mon cher José.

— Satanée bigre de chienne, lui dit mon défunt père, est-ce pour me remercier de mon *déprofundi* et de mes autres bonnes prières que tu veux me mener au sabbat ? Je pensais bien que tu en avais, au petit moins, pour trois à quatre mille ans dans le purgatoire pour tes fredaines. Tu n'avais tué que deux maris : c'était une misère ! aussi ça me faisait encore de la peine, à moi qui ai toujours eu le cœur tendre pour la créature, et je me suis dit : Il faut lui donner un coup d'épaule ; et c'est là ton remercîment, que tu veux monter sur les miennes, pour me traîner en enfer comme un hérétique !

— Mon cher François, dit la Corriveau, mène-moi danser avec mes bons amis ; et elle cognait sa tête sur celle de mon défunt père, que le crâne lui résonnait comme une vessie sèche pleine de cailloux.

— Tu peux être sûre, dit mon défunt père, satanée bigre de fille de Judas l'Escariot, que je vais te servir de bête de somme pour te mener danser au sabbat avec tes jolis mignons d'amis !

— Mon cher François, répondit la sorcière, il m'est impossible de passer le Saint-Laurent, qui est un fleuve bénit, sans le secours d'un chrétien.

— Passe comme tu pourras, satanée pendue, que lui dit mon défunt père ; passe comme tu pourras : chacun son affaire. Oh ! oui ! compte que je t'y mènerai danser avec tes chers amis, mais ça sera à poste de chien comme tu es venue, je ne sais comment, en traînant ta belle cage, qui aura déraciné toutes les pierres et tous les cailloux du chemin du roi, que ça sera un escandale, quand le grand voyageur passera ces jours ici, de voir un chemin dans un état si piteux ! Et puis, ça sera le pauvre habitant qui pâtira, lui, pour tes fredaines, en payant l'amende pour n'avoir pas entretenu son chemin d'une manière convenable !

Le tambour-major cesse enfin tout à coup de battre la mesure sur sa grosse marmite. Tous les sorciers s'arrêtent et poussent trois cris, trois hurlements, comme font les sauvages quand ils ont chanté et dansé " la guerre," cette danse et cette chanson par laquelle ils préludent toujours à une expédition guerrière. L'île en est ébranlée jusque dans ses fondements. Les loups, les ours, toutes les bêtes féroces, les sorciers des montagnes du nord s'en saisissent, et les échos les répètent jusqu'à

ce qu'ils s'éteignent dans les forêts qui bordent la rivière Saguenay.

Mon pauvre défunt père crut que c'était, pour le petit moins, la fin du monde et le jugement dernier.

Le géant au plumet d'épinette frappe trois coups ; et le plus grand silence succède à ce vacarme infernal. Il élève le bras du côté de mon défunt père, et lui crie d'une voix de tonnerre : Veux-tu bien te dépêcher, chien de paresseux, veux-tu bien te dépêcher, chien de chrétien, de traverser notre amie ? Nous n'avons plus que quatorze mille quatre cents rondes à faire autour de l'Ile avant le chant du coq : veux-tu lui faire perdre le plus beau du divertissement ?

— Va-t-en à tous les diables d'où tu sors, toi et les tiens, lui cria mon défunt père, perdant enfin toute patience.

— Allons, mon cher François, dit la Corriveau, un peu de complaisance ! tu fais l'enfant pour une bagatelle ; tu vois pourtant que le temps presse : voyons, mon fils, un petit coup de collier.

— Non, non, fille de satan ! dit mon défunt père. Je voudrais bien que tu l'eusses encore le beau collier que le bourreau t'a passé autour du cou, il y a deux ans : tu n'aurais pas le sifflet si affilé.

Pendant ce dialogue, les sorciers de l'Ile reprenaient leur refrain :

> **Dansons à l'entour,**
> **Toure-loure ;**
> **Dansons à l'entour.**

— Mon cher François, dit la sorcière, si tu refuses de m'y mener en chair et en os, je vais t'étrangler ; je monterai sur ton âme et je me rendrai au sabbat. Ce disant, elle le saisit à la gorge et l'étrangla.

— Comment, dirent les jeunes gens, elle étrangla votre pauvre défunt père ?

Quand je dis étranglé, il n'en valait guère mieux le cher homme, reprit José, car il perdit tout à fait connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, il entendit un petit oiseau qui criait : *qué-tu ?* [1]

— Ah ! ça ! dit mon défunt père, je ne suis donc point en enfer, puisque j'entends les oiseaux du bon Dieu ! Il risque un œil, puis un autre, et voit qu'il fait grand jour ; le soleil lui reluisait sur le visage.

Le petit oiseau, perché sur une branche voisine, criait toujours : *qué-tu ?*

— Mon cher petit enfant, dit mon défunt père, il m'est malaisé de répondre à ta question, car je ne sais trop qui je suis ce matin : hier encore je me croyais un brave et honnête homme créant (craignant) Dieu ; mais j'ai eu tant de traverses, cette nuit, que je ne saurais assurer si c'est bien moi, François Dubé, qui suis ici présent en

1 L'auteur avoue son ignorance en ornithologie. Notre excellent ornithologiste, M. LeMoine, aura peut-être la complaisance de lui venir en aide en classant, comme il doit l'être, ce petit oiseau dont la voix imite les deux syllabes *qué-tu.* Ceci rappelle à l'auteur l'anecdote d'un vieillard *non compos mentis* qui errait dans les campagnes, il y a quelque soixante ans. Se croyant interpellé lorsqu'il entendait le chant de ces hôtes des bois, il ne manquait jamais de répondre très-poliment d'abord : "Le père Chamberland, mes petits enfants." et, perdant patience : "Le père Chamberland, mes petits b........s."

corps et en âme. Et puis il se mit à chanter, le cher homme :

> **Dansons à l'entour,**
> **Toure-loure ;**
> **Dansons à l'entour.**

Il était encore à moitié ensorcelé. Si bien toujours, qu'à la fin il s'aperçut qu'il était couché de tout son long dans un fossé où il y avait heureusement plus de vase que d'eau, car sans cela mon pauvre défunt père, qui est mort comme un saint, entouré de tous ses parents et amis, et muni de tous les sacrements de l'Eglise, sans en manquer un, aurait trépassé sans confession, comme un orignal au fond des bois, sauf le respect que je lui dois et à vous, mes jeunes messieurs. Quand il se fut *déhalé* du fossé où il était serré comme dans une *étoque* (étau), le premier objet qu'il vit fut son flacon sur la levée du fossé ; ça lui ranima un peu le courage. Il étendit la main pour prendre un coup ; mais, bernique ! il était vide ! la sorcière avait tout bu.

— Mon cher José, dit de Locheill, je ne suis pourtant pas plus lâche qu'un autre ; mais, si pareille aventure m'était arrivée, je n'aurais jamais voyagé seul de nuit.

— Ni moi non plus, interrompit d'Haberville.

— A vous dire le vrai, mes messieurs, dit José, puisque vous avez tant d'esprit, je vous dirai en confidence que mon défunt père, qui, avant cette aventure, aurait été dans un cimetière en plein cœur de minuit, n'était

plus si hardi après cela ; car il n'osait aller seul faire son train dans l'étable, après soleil couché.

— Il faisait très-prudemment ; mais achève ton histoire, dit Jules.

— Elle est déjà finie, reprit José ; mon défunt père attela sa guevalle, qui n'avait eu connaissance de rien, à ce qu'il paraît, la pauvre bête, et prit au plus vite le chemin de la maison : ce ne fut que quinze jours après qu'il nous raconta son aventure.

— Que dites-vous maintenant, monsieur l'incrédule égoïste, qui refusiez tantôt au Canada le luxe de ses sorciers et sorcières ? dit d'Haberville.

— Je dis, répliqua Arché, que nos sorciers calédoniens ne sont que des sots comparés à ceux de la Nouvelle-France ; et que, si je retourne jamais dans mes montagnes d'Ecosse, je les fais mettre en bouteilles, comme fit Le Sage de son diable boiteux d'Asmodée.

— Hem ! hem ! dit José, ce n'est pas que je les plaindrais, les insécrables gredins, mais où trouver des bouteilles assez grandes ? voilà le plus pire de l'affaire.



CHAPITRE CINQUIÈME

On entendit du côté de la mer un bruit épouvantable, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes; tout le monde s'écria: voilà l'ouragan.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Though aged, he was so iron of limb,
Few of your youths could cope with him

BYRON.

Que j'aille à son secours, s'écria-t-il, ou que je meure.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Les vents et les vagues sont toujours du côté du plus habile nageur.

GIBBON.

LA DÉBACLE.

Les voyageurs continuent gaiement leur route; le jour tombe. Ils marchent pendant quelque temps à la clarté des étoiles. La lune se lève et éclaire au loin le calme du majestueux Saint-Laurent. A son aspect, Jules ne peut retenir une ébullition poétique, et s'écrie :

— Je me sens inspiré, non par les eaux de la fontaine d'Hippocrène, que je n'ai jamais bues, et que j'espère bien ne jamais boire, mais par le jus de Bacchus, plus aimable que toutes les fontaines du monde, voire même les ondes limpides du Parnasse. Salut donc, à toi, ô

belle lune ! salut à toi, belle lampe d'argent, qui éclaires les pas de deux hommes libres comme les hôtes de nos immenses forêts, de deux hommes nouvellement échappés des entraves du collége ! Combien de fois, ô lune ! à la vue de tes pâles rayons, pénétrant sur ma couche solitaire, combien de fois, ô lune ! ai-je désiré rompre mes liens et me mêler aux bandes joyeuses, courant bals et festins, tandis qu'une règle cruelle et barbare me condamnait à un sommeil que je repoussais de toutes mes forces. Ah ! combien de fois, ô lune ! ai-je souhaité de parcourir, monté sur ton disque, au risque de me rompre le cou, les limites que tu éclairais dans ta course majestueuse, lors même qu'il m'eût fallu rendre visite à un autre hémisphère ! Ah ! combien de fois......

— Ah ! combien de fois as-tu déraisonné dans ta vie, dit Arché, tant la folie est contagieuse : écoute un vrai poète et humilie-toi, superbe !

O lune ! à la triple essence, toi que les poètes appelaient autrefois Diane chasseresse, qu'il doit t'être agréable d'abandonner l'obscur séjour de Pluton, ainsi que les forêts où, précédée de ta meute aboyante, tu fais un vacarme à étourdir tous les sorciers du Canada ! Qu'il doit t'être agréable, ô lune ! de parcourir maintenant, en reine paisible, les régions éthérées du ciel dans le silence d'une belle nuit ! Aie pitié, je t'en conjure, de ton ouvrage ; rends la raison à un pauvre affligé, mon meilleur ami, qui....

— O Phébé ! patronne des fous, interrompit Jules, je

n'ai aucune prière à t'adresser pour mon ami : tu es innocente de son infirmité ; le mal était fait......

.......— Ah ça ! vous autres, mes messieurs, dit José, quand vous aurez fini de jaser avec madame la lune, à laquelle j'ignorais qu'on pût conter tant de raisons, vous plairait-il d'écouter un peu le vacarme qui se fait au village de Saint-Thomas ?

Tous prêtèrent l'oreille : c'était bien la cloche de l'église qui sonnait à toute volée.

— C'est l'Angelus, dit Jules d'Haberville.

— Oui, reprit José, l'Angelus à huit heures du soir !

— C'est donc le feu, dit Arché.

— On ne voit pourtant point de flammes, repartit José ; dans tous les cas, dépêchons-nous ; il se passe quelque chose d'extraordinaire là-bas.

Une demi-heure après, en forçant le cheval, ils entrèrent dans le village de Saint-Thomas. Le plus grand silence y régnait ; il leur parut désert : des chiens seulement, enfermés dans quelques maisons, jappaient avec fureur. Sauf le bruit de ces roquets, on aurait pu se croire transporté dans cette ville des Mille et une Nuits où tous les habitants étaient métamorphosés en marbre.

Les voyageurs se préparaient à entrer dans l'église dont la cloche continuait à sonner, lorsqu'ils aperçurent une clarté, et entendirent distinctement des clameurs du côté de la chute, près du manoir seigneurial. S'y transporter fut l'affaire de quelques minutes.

La plume d'un Cooper, d'un Châtaubriand, pourrait

seule peindre dignement le spectacle qui frappa leurs regards sur la berge de la Rivière-du-Sud.

Le capitaine Marcheterre, vieux marin aux formes athlétiques, à la verte allure, malgré son âge, s'en retournait vers la brune, à son village de Saint-Thomas, lorsqu'il entendit, sur la rivière, un bruit semblable à celui d'un corps pesant qui tombe à l'eau ; et aussitôt après les gémissements, les cris plaintifs d'un homme qui appelait au secours. C'était un habitant téméraire, nommé Dumais, qui, croyant encore solide la glace, assez mauvaise déjà, qu'il avait passée la veille, s'y était aventuré de nouveau, avec cheval et voiture, à environ une douzaine d'arpents au sud-ouest du bourg. La glace s'était effondrée si subitement, que cheval et voiture avaient disparu sous l'eau. Le malheureux Dumais, homme d'ailleurs d'une agilité remarquable, avait bien eu le temps de sauter du traineau sur une glace plus forte, mais le bond prodigieux qu'il fit pour échapper à une mort inévitable, joint à la pesanteur de son corps, lui devint fatal : un de ses pieds, s'étant enfoncé dans une crevasse, il eut le malheur de se casser une jambe, qui se rompit au-dessus de la cheville, comme un tube de verre.

Marcheterre, qui connaissait l'état périlleux de la glace crevassée en maints endroits, lui cria de ne pas bouger, quand bien même il en aurait la force ; qu'il allait revenir avec du secours. Il courut aussitôt chez le bedeau, le priant de sonner l'alarme, tandis que, lui, avertirait ses plus proches voisins.

Ce ne fut bien vite que mouvement et confusion : les hommes couraient çà et là sans aucun but arrêté ; les femmes, les enfants criaient et se lamentaient ; les chiens aboyaient, hurlaient sur tous les tons de la gamme canine ; en sorte que le capitaine, que son expérience désignait comme devant diriger les moyens de sauvetage, eut bien de la peine à se faire entendre.

Cependant, sur l'ordre de Marcheterre, les uns courent chercher des câbles, cordes, planches et madriers, tandis que d'autres dépouillent les clôtures, les bûchers, de leurs écorces de cèdre et de bouleau, pour les convertir en torches. La scène s'anime de plus en plus ; et à la lumière de cinquante flambeaux qui jettent au loin leur éclat vif et étincelant, la multitude se répand le long du rivage jusqu'à l'endroit indiqué par le vieux marin.

Dumais, qui avait attendu avec assez de patience l'arrivée des secours, leur cria, quand il fut à portée de se faire entendre, de se hâter, car il entendait sous l'eau des bruits sourds qui semblaient venir de loin, vers l'embouchure de la rivière.

— Il n'y a pas un instant à perdre, mes amis, dit le vieux capitaine, car tout annonce la débâcle.

Des hommes moins expérimentés que lui voulurent aussitôt pousser sur la glace, sans les lier ensemble, les matériaux qu'ils avaient apportés ; mais il s'y opposa, car la rivière était pleine de crevasses, et de plus le glaçon sur lequel Dumais était assis, se trouvait isolé d'un côté par les fragments que le cheval avait brisés dans sa lutte avant

de disparaître, et, de l'autre, par une large mare d'eau qui en interdisait l'approche. Marcheterre, qui savait la débâcle non seulement inévitable, mais même imminente d'un moment à l'autre, ne voulait pas exposer la vie de tant de personnes sans avoir pris toutes les précautions que sa longue expérience lui dictait.

Les uns se mettent alors à encocher à coups de haches les planches et les madriers ; les autres les lient de bout en bout ; quelques-uns, le capitaine en tête, les halent sur la glace, tandis que d'autres les poussent du rivage. Ce pont improvisé était à peine à cinquante pieds de la rive que le vieux marin leur cria : Maintenant, mes garçons, que des hommes alertes et vigoureux me suivent à dix pieds de distance les uns des autres—que tous poussent de l'avant !

Marcheterre fut suivi de près par son fils, jeune homme dans la force de l'âge, qui, connaissant la témérité de son père, se tenait à portée de le secourir au besoin : car des bruits lugubres, sinistres avant-coureurs d'un grand cataclysme, se faisaient entendre sous l'eau. Chacun cependant était à son poste, et tout allait pour le mieux : ceux qui perdaient pied, s'accrochaient au flottage, et, une fois sur la glace solide, reprenaient aussitôt leur besogne avec une nouvelle ardeur. Quelques minutes encore, et Dumais était sauvé.

Les deux Marcheterre, le père en avant, étaient parvenus à environ cent pieds de la malheureuse victime de son imprudence, lorsqu'un mugissement souterrain,

comme le bruit sourd qui précède une forte secousse de tremblement de terre, sembla parcourir toute l'étendue de la Rivière-du-Sud, depuis son embouchure jusqu'à la cataracte d'où elle se précipite dans le fleuve Saint-Laurent. A ce mugissement souterrain, succéda aussitôt une explosion semblable à un coup de tonnerre dans le lointain, ou à la décharge d'une pièce d'artillerie du plus gros calibre. Ce fut alors une clameur immense. — La débâcle ! la débâcle ! Sauvez-vous ! sauvez-vous ! s'écriaient les spectateurs sur le rivage.

En effet, les glaces éclataient de toutes parts, sous la pression de l'eau, qui, se précipitant par torrents, envahissait déjà les deux rives. Il s'en suivit un désordre affreux, un bouleversement de glaces qui s'amoncelaient les unes sur les autres avec un fracas épouvantable, et qui, après s'être élevées à une grande hauteur, s'affaissant tout à coup, surnageaient ou disparaissaient sous les flots. Les planches, les madriers sautaient, dansaient, comme s'ils eussent été les jouets de l'océan soulevé par la tempête. Les amarres et les câbles menaçaient de se rompre à chaque instant.

Les spectateurs, saisis d'épouvante, à la vue de leurs parents et amis exposés à une mort certaine, ne cessaient de crier du rivage : " Sauvez-vous ! sauvez-vous ! " C'eût été, en effet, tenter la Providence que de continuer davantage une lutte téméraire, inégale, avec le terrible élément dont ils avaient à combattre la fureur.

Marcheterre, cependant, que ce spectacle saisissant

semblait exalter de plus en plus, au lieu de l'intimider, ne cessait de crier : " En avant, mes garçons ! pour l'amour de Dieu, en avant, mes amis ! "

Ce vieux loup-de-mer, toujours froid, toujours calme, lorsque, sur le tillac de son vaisseau, pendant l'ouragan, il ordonnait une manœuvre dont dépendait le sort de tout son équipage, l'était encore en présence d'un danger qui glaçait d'effroi les hommes les plus intrépides. Il s'aperçut, en se retournant, qu'à l'exception de son fils et de Joncas, un de ses matelots, tous les autres cherchaient leur salut dans une fuite précipitée. " Ah ! lâches ! s'écria-t-il ; bande de lâches ! "

Ces exclamations furent interrompues par son fils, qui, le voyant courir à une mort inévitable, s'élança sur lui, et, le saisissant à bras-le-corps, le renversa sur un madrier, où il le retint quelques instants malgré les étreintes formidables du vieillard. Une lutte terrible s'engagea alors entre le père et le fils ; c'était l'amour filial aux prises avec cette abnégation sublime, l'amour de l'humanité !

Le vieillard, par un effort puissant, parvint à se soustraire à la seule planche de salut qui lui restait ; et lui et son fils roulèrent sur la glace, où la lutte continua avec acharnement. Ce fut à ce moment de crise de vie et de mort, que Joncas, sautant de planche en planche, de madrier en madrier, vint aider le jeune homme à ramener son père sur le pont flottant.

Les spectateurs, qui, du rivage, ne perdaient rien de cette scène déchirante, se hâtèrent, malgré l'eau qui

envahissait déjà la berge de la rivière, de haler les câbles; et les efforts de cent bras robustes parvinrent à sauver d'une mort imminente trois hommes au cœur noble et généreux. Ils étaient à peine, en effet, en lieu de sûreté, que cette immense nappe de glace restée jusque-là stationnaire, malgré les attaques furibondes de l'ennemi puissant qui l'assaillait de toutes parts, commença, en gémissant, et avec une lenteur majestueuse, sa descente vers la chute, pour de là se disperser dans le grand fleuve.

Tous les regards se reportèrent aussitôt sur Dumais. Cet homme était naturellement très-brave; il avait fait ses preuves en maintes occasions contre les ennemis de sa patrie; il avait même vu la mort de bien près, une mort affreuse et cruelle, lorsque, lié à un poteau, où il devait être brûlé vif par les Iroquois, ses amis maléchites le délivrèrent. Il était toujours assis à la même place sur son siége précaire, mais calme et impassible, comme la statue de la mort. Il fit bien quelques signes du côté du rivage que l'on crut être un éternel adieu à ses amis. Et puis, croisant les bras, ou les élevant alternativement vers le Ciel, il parut détaché de tous liens terrestres et préparé à franchir ce passage redoutable qui sépare l'homme de l'éternité.

Une fois sur la berge de la rivière, le capitaine ne laissa paraître aucun signe de ressentiment; reprenant, au contraire, son sang-froid habituel, il donna ses ordres avec calme et précision.

— Suivons, dit-il, la descente des glaces en emportant tous les matériaux de sauvetage.

— A quoi bon ? s'écrièrent ceux qui paraissaient les plus expérimentés : le malheureux est perdu sans ressource !

— Il reste pourtant une chance, une bien petite chance de salut, dit le vieux marin en prêtant l'oreille à certains bruits qu'il entendait bien loin dans le sud ; et il faut y être préparé. La débâcle peut se faire d'un moment à l'autre sur le bras Saint-Nicolas [1] qui est très-rapide, comme vous savez. Cette brusque irruption peut refouler les glaces de notre côté ; d'ailleurs, nous n'aurons aucun reproche à nous faire !

Ce que le capitaine Marcheterre avait prédit ne manqua pas d'arriver. Une détonation semblable aux éclats de la foudre se fit bientôt entendre ; et le bras de la rivière, s'échappant furieux de son lit, vint prendre à revers cet énorme amas de glaces qui n'ayant rencontré jusque-là aucun obstacle, poursuivait toujours sa marche triomphante. On crut, pendant un moment, que cette attaque brusque et rapide, que cette pression soudaine refoulerait une grande partie des glaces du côté du nord, comme le capitaine l'avait espéré. Il s'opéra même un changement momentané qui la refoula du côté des spectateurs ; mais cet incident, si favorable en apparence à la délivrance de Dumais, fut d'une bien courte durée : car, le lit de la rivière se trouvant trop resserré pour leur livrer passage, il se fit un temps d'arrêt pendant lequel, s'amoncelant les unes au-dessus des autres, les glaces

1 Rivière qui coupe la Rivière-du-Sud à angle droit près du village.

formèrent une digue d'une hauteur prodigieuse ; et un déluge de flots, obstrué d'abord par cette barrière infranchissable, se répandit ensuite au loin sur les deux rives, et inonda même la plus grande partie du village. Cette inondation soudaine, en forçant les spectateurs à chercher un lieu de refuge sur les écores de la rivière, fit évanouir le dernier espoir de secourir l'infortuné Dumais.

Ce fut un long et opiniâtre combat entre le puissant élément et l'obstacle qui interceptait son cours ; mais enfin ce lac immense, sans cesse alimenté par la rivière principale et par ses affluents, finit par s'élever jusqu'au niveau de la digue qu'il sapait en même temps par la base. La digue pressée par ce poids énorme, s'écroula avec un fracas qui ébranla les deux rives. Comme la Rivière-du-Sud s'élargit tout-à-coup, au-dessous du bras Saint-Nicolas, son affluent, cette masse compacte, libre de toute obstruction, descendit avec la rapidité d'une flèche ; et ce fut ensuite une course effrénée vers la cataracte qu'elle avait à franchir avant de tomber dans le bassin sur les rives du Saint-Laurent.

Dumais avait fait, avec résignation, le sacrifice de sa vie : calme au milieu de ce désastre, les mains jointes sur la poitrine, le regard élevé vers le ciel, il semblait absorbé dans une méditation profonde, comme s'il eût rompu avec tous les liens de ce monde matériel.

Les spectateurs se portèrent en foule vers la cataracte, pour voir la fin de ce drame funèbre. Grand nombre de personnes, averties par la cloche d'alarme, étaient

accourues de l'autre côté de la rivière, et avaient aussi dépouillé les clôtures de leurs écorces de cèdre pour en faire des flambeaux. Toutes ces lumières en se croisant, répandaient une vive clarté sur cette scène lugubre.

On voyait, à quelque distance, le manoir seigneurial, longue et imposante construction au sud-ouest de la rivière, et assis sur la partie la plus élevée d'un promontoire qui domine le bassin et court parallèle à la cataracte. A environ cent pieds du manoir, s'élevait le comble d'un moulin à scie dont la chaussée était attenante à la chute même. A deux cents pieds du moulin, sur le sommet de la chute, se dessinaient les restes d'un îlot sur lequel, de temps immémorial, les débâcles du printemps opéraient leur œuvre de destruction (*a*). Bien déchu de sa grandeur primitive, — car il est probable qu'il avait jadis formé une presqu'île avec le continent, dont il formait l'extrémité, — cet îlot présentait à peine une surfacè de douze pieds carrés à cette époque.

De tous les arbres qui lui donnaient autrefois un aspect si pittoresque, il ne restait plus qu'un cèdre séculaire. Ce vétéran, qui, pendant tant d'années, avait bravé la rage des autans et des débâcles périodiques de la Rivière-du-Sud, avait fini par succomber à demi dans cette lutte formidable. Rompu par le haut, sa tête se balançait alors tristement au-dessus de l'abîme, vers lequel, un peu penché lui-même, il menaçait de disparaître bien vite, privant ainsi l'ilot de son dernier

ornement. Plusieurs cents pieds séparaient cet îlot d'un moulin à farine situé au nord-est de la cataracte.

Par un accident de terrain, cette prodigieuse agglomération de glaces, qui, attirées par la chute, descendaient la rivière avec la rapidité d'un trait, s'engouffrèrent presque toutes entre l'îlot et le moulin à farine dont elles rasèrent l'écluse en quelques secondes ; puis, s'amoncelant au pied de l'écore jusqu'au faîte du moulin, elles finirent par l'écraser lui-même. La glace ayant pris cette direction, le chenal entre le moulin à scie et l'îlot se trouvait relativement, à peu près libre.

La foule courait toujours le long du rivage en suivant des yeux, avec une anxiété mêlée d'horreur, cet homme qu'un miracle seul pouvait sauver d'une mort atroce et prématurée. En effet, parvenue à environ trente pieds de l'îlot, la glace qui emportait Dumais suivait visiblement une direction qui l'éloignait du seul refuge que semblait lui offrir la Providence, lorsqu'une banquise, qui descendait avec une rapidité augmentée par sa masse énorme, frappant avec violence un de ses angles, lui imprima un mouvement contraire. Lancée alors avec une nouvelle impétuosité, elle franchit la partie de l'îlot que l'eau envahissait déjà et assaillit le vieux cèdre, seule barrière qu'elle rencontrait sur la cime de la cataracte. L'arbre, ébranlé par ce choc imprévu, frémit de tout son corps ; sa tête déjà brisée se sépara du tronc, et disparut dans des flots d'écume. Déchargé de ce poids, le vieil arbre se redressa tout-à-coup ; et athlète

encore redoutable, se prépara à soutenir une nouvelle lutte avec d'anciens ennemis dont il avait tant de fois triomphé.

Cependant Dumais, lancé en avant par ce choc inattendu, saisit le tronc du vieux cèdre qu'il enlaça de ses deux bras avec une étreinte convulsive ; et, se soulevant sur une jambe, seul point d'appui qui lui restait, il s'y cramponna avec la ténacité d'un mourant, tandis que la glace sur laquelle reposait son pied unique, soulevée par l'eau qui augmentait à chaque instant de volume, et attirée par deux courants contraires, oscillait de droite et de gauche, et menaçait à chaque instant de lui retirer ce faible appui.

Il ne manquait rien à cette scène d'horreur si grandiose ! Les flambeaux agités sur les deux plages reflétaient une lueur sinistre sur les traits cadavéreux, sur les yeux glauques et à moitié sortis de leur orbite de cette victime suspendue sur les dernières limites de la mort ! Certes, Dumais était un homme courageux ; il avait déjà, à diverses époques, fait preuve d'une bravoure héroïque ; mais, dans cette position exceptionnelle et inouïe, il lui était bien permis d'être complètement démoralisé.

Cependant, Marcheterre et ses amis conservaient encore quelque espoir de salut.

Avisant, sur la plage, près du moulin à scie, deux grandes pièces de bois carré, ils se hâtèrent de les transporter sur un rocher qui avançait dans la rivière à environ deux cents pieds au-dessus de la chute. En liant chacune

de ces pièces avec un câble et les lançant successivement, ils espéraient que le courant les porterait sur l'îlot. Vain espoir ! efforts inutiles ! l'impulsion n'était pas assez forte ; et les pièces, empêchées d'ailleurs par la pesanteur des câbles, dérivaient toujours entre la plage et l'îlot.

Il semblerait impossible d'ajouter une nuance à ce tableau unique dans son atroce sublimité, d'augmenter l'émotion douloureuse des spectateurs, pétrifiés à la vue de cet homme prêt à disparaître à chaque instant dans le gouffre béant de la cataracte.

Il se passait pourtant sur le rivage une scène aussi sublime, aussi grandiose. C'était la religion rassurant le chrétien prêt à paraître au pied du redoutable tribunal de son juge suprême ; c'était la religion offrant ses consolations au chrétien prêt à franchir le terrible passage de la vie à la mort.

Le vieux curé de la paroisse, que son ministère avait appelé auprès d'un malade avant la catastrophe, était accouru sur le lieu du désastre. C'était un vieillard nonagénaire de la plus haute stature ; le poids des années n'avait pu courber la taille de ce Nestor moderne, qui avait baptisé et marié tous ses paroissiens, dont il avait enseveli trois générations. Sa longue chevelure, blanche comme la neige, agitée par la brise nocturne, lui donnait un air inspiré et prophétique. Il se tenait là, debout sur le rivage, les deux mains étendues vers le malheureux Dumais. Il l'aimait : il l'avait baptisé ; il lui avait fait faire cet acte touchant du culte catholique qui semble

changer subitement la nature de l'enfant et le faire participer à la nature angélique. Il aimait aussi Dumais parce qu'il l'avait marié à une jeune orpheline qu'il avait élevée avec tendresse et que cette union rendait heureuse; il l'aimait parce qu'il avait baptisé ses deux enfants qui faisaient la joie de sa vieillesse.

Il était là, sur le rivage, comme l'ange des miséricordes, l'exhortant à la mort, et lui donnant non-seulement toutes les consolations que son ministère sacré lui dictait, mais aussi lui adressant ces paroles touchantes qu'un cœur tendre et compatissant peut seul inspirer. Il le rassurait sur le sort de sa famille dont le seigneur de Beaumont prendrait soin, quand, lui, vieillard sur le bord de sa fosse, n'existerait plus. Mais, voyant que le péril devenait de plus en plus imminent, que chaque nouvelle secousse imprimée à l'arbre semblait paralyser les forces du malheureux Dumais, il fit un grand effort sur lui-même, et lui cria d'une voix forte, qu'il tâchait de raffermir, mais qui se brisa en sanglots : " Mon fils, " faites un acte de contrition, je vais vous absoudre de " tous vos péchés. "

Le vieux pasteur, après avoir payé ce tribut de sensibilité à la nature, reprit d'une voix forte qui s'éleva vibrante au milieu du bruit assourdissant de la cataracte : " Mon fils, au nom du Dieu tout-puissant, au nom de " Jésus-Christ, son fils, qui m'a donné les pouvoirs de " lier et de délier sur la terre, au nom du Saint-Esprit, " je vous absous de tous vos péchés. Ainsi soit-il ! " Et la foule répéta en sanglotant : — Ainsi soit-il !

La nature voulut reprendre ses droits sur les devoirs de l'homme de Dieu, et les sanglots étouffèrent de nouveau sa voix ; mais, dans cette seconde lutte, le devoir impérieux du ministre des autels vainquit encore une fois la sensibilité de l'homme et du vieillard.

— A genoux, mes frères, dit-il, je vais réciter les prières des agonisants.

Et la voix du vieux pasteur domina de nouveau celle de la tempête, lorsqu'il s'écria, les deux mains étendues vers l'holocauste :

" Partez de ce monde, âme chrétienne, au nom de
" Dieu le Père tout-puissant qui vous a créée ; au nom
" de Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, qui a souffert pour
" vous ; au nom du Saint-Esprit qui vous a été donné ;
" au nom des Anges et des Archanges ; au nom des
" Trônes et des Dominations ; au nom des Principautés
" et des Puissances ; au nom des Chérubins et des Séra-
" phins, au nom des Patriarches et des Prophètes ; au
" nom des saints Apôtres et des Evangélistes ; au nom
" des saints Moines et Solitaires ; au nom des saintes
" Vierges et de tous les Saints et Saintes de Dieu.
" Qu'aujourd'hui votre séjour soit dans la paix, et votre
" demeure dans la sainte Sion. Par Jésus-Christ notre
" Seigneur. Ainsi-soit-il." Et les spectateurs répétèrent en gémissant : " Ainsi-soit-il."[1]

1 L'auteur n'a pas craint de citer au long cette incomparable exhortation. Les prières de la liturgie catholique sont malheureusement trop peu connues et appreciées. Quoi de plus sublime que cette prière que le prêtre adresse à l'âme du moribond au moment où, se dégageant de sa dépouille mortelle, elle va s'envoler au pied du tribunal redoutable de Dieu !

Un silence de mort avait succédé à cette scène lugubre, quand, tout-à-coup, des cris plaintifs se firent entendre derrière la foule pressée sur le rivage : c'était une femme, les vêtements en désordre, les cheveux épars, qui, portant un enfant dans ses bras, et traînant l'autre d'une main, accourait vers le lieu du sinistre. Cette femme était l'épouse de Dumais, qu'un homme officieux avait été prévenir, sans précaution préalable, de l'accident arrivé à son mari, dont elle attendait à chaque instant le retour.

Demeurant à une demi-lieue du village, elle avait bien entendu le tocsin ; mais, seule chez elle avec ses enfants, qu'elle ne pouvait laisser, elle s'était résignée, quoique très-inquiète, à attendre l'arrivée de son mari pour se faire expliquer la cause de cette alarme.

Cette femme, à la vue de ce qu'elle avait de plus cher au monde suspendu au-dessus de l'abîme, ne poussa qu'un seul cri, mais un cri si déchirant, qu'il pénétra comme une lame d'acier dans le cœur des spectateurs ; et, perdant aussitôt connaissance, elle tomba comme une masse inerte sur le rivage. On s'empressa de la transporter au manoir seigneurial, où les soins les plus touchants lui furent prodigués par Madame de Beaumont et sa famille.

Quant à Dumais, à l'aspect de sa femme et de ses enfants, une espèce de rugissement de jaguar, un cri rauque, surhumain, indéfinissable, qui porta l'effroi dans l'âme des spectateurs, s'échappa de sa poitrine oppres-

sée ; et il sembla tomber ensuite dans un état d'insensibilité qui ressemblait à la mort.

Ce fut au moment précis où le vieux pasteur administrait le sacrement de pénitence, que Jules d'Haberville, Arché de Locheill et leur compagnon arrivèrent sur les lieux. Jules fendit la foule, et prit place entre le vénérable curé et son oncle de Beaumont ; Arché, au contraire, s'avança sur le rivage, se croisa les bras, saisit d'un coup d'œil rapide tout l'ensemble de cette scène de désolation, et calcula les chances de salut.

Après une minute de réflextion, il bondit plutôt qu'il ne courut vers le groupe où se tenait Marcheterre ; et, tout en se dépouillant à la hâte de ses vêtements, il lui donna ses instructions. Ses paroles furent brèves, claires et concises : " Capitaine, je nage comme un poisson, j'ai l'haleine d'un amphibie ; le danger n'est pas pour moi, mais pour ce malheureux, si je heurtais la glace en l'abordant. Arrêtez-moi d'abord à une douzaine de pieds de l'îlot, afin de mieux calculer la distance et amortir ensuite le choc : votre expérience fera le reste. Maintenant une corde forte, mais aussi légère que possible, et un bon nœud de marin. "

Il dit ; et, tandis que le vieux capitaine lui attachait l'amarre sous le bras, il se ceignit lui-même le corps d'une autre corde, dont il fit un petit rouleau qu'il tint dans la main droite ; ainsi préparé, il s'élança dans la rivière où il disparut un instant ; mais quand il revint sur l'eau, le courant l'entraînait rapidement vers le

rivage. Il fit alors tous les efforts prodigieux d'un puissant nageur pour aborder l'îlot, sans pouvoir réussir ; ce que voyant Marcheterre, il se hâta, en descendant le long de la grève, de le ramener à terre avant que ses forces fussent épuisées. Une fois sur le rivage, de Locheill reprit aussitôt sa course vers le rocher.

Les spectateurs respirèrent à peine lorsqu'ils virent Arché se précipiter dans les flots pour secourir Dumais qu'ils avaient désespéré de sauver. Tout le monde connaissait la force herculéenne de Locheill, et ses exploits aquatiques dans les visites fréquentes qu'il faisait au seigneur de Beaumont avec son ami Jules, pendant leurs vacances du collége. Aussi l'anxiété avait-elle été à son comble pendant la lutte terrible du jeune homme, repoussé sans cesse vers le rivage malgré des efforts qui semblaient surhumains, et un cri de douleur s'était échappé de toutes les poitrines en voyant la défaite.

Jules d'Haberville n'avait eu aucune connaissance de cette tentative de sauvetage de son ami de Locheill. D'une nature très-impressionable, il n'avait pu soutenir, à son arrivée sur la plage, le spectacle déchirant d'une si grande infortune. Après un seul regard empreint de la plus ineffable compassion, il avait baissé les yeux vers la terre, et il ne les en avait plus détachés. Cet homme suspendu par un fil sur ce gouffre béant, ce vieux et vénérable prêtre administrant à haute voix, sous la voûte des cieux, le sacrement de pénitence, ces prières des

agonisants adressées à Dieu pour un homme dans toute la force de la virilité, cette sublime évocation qui ordonne à l'âme, au nom de toutes les puissances célestes, de se détacher d'un corps où coule avec abondance la sève vigoureuse de la vie, tout lui semblait l'illusion d'un rêve affreux.

Jules d'Haberville, entièrement absorbé par ces émotions navrantes, n'avait donc eu aucune connaissance des efforts qu'avait faits son ami pour sauver Dumais. Il avait bien entendu, après la tentative infructueuse de Locheill, les cris lugubres de la foule qu'il avait attribués à une nouvelle péripétie de cette scène de désolation, dont il détournait ses regards.

Ce n'était pas un lien ordinaire entre amis qui l'attachait à son frère par adoption ; c'était cet amour de David et de Jonathas, plus aimable, suivant l'expression emphatique de l'Ecriture, que l'amour d'aucune femme. Jules n'épargnait pas ses railleries à Arché, qui ne faisait qu'en rire ; mais c'était son bien à lui, auquel il ne permettait à personne de toucher. Malheur à celui qui eût offensé de Locheill devant l'impétueux jeune homme !

D'où venait cette grande passion ? il n'y avait pourtant, en apparence, aucun rapport dans leur caractère. Arché était plutôt froid qu'expansif ; tandis qu'une exubérance de sentiments exaltés débordait dans l'âme de Jules. Il y avait néanmoins une similitude bien précieuse : un cœur noble et généreux battait sous la poitrine des deux jeunes gens.

José, lui, qui n'avait rien perdu des préparatifs de Locheill à son arrivée, et qui connaissait la violence des passions d'Haberville, son jeune maître, s'était glissé derrière lui, prêt à comprimer par la force physique cette âme fougueuse et indomptable.

L'anxiété des spectateurs fut à son comble à la seconde tentative d'Arché pour sauver Dumais, qu'ils croyaient perdu sans ressource aucune.

Tous les yeux étaient tournés, avec un intérêt toujours croissant, vers ce malheureux, dont le tremblement convulsif annonçait qu'il perdait graduellement ses forces, à chaque secousse du vieux cèdre, et à chaque oscillation de la glace qui roulait sous son pied. La voix brisée du vieux pasteur, criant pitié au Dieu des miséricordes, interrompait seule ce silence de la tombe.

Les premiers efforts inutiles de Locheill n'avaient servi qu'à l'exalter davantage dans son œuvre de dévouement ; il avait, avec une abnégation bien rare, fait le sacrifice de sa vie. La corde, sa seule chance de salut, pouvait fort bien se rompre lorsqu'elle serait surchargée d'un double poids, et exposée de plus à l'action d'un torrent impétueux. Il était aussi trop habile nageur pour ignorer le danger de remorquer un homme incapable de s'aider d'aucune manière. Il savait qu'il aurait en outre à demeurer sous l'eau sans respirer, jusqu'à ce qu'il eût atteint le rivage.

Conservant néanmoins tout son sang-froid, il se contenta de dire à Marcheterre :

— Il faut changer de tactique : c'est ce rouleau, que je tenais dans ma main droite, qui a d'abord paralysé mes forces lorsque je me suis élancé dans la rivière, et ensuite lorsque j'ai voulu aborder l'îlot.

Il élargit alors le diamètre du nœud de la corde qu'il passa de son épaule droite sous son aisselle gauche, pour laisser toute liberté d'action à ses deux bras. Ces précautions prises, il fit un bond de tigre, et disparaissant aussitôt sous les flots qui l'emportaient avec la vitesse d'un cheval lancé à la course, il ne reparut qu'à environ douze pieds de l'îlot, arrêté par la corde que raidit Marcheterre, ainsi qu'ils en étaient convenus. Ce mouvement pensa lui être funeste, car, perdant l'équilibre, il fut renversé la tête sous l'eau, tandis que le reste de son corps surnageait horizontalement sur la rivière. Son sang-froid, très-heureusement, ne l'abandonna pas un instant dans cette position critique, confiant qu'il était dans l'expérience du vieux marin. En effet, celui-ci, lâchant tout-à-coup deux brasses de l'amarre par un mouvement saccadé, de Locheill, se servant d'un de ces tours de force connus des habiles nageurs, ramena subitement ses talons à s'en frapper les reins ; puis, se raidissant les jambes pour battre l'eau perpendiculairement, tandis qu'il secondait cette action en nageant alternativement des deux mains, il reprit enfin l'équilibre. Présentant alors l'épaule gauche pour se préserver la poitrine d'un choc qui aurait pu lui être aussi funeste qu'à Dumais, il aborda le lieu du sinistre avec la vitesse de l'éclair.

Dumais, malgré son état de torpeur apparente, malgré son immobilité, n'avait pourtant rien perdu de tout ce qui se passait. Un rayon d'espoir, bien vite évanoui, avait lui au fond de son cœur déchiré par tant d'émotions sanglantes à la vue des premières tentatives de son libérateur ; mais cette espérance s'était ravivée de nouveau en voyant le bond surhumain que fit de Locheill s'élançant de la cîme du rocher. Celui-ci avait à peine, en effet, atteint la glace où il se cramponnait d'une seule main, pour dégager, de l'autre, le rouleau de corde qui l'enlaçait, que Dumais, lâchant le cèdre protecteur, prit un tel élan sur sa jambe unique qu'il vint tomber dans les bras d'Arché.

Le torrent impétueux envahit aussitôt l'extrémité de la glace, qui, surchargée d'un double poids, se cabra comme un cheval fougueux. Et cette masse lourde, que les flots poussaient avec une force irrésistible, retombant sur le vieux cèdre, le vétéran, après une résistance inutile, s'engouffra dans l'abîme, entraînant dans sa chute une portion du domaine sur lequel il avait régné en souverain pendant des siècles.

Ce fut alors une immense clameur sur les deux rives de la Rivière-du-Sud : acclamation triomphante des spectateurs les plus éloignés et cri déchirant d'angoisse sur la rive la plus rapprochée du théâtre où s'était joué ce drame de vie et de mort. En effet, tout avait disparu comme si la baguette d'un enchanteur puissant eut frappé

la scène et les acteurs qui avaient inspiré un intérêt si palpitant d'émotions. Le haut de la cataracte n'offrit plus, dans toute sa largeur, entre les deux rives, que le spectacle attristant des flots pressés, qui se précipitaient dans le bassin avec un bruit formidable, et le rideau d'écume blanche qui s'élevait jusqu'à son niveau.

Jules d'Haberville n'avait reconnu son ami qu'au moment où il s'était précipité, pour la seconde fois, dans les flots. Souvent témoin de ses exploits natatoires, connaissant sa force prodigieuse, il n'avait d'abord montré qu'un étonnement mêlé de stupeur, mais quand il le vit disparaître sous l'eau, il poussa ce cri délirant que fait une tendre mère à la vue du cadavre sanglant de son fils unique ; et, en proie à une douleur insensée, il allait se précipiter dans le torrent, quand il se sentit étreint par les deux bras de fer de José.

Supplications, menaces, cris de rage et de désespoir, coups désespérés, morsures, tout fut inutile pour faire lâcher prise au fidèle serviteur.

— C'est bon, mon cher Monsieur Jules, disait José, frappez, mordez, si ça vous soulage, mais au nom de Dieu, calmez-vous ; votre ami va bientôt reparaître, vous savez qu'il plonge comme un marsouin, et qu'on ne voit jamais l'heure qu'il reparaisse, quand une fois il est sous l'eau. Calmez-vous, mon cher petit Monsieur Jules, vous ne voudriez pas faire mourir ce pauvre José qui vous aime tant, qui vous a tant porté dans ses bras. Votre

père m'a envoyé vous chercher à Québec ; je réponds de vous corps et âme, et il n'y aura pas de ma faute si je manque à vous ramener vivant. Sans cela, voyez-vous, Monsieur Jules, une bonne balle dans la tête du vieux José.... Mais, tenez, voilà le capitaine qui hale l'amarre à force de bras ; et soyez sûr que Monsieur Arché est au bout et plein de vie.

En effet, Marcheterre, aidé de ses amis, s'empressait, tout en descendant le long de la grève, de retirer, à fortes et rapides brassées, la corde à laquelle il sentait un double poids.

Il leur fallut de grands efforts pour dégager de Locheill, une fois en sûreté sur la plage, de l'étreinte de Dumais, qui ne donnait pourtant aucun signe de vie. Arché, au contraire, délivré de cette étreinte qui l'étouffait, vomit trois à quatre gorgées d'eau, respira bruyamment et dit :

— Il n'est pas mort ; il ne peut être qu'asphyxié ; il vivait il y a une minute à peine.

On se hâta de transporter Dumais au manoir seigneurial, où des soins empressés et entendus lui furent prodigués. Au bout d'une demi-heure, des gouttes d'une sueur salutaire perlèrent sur son front, et, peu de temps après, il rouvrait des yeux hagards, qu'il promena longtemps autour de lui, et qui se fixèrent enfin sur le vieux curé. Celui-ci approcha son oreille de la bouche de Dumais, et les premières paroles qu'il recueillit furent : Ma femme ! mes enfants ! Monsieur Arché !

— Soyez sans inquiétude, mon cher Dumais, dit le vieillard : votre femme est revenue de son évanouissement ; mais, comme elle vous croit mort, il me faut de grandes précautions pour lui annoncer votre délivrance. tant d'émotions subites pourraient la tuer. Aussitôt qu'il sera prudent de le faire, je l'amenerai près de vous ; je vais l'y préparer. En attendant, voici M. de Locheill, à qui, après Dieu, vous devez la vie.

A la vue de son sauveur, qu'il n'avait pas encore distingué des autres assistants, il se fit une réaction dans tout le système du malade. Il entoura Arché de ses bras, et, pressant ses lèvres sur sa joue, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux.

— Comment m'acquitter envers vous, dit-il, de ce que vous avez fait pour moi, pour ma pauvre femme et pour mes pauvres enfants !

— En recouvrant promptement la santé, répondit gaiement de Locheill. Le seigneur de Beaumont a fait partir un émissaire à toute bride pour amener le plus habile chirurgien de Québec, et un autre pour préparer des relais de voitures sur toute la route, en sorte que demain, à midi, au plus tard, votre mauvaise jambe sera si bien collée, que, dans deux mois, vous pourrez faire à l'aise le coup de fusil avec vos anciens amis les Iroquois.

Lorsque le vieux pasteur entra dans la chambre où l'on avait transporté sa fille d'adoption, elle était à demi-couchée sur un lit, tenant son plus jeune enfant dans ses

bras, tandis que l'autre dormait à ses pieds. Pâle comme la statue de la mort, froide et insensible à tout ce que madame de Beaumont et d'autres dames du village pouvaient lui dire pour calmer son désespoir, elle répétait sans cesse : Mon mari ! mon pauvre mari ! je n'aurai pas même la triste consolation d'embrasser le corps froid de mon cher mari, du père de mes enfants !

En apercevant le vieux curé, elle s'écria, les bras tendus vers lui :

— Est-ce vous, mon père, qui m'avez donné tant de preuves d'affection depuis mon enfance, qui venez maintenant m'annoncer que tout est fini? Oh ! non ; je connais trop votre cœur : ce n'est pas vous qui vous êtes chargé d'un tel message pour l'orpheline que vous avez élevée. Parlez, je vous en conjure, vous dont la bouche ne profère que des paroles consolantes.

— Votre époux, dit le vieillard, recevra une sépulture chrétienne.

— Il est donc mort ! s'écria la pauvre femme ; et des sanglots s'échappèrent, pour la première fois, de sa poitrine oppressée.

C'était la réaction qu'attendait le vieux pasteur.

— Ma chère fille, reprit-il, vous demandiez comme faveur unique, il n'y a qu'un instant, d'embrasser le corps inanimé de votre mari, et Dieu vous a exaucée. Ayez confiance en lui : car la main puissante qui l'a retiré de l'abîme, peut aussi lui rendre la vie.

La jeune femme ne répondit que par de nouveaux sanglots.

— C'est le même Dieu d'ineffable bonté, continua le vieux pasteur, qui dit à Lazare dans la tombe : " Levez-vous, mon ami, je vous l'ordonne." Tout espoir n'est pas perdu, car votre mari, dans son état d'horribles souffrances....

La pauvre jeune femme, qui avait écouté jusque-là son vieil ami sans trop le comprendre, sembla s'éveiller d'un affreux cauchemar, et, pressant dans ses bras ses deux enfants endormis, elle s'élança vers la porte.

Peindre l'entrevue de Dumais avec sa famille, serait au-dessus de toute description. L'imagination seule des âmes sensibles peut y suppléer. Il est souvent facile d'émouvoir en offrant un tableau de malheur, de souffrances atroces, de grandes infortunes, mais s'agit-il de peindre le bonheur, le pinceau de l'artiste s'y refuse et ne trace que de pâles couleurs sur le canevas.

— Allons souper maintenant, dit M. de Beaumont, à son ancien et vénérable ami : nous en avons tous grand besoin, surtout ce noble et courageux jeune homme, ajouta-t-il, en montrant de Locheill.

— Doucement, doucement, mon cher seigneur, dit le vieux curé. Il nous reste un devoir plus pressant à remplir : c'est de remercier Dieu, dont la protection s'est manifestée d'une manière si éclatante !

Tous les assistants s'agenouillèrent ; et le vieux curé, dans une courte mais touchante prière, rendit grâce à Celui qui commande à la mer en courroux, à Celui qui tient dans ses mains puissantes la vie et la mort de ses faibles créatures.



CHAPITRE SIXIÈME

> Half-cut-down, a pastry, costly made
> Where quail and pigeon, lark and loriot, lay
> Like fossils of the rock, with golden yokes
> Imbedded and enjellied.
>
> TENNISSON.

UN SOUPER CHEZ UN SEIGNEUR CANADIEN.

Le couvert était mis dans une chambre basse, mais spacieuse, dont les meubles, sans annoncer le luxe, ne laissaient rien à désirer de ce que les Anglais appellent *comfort*. Un épais tapis de laine à carreaux, de manufacture canadienne, couvrait, aux trois quarts, le plancher de cette salle à manger. Les tentures en laine, aux couleurs vives, dont elle était tapissée, ainsi que les dossiers du canapé, des bergères et des chaises en acajou, aux pieds de quadrupèdes, semblables à nos meubles maintenant à la mode, étaient ornées d'oiseaux gigantesques, qui auraient fait le désespoir de l'imprudent ornithologiste qui aurait entrepris de les classer.

Un immense buffet, touchant presque au plafond, étalait, sur chacune des barres transversales, dont il était amplement muni, un service en vaisselle bleue de Marseille, semblant, par son épaisseur, jeter un défi à la maladresse des domestiques qui en auraient laissé tomber

quelques pièces. Au-dessus de la partie inférieure de ce buffet, qui servait d'armoire, et que l'on pourrait appeler le rez-de-chaussée de ce solide édifice, projetait une tablette d'au moins un pied et demi de largeur, sur laquelle était une espèce de cassette, beaucoup plus haute que large, dont les petits compartiments, bordés de drap vert, étaient garnis de couteaux et de fourchettes à manches d'argent, à l'usage du dessert. Cette tablette contenait aussi un grand pot d'argent, rempli d'eau, pour ceux qui désiraient tremper leur vin, et quelques bouteilles de ce divin jus de la treille.

Une pile d'assiettes de vraie porcelaine de la Chine, deux carafes de vin blanc, [1] deux tartes, un plat d'œufs à la neige, [2] des gaufres, une jatte de confitures, sur une petite table couverte d'une nappe blanche, près du buffet, composaient le dessert de ce souper d'un ancien seigneur canadien. A un des angles de la chambre était une fontaine, de la forme d'un baril, en porcelaine bleue et blanche, avec robinet et cuvette, qui servait aux ablutions de la famille. A un angle opposé, une grande canevette, garnie de flacons carrés, contenant l'eau-de-vie, l'absinthe, les liqueurs de noyau, de framboises, de cassis,

1 Les anciens Canadiens ne buvaient généralement que du vin blanc au dessert.

2 La maîtresse de la maison s'amusait quelquefois pendant l'hiver à mystifier ses amis, en substituant un plat de belle neige, arrosée de quelques cuillérées de la vraie sauce jaune de cet excellent entre-mets, pour mieux servir à l'illusion. Bien entendu, qu'après avoir beaucoup ri, le véritable plat d'œufs-à-la-neige était substitué au premier, par trop froid pour les convives.

d'anisette, etc., pour l'usage journalier, complétait l'ameublement de cette salle.

Le couvert était dressé pour huit personnes. Une cuillère et une fourchette d'argent, enveloppées dans une serviette, étaient placées à gauche de chaque assiette, et une bouteille de vin léger à la droite. Point de couteau sur la table pendant le service des viandes : [1] chacun était muni de cet utile instrument, dont les Orientaux savent seuls se passer. Si le couteau était à ressort, il se portait dans la poche, si c'était, au contraire, un couteau-poignard, il était suspendu au cou dans une gaine de maroquin, de soie, ou même d'écorce de bouleau, artistement travaillée et ornée par les aborigènes. Les manches étaient généralement d'ivoire, avec des

1 L'auteur a toujours vu la mode actuelle des couteaux de table pendant le service des viandes ; néanmoins la tradition était telle qu'il l'a mentionnée plus haut, l'anecdote suivante le confirme :

Un vieux gentilhomme canadien, dinant un jour au château Saint-Louis, après la conquête, se servit à table d'un superbe couteau à gaîne, qu'il portait suspendu à son cou. Son fils, qui était présent, et qui, suivant l'expression de son père, avait introduit chez lui les couteaux de table avant le dessert, pour faire l'anglais, racontait à l'auteur qu'il pensa mourir de honte en voyant ricaner en dessous les jeunes convives des deux sexes.

Les habitants se servaient toujours, il y a cinquante ans, de leur couteau de poche pendant les repas ; les hommes, de couteaux plombés. Un forgeron en fabriquait la lame ; les manches en bois étaient ornés de ciselure en étain ; et, comme cet instrument n'avait pas de ressort, le patient était contraint de tenir constamment la lame assujétie avec le pouce : l'esprit ingénieux de l'artiste facilitait l'opération au moyen d'un petit bouton, placé à la partie de la lame attenante au manche. Les habitants s'en servaient avec beaucoup d'adresse ; mais les novices se pinçaient horriblement le pouce : un petit apprentissage était nécessaire.

Les femmes se servaient de couteaux de poche ordinaires, qu'elles achetaient chez les boutiquiers.

rivets d'argent, et même en nacre de perles pour les dames.

Il y avait aussi à droite de chaque couvert une coupe ou un gobelet d'argent de différentes formes et de différentes grandeurs [1] : les uns de la plus grande simplicité, avec ou sans anneaux ; les autres avec des anses ; quelques-uns en forme de calice, avec ou sans pattes, ou relevés en bosse ; beaucoup aussi étaient dorés en dedans.

Une servante, en apportant sur un cabaret le coup d'appétit d'usage, savoir, l'eau-de-vie pour les hommes, et les liqueurs douces pour les femmes, vint prévenir qu'on était servi. Huit personnes prirent place à table : M. de Beaumont et son épouse, Mme. Descarrières leur sœur, le curé, le capitaine Marcheterre, son fils Henri, et enfin Jules et Arché. La maîtresse de la maison donna la place d'honneur au vénérable curé, en le plaçant à sa droite, et la seconde place au vieux marin, à sa gauche.

Le menu du repas était composé d'un excellent potage (la soupe était alors de rigueur, tant pour le dîner que pour le souper), d'un pâté froid, appelé pâté de Pâques, servi, à cause de son immense volume, sur une planche recouverte d'une serviette, ou petite nappe blanche, suivant ses proportions. Ce pâté, qu'aurait envié Brillat-

1 Quelques familles canadiennes avaient conservé l'usage des gobelets d'argent pendant leurs repas, il y a près de soixante-et-dix ans. On y ajoutait les verres à patte de crystal au dessert, dont les convives se servaient indifféremment, suivant leur soif plus ou moins vive. L'ivrognerie était alors, d'ailleurs, un vice inconnu à la première classe de la société canadienne.

Savarin, était composé d'une dinde, de deux poulets, de deux perdrix, de deux pigeons, du râble et des cuisses de deux lièvres : le tout recouvert de bardes de lard gras. Le godiveau de viandes hachées, sur lequel reposaient, sur un lit épais et mollet, ces richesses gastronomiques, et qui en couvrait aussi la partie supérieure, était le produit de deux jambons de cet animal que le juif méprise, mais que le chrétien traite avec plus d'égards. De gros oignons, introduits çà et là, et de fines épices, complétaient le tout. Mais un point très-important en était la cuisson, d'ailleurs assez difficile ; car, si le géant crevait, il perdait alors cinquante pour cent de son acabit. Pour prévenir un événement aussi déplorable, la croûte du dessous, qui recouvrait encore de trois pouces les flancs du monstre culinaire, n'avait pas moins d'un pouce d'épaisseur. Cette croûte même, imprégnée du jus de toutes ces viandes, était une partie délicieuse de ce mets unique. [1]

Des poulets et des perdrix rôtis, recouverts de doubles bardes de lard, des pieds de cochon à la Sainte-Ménéhould, un civet bien différent de celui dont un hôtelier espagnol régala jadis l'infortuné Gil Blas, furent en outre les autres mets que l'hospitalité du seigneur de Beaumont put offrir à ses amis.

1 L'auteur a cru faire plaisir aux gourmets, en leur donnant une description minutieuse de cet ancien pâté canadien, leur conseillant d'en faire l'essai s'ils ne le croient pas sur parole. Les familles nombreuses en faisaient souvent deux, montant à l'assaut du second, quelque temps après la démolition du premier.

On mangea longtemps en silence et de grand appétit ; mais, au dessert, le vieux marin, qui, tout en dévorant comme un loup affamé, et buvant en proportion, n'avait cessé de regarder Arché avec un intérêt toujours croissant, rompit le premier le silence :

— Il paraît, jeune homme, dit-il d'un ton goguenard, que vous ne craignez guère les rhumes de cerveau ! Il me semble aussi que vous n'êtes pas trop pressé de respirer l'air du ciel, et que, comme le castor et la loutre, vos confrères, vous ne mettez le nez hors de l'eau que toutes les demi-heures, et encore pour la forme, pour voir ce qui se passe dans le monde d'en haut. Diable ! vous êtes aussi un peu comme le saumon : quand on lui donne de la touée, il en profite. M'est avis que les goujons de votre espèce ne se trouvent pas dans tous les ruisseaux !

— Ce qui n'empêche pas, capitaine, dit Arché, que sans votre présence d'esprit, sans votre calcul admirable à ne lâcher que la mesure précise de ligne, je me serais brisé la tête, ou l'estomac, contre la glace ; et que le corps du pauvre Dumais, au lieu d'être dans un lit bien chaud, roulerait maintenant dans le lit glacé du Saint-Laurent.

— En voilà un farceur ! fit Marcheterre ; à l'entendre parler ce serait moi qui aurais fait la besogne. Il fallait bien vous donner de la touée, quand j'ai vu que les pieds menaçaient de vous passer par-dessus la tête, position qui aurait été assez gênante au beau milieu des flots déchaînés.

Je veux que le di. . . . . : excusez, M. le curé ; j'allais jurer : c'est une vieille habitude de marin.

— Bah ! dit en riant le curé (*a*), un de plus, ou de moins, il y a longtemps, vieux pécheur, que vous en êtes coutumier : la taille est pleine, et vous n'en tenez plus aucun compte !

— Quand la taille sera pleine, mon cher curé, dit Marcheterre, vous passerez la varlope dessus, comme vous avez déjà fait, et on filera un autre nœud. D'ailleurs, je ne vous échapperai pas, vous saurez bien me gaffer en temps et lieu, et me remorquer à bon port avec les autres pécheurs.

— Vous êtes trop sévère, M. l'abbé, dit Jules : comment voulez-vous que ce cher capitaine se prive de la consolation de jurer tant soit peu, ne serait-ce que contre son éthiopien de cuisinier qui lui fait des fricassées aussi noires que son visage ?

— Comment, diablotin enragé, s'écria le capitaine avec une colère comique, tu oses encore parler, après le tour que tu m'as fait ?

— Moi ! dit Jules d'un air bonasse, je vous ai joué un tour ? j'en suis incapable, capitaine : vous me calomniez bien cruellement.

— Mais voyez le bon apôtre ! dit Marcheterre, je l'ai calomnié ! n'importe, allons au plus pressé. Reste en panne, mousse, pour le petit quart d'heure ; je saurai te retrouver bientôt.

Je voulais donc dire, continua le capitaine, lorsque M.

le curé a coulé à fond de cale mon malencontreux juron et fermé l'écoutille par-dessus, que quand bien même, jeune homme, vous auriez descendu au pied de la chute, par curiosité, pour donner des nouvelles de ce qui s'y passe à vos amis, qu'alors comme votre confrère, le saumon, vous auriez aussi trouvé le tour de l'escalader.

La conversation avait tourné à la plaisanterie : les saillies, les bons mots succédèrent pendant longtemps aux émotions cruelles de la soirée.

— Remplissez vos gobelets ; feu partout, s'écria M. de Beaumont : je vais porter une santé qui, j'en suis sûr, sera bien accueillie.

— Vous en parlez à votre aise, dit le vieux curé, auquel on avait donné pour lui faire honneur une coupe richement travaillée, mais contenant presque le double de celles des autres convives. Je suis plus que nonagénaire, et par conséquent je n'ai plus ma tête bretonne de vingt-cinq ans.

— Bah ! mon vieil ami, fit M. de Beaumont, vous n'aurez toujours pas bien loin à aller, car vous couchez ici ; c'est convenu. Et puis si les jambes faiblissent, ça passera pour votre grand âge : personne ne sera scandalisé.

— Vous oubliez, mon seigneur, dit le curé, que j'ai accepté votre aimable invitation pour être à portée de secourir au besoin le pauvre Dumais : mon intention est de passer la nuit près de lui. Si vous m'ôtez les forces, ajouta-t-il en souriant, quel service voulez-vous que je lui rende ?

—Vous allez pourtant vous coucher, fit M. de Beaumont ; ce sont les ordres du maître de céans. On vous éveillera au besoin. N'ayez aucune inquiétude quant au pauvre Dumais et à sa femme ; Madame Couture, leur intime amie, est auprès d'eux. Je renverrai même, quand ils auront soupé (car j'ai fait servir des rafraîchissements à tous ceux qui sont ici), quantité de compères et de commères qui ne demanderaient qu'à encombrer la chambre du malade pendant toute la nuit, et partant vicier l'air pur dont il a le plus besoin. Nous serons tous sur pied, s'il est nécessaire. [1]

—Vous parlez si bien, repartit le curé, que je vais m'exécuter en conséquence.

Et, ce disant, il versa une portion raisonnable de vin dans la formidable coupe.

Alors le seigneur de Beaumont dit à Arché d'une voix émue et en même temps solennelle :

—Votre conduite est au-dessus de tout éloge. On ne sait lequel le plus admirer, de ce dévouement sublime qui vous a fait risquer votre vie pour sauver celle d'un inconnu, ou de ce courage, de ce sang-froid admirable, qui vous ont fait réussir ! Vous allez, je le sais, embrasser la carrière des armes ; vous possédez toutes les qualités requises dans votre nouvelle carrière. Soldat moi-même, je vous prédis de grands succès. A la santé de M. de Locheill, le héros du jour ! La santé du jeune Ecossais fut bue avec enthousiasme.

1 C'était alors la coutume dans les campagnes d'encombrer la chambre des malades ; il est à regretter qu'il en soit encore ainsi.

Arché, après avoir remercié, ajouta avec beaucoup de modestie.

—Je suis vraiment confus de tant de louanges pour une action aussi simple. J'étais probablement la seule personne qui sût nager, parmi les spectateurs : car tout autre en aurait fait autant. On prétend, ajouta-t-il en souriant, que vos femmes sauvages jettent leurs enfants nouveaux-nés dans un lac, ou dans une rivière, leur laissant ensuite le soin de gagner le rivage : c'est une première leçon de natation. Je suis porté à croire que nos mères dans les montagnes d'Ecosse suivent cette excellente coutume : il me semble que j'ai toujours su nager.

—Encore farceur ce M. Arché ! dit le capitaine. Quant à moi, il y a cinquante ans que je navigue, et je n'ai jamais pu apprendre à nager (*b*) : ce n'est pourtant pas faute d'avoir tombé à l'eau plus qu'à mon tour ; mais j'avais toujours la chance de me raccrocher quelque part. A défaut d'un objet quelconque à ma portée, je jouais des pattes comme font les chats et les chiens ; et tôt ou tard quelqu'un me repêchait, puisque je suis ici.

Ceci me rappelle une petite aventure de ma vie de marin. Mon navire était ancré sur les bords du Missisipi. Il pouvait être neuf heures du soir, après une de ces journées étouffantes de chaleur dont on ne *jouit* que près des tropiques. Je m'étais couché sur le beaupré de mon vaisseau pour respirer la brise du soir. Sauf les moustiques, les brulôts, les maringouins, et le bruit infernal que faisaient les caïmans réunis, je crois, de toutes

les parties du Père des Fleuves, pour me donner une aubade, un prince de l'Orient aurait envié mon lit de repos. Je ne suis pourtant pas trop peureux de mon naturel, mais j'ai une horreur invincible pour toutes espèces de reptiles, soit qu'ils rampent sur la terre, soit qu'ils vivent dans l'eau.

— Vous avez, capitaine, dit Jules, des goûts délicats, raffinés, aristocratiques, pour lesquels je vous honore.

— Tu oses encore parler, méchant garnement, s'écria Marcheterre en le menaçant, tout en riant, de son énorme poing : j'allais t'oublier, mais tu auras ton tour bien vite. En attendant je continue : je me trouvais heureux dans ma sécurité sur mon mât, d'où j'entendais craquer les mâchoires dc ces monstres affamés. Je narguais même mes ennemis en leur disant : vous seriez très-friands, mes petits moutons, de faire un bon souper de ma carcasse, mais il n'y a qu'une petite difficulté : c'est, voyez-vous, que quand bien même il vous faudrait jeûner toute votre vie comme des anachorètes, ça ne sera toujours pas moi qui vous ferai rompre votre jeûne, j'ai la conscience trop timorée pour cela.

Je ne sais trop, continua Marcheterre, comment la chose arriva ; mais toujours est-il que je finis par m'endormir, et que, quand je m'éveillai, j'étais au beau milieu de ces jolis enfants. Il est impossible de vous peindre mon horreur, malgré mon sang-froid habituel. Je ne perdis pourtant pas toute présence d'esprit : je me rappelai, pendant mon immersion, qu'une corde pendait

au beaupré : j'eus le bonheur de la saisir en remontant à la surface de l'eau ; mais malgré mon agilité de singe, pendant ma jeunesse, je ne m'en retirai qu'en laissant en ôtage, dans le gosier d'un caïman peu civilisé, une de mes bottes et une partie précieuse d'un de mes mollets.[1]

A ton tour maintenant, lutin du diable, continua le capitaine : il faut tôt ou tard que tu me paies le tour que tu m'as joué. J'arrivais, l'année dernière, de la Martinique ; je rencontre monsieur, le matin, à la basse-ville de Québec, au moment où il se préparait à traverser le fleuve, à l'ouverture de ses vacances, pour se rendre chez son père. Après une raffale d'embrassades, dont j'eus peine à me dégager en tirant à babord, je le charge d'annoncer mon arrivée à ma famille, et de lui dire que je ne pourrais descendre à Saint-Thomas avant trois ou quatre jours. Que fait ce bon apôtre ? Il arrive chez moi, à huit heures du soir, en criant comme un possédé : de la joie ! de la joie ! mais criez donc, de la joie !

— Mon mari est arrivé, fait madame Marcheterre ! Mon père est arrivé, s'écrient mes deux filles !

— Sans doute, dit-il ; est-ce que je serais si joyeux sans cela ?

Il embrasse d'abord ma bonne femme : il n'y avait

1 Le capitaine Demeule, de l'île d'Orléans, qui fréquentait les mers du sud, me racontait, il y a cinquante ans, qu'une semblable aventure lui était arrivée.

pas grand mal à cela. Il veut embrasser mes filles, qui lui lâchent leur double bordée de soufflets, et filent ensuite toutes voiles au vent. Que dites-vous, M. le curé, de ce beau début, en attendant le reste ?

— Ah ! M. Jules, s'écria le vieux pasteur, j'apprends de jolies choses : une conduite certainement bien édifiante, pour un élève des révérends pères Jésuites !

— Vous voyez bien, M. l'abbé, dit Jules, que tout cela n'était qu'histoire de rire, pour prendre part à la joie de cette estimable famille. Je connaissais trop la vertu féroce, solide sur ses bases comme le cap des Tempêtes, de ces filles de marin, pour agir sérieusement. Je savais qu'après avoir lâché leur double bordée de soufflets, elles fileraient ensuite toutes voiles au vent.

— Je commence à croire, après tout, fit le vieux pasteur, que tu dis la vérité ; que c'était plutôt espièglerie de ta part, que mauvaise intention ; je connais mon Jules d'Haberville sur le bout de mon doigt.

— De mieux en mieux, dit le capitaine ; prenez maintenant sa part : il ne manquait plus que cela. Nous allons voir pourtant si vous serez aussi indulgent pour le reste. Quand monsieur eut fini son sabbat, il dit à ma femme : le capitaine m'a chargé de vous dire qu'il serait ici demain, vers dix heures du soir ; et, comme il a fait de bonnes affaires (ce qui était après tout vrai), il entend que tous ses amis se ressentent de son bonheur. Il veut qu'il y ait bal et souper chez lui à son arrivée, qui sera vers l'heure où on se mettra à

table. Ainsi préparez tout pour cette fête, à laquelle il m'a invité avec mon frère de Locheill. Ça me contrarie un peu, ajouta l'hypocrite, j'ai bien hâte de revoir mes chers parents, mais pour vous, mesdames, il n'y a rien que je ne fasse.

— Mais mon mari n'y pense donc pas, de me donner si peu de temps, dit madame Marcheterre. Nous n'avons point de marché ici ; ma cuisinière est bien vieille pour faire tant de besogne dans l'espace d'une journée. C'est désespérant ! à la fin nous allons faire l'impossible pour lui plaire.

— Je puis toujours vous rendre quelques services, dit l'hypocrite, en feignant de plaindre beaucoup ma bonne femme : je me chargerai, avec le plus grand plaisir, de faire les invitations.

— Vous me rendrez vraiment un grand service, mon cher Jules, dit ma femme : vous connaissez notre société ; je vous donne carte blanche.

Ma femme fait aussitôt courir la paroisse pour se procurer les viandes dont elle aura besoin. Elle et mes filles passent la plus grande partie de la nuit à aider la vieille cuisinière à faire les pâtisseries, crêmes fouettées, blanc-manger, gaufres et un tas de *vêtes* (vétilles) qui ne valent pas les bonnes *tiaudes* de morue fraîche que l'on mange sur le banc de Terre-Neuve.[1] M. Jules fit,

[1] Un ancien habitant, auquel on offrait de la volaille à un repas, s'écria : Ce sont des *vêtes* ! parlez-moi d'un bon *soc* de cochon, ou d'une bonne *tiaude*. Ce dernier mets est composé d'un rang de morue fraiche et d'un rang de tranches de lard, superposés alternativement, et qu'on fait étuver. L'origine en est hollandaise.

d'ailleurs, les choses en grand. Il expédia pendant la nuit deux courriers, l'un au nord-est et l'autre au sud-ouest, porteurs d'invitations pour la fête ; en sorte que le lendemain, à six heures du soir, grâce à sa bienveillance, ma maison était pleine de convives, qui faisaient des plongeons comme des goëlands, tandis que j'étais ancré à Québec, et que madame Marcheterre, malgré une affreuse migraine, faisait, de la meilleure grâce du monde, les honneurs de la maison. Que dites-vous, messieurs, d'un pareil tour, et qu'as-tu à répondre, petit caïman, pour te justifier ?

— Je voulais, dit Jules, que tout le monde prît part d'avance à la joie de la famille, à l'heureux succès d'un ami si cher, si généreux, si magnifique ! Aussi, si vous aviez été témoin des regrets, de la consternation générale, quand il fallut se mettre à table vers onze heures, sans vous attendre davantage (le lendemain étant jour d'abstinence), vous auriez été attendri jusqu'aux larmes. Quant à madame votre épouse, c'est une ingrate, oui, une ingrate. Voyant, un peu avant onze heures, qu'elle ne se pressait pas de nous donner le souper, qu'elle commençait même à être un peu inquiète de son cher mari, je lui glissai un petit mot à l'oreille, et elle me cassa, pour remerciement, son éventail sur la figure.

Tout le monde éclata de rire, et le capitaine partagea de grand cœur l'hilarité générale.

— Comment se fait-il, Marcheterre, dit M. de Beaumont, que vous n'ayez jamais raconté cette bonne espièglerie ?

— Il y avait de la presse, reprit le capitaine, de répandre partout que nous avions été mystifiés par ce maringouin ; d'ailleurs, c'eût été peu obligeant de notre part de vous faire savoir que vous deviez cette fête à la munificence de M. Jules d'Haberville : nous préférions en avoir le mérite. Si j'en parle, aujourd'hui, c'est que j'ai trouvé le tour si drôle, que je pensais vous amuser en vous le racontant.

Il me semble, M. le plongeur, fit ensuite Marcheterre en s'adressant à Arché, que malgré vos airs réservés de philosophe, vous avez été complice de votre cher compagnon de voyage.

— Je vous donne ma parole, dit de Locheill, que j'ignorais absolument le tout : ce n'est que le lendemain que Jules me fit part, sous secret, de son escapade, dont je le grondai sévèrement.

— Dont tu n'avais guère profité, fit d'Haberville, en faisant jouer tes grandes *jigues* (jambes) écossaises au péril éminent des tibias plus civilisés de tes voisins. Tu as, sans doute, oublié que non content de danser les cotillons français, admis chez tous les peuples policés, il fallut, pour te plaire, danser tes *scotch-reels*[1] sur un air que notre joueur de violon apprit aussitôt par oreille, chose assez facile d'ailleurs. Il s'agissait simplement, en

1 Les *scotch-reels*, que les habitants appellent *cos-reels*, étaient, à ma connaissance, dansés dans les campagnes, il y a soixante-et-dix ans. Les montagnards écossais, passionnés pour la danse comme nos Canadiens, les avaient sans doute introduits peu de temps après la conquête.

serrant les cordes du violon, d'imiter les miaulements que feraient des chats enfermés dans une poche, et que l'on tirerait par la queue.

— Allons, mauvais sujet, dit le capitaine à Jules, viens manger la soupe chez moi, demain, avec ton ami, et faire en même temps ta paix avec la famille.

— C'est ce qui s'appelle parler cela, fit Jules.

— Voyez donc ce farceur, reprit Marcheterre.

Comme il était très-tard, il fallut se séparer, après avoir bu à la santé du vieux marin et de son fils, et leur avoir donné la part d'éloges qu'ils méritaient tous deux.

Les jeunes gens furent contraints de passer quelques jours à Saint-Thomas. La débâcle continuait ; les chemins étaient inondés ; le pont le plus proche, en supposant même qu'il n'eût pas été détruit, était à quelques lieues au sud-ouest du village, et la pluie tombait à torrents (*c*). Force leur fut d'attendre que la rivière, libre de glaces, leur permît de passer en bateau au pied des chutes. Ils partageaient leur temps entre la famille de Beaumont, leurs autres amis et le pauvre Dumais, qui fit une longue maladie chez le seigneur de Beaumont, celui-ci ne voulant jamais permettre qu'on le transportât chez lui avant une parfaite guérison. Le malade leur racontait ses combats contre les Anglais et contre leurs alliés sauvages, et les mœurs et coutumes de ces aborigènes qu'il avait beaucoup fréquentés.

— Quoique natif de Saint-Thomas, j'ai été élevé, leur dit-il un jour, dans la paroisse de Sorel. J'avais dix ans,

et mon frère neuf, lorsque nous fûmes surpris dans le bois, où nous cueillions des framboises, par un parti d'Iroquois qui nous fit prisonniers. Arrivés, après une assez longue marche, à leur canot caché dans les broussailles, près de la grève, ils nous transportèrent sur une des îles nombreuses qui bordent le Saint-Laurent. [1] Quelqu'un donna l'alarme à ma famille, et mon père, ainsi que ses trois frères, armés jusqu'aux dents, se mirent aussitôt à leur poursuite. Ils n'étaient que quatre contre dix, mais, je puis le dire, sans me vanter, que ce sont des hommes que mon père et mes oncles auxquels je ne conseillerais à personne de cracher au visage. Ce sont des hommes d'une bonne taille, la poitrine ouverte, et dont les épaules *déplombent* de six bons pouces en arrière.

Il pouvait être dix heures du soir ; nous étions assis, mon frère et moi, au milieu de nos ennemis, dans une petite clairière entourée de bois touffus, lorsque nous entendîmes la voix de mon père qui nous criait : " Couchez-vous à plat ventre. " Je saisis aussitôt par le cou mon petit frère; qui pleurait et que je tâchais de consoler, et je l'aplatis avec moi sur la terre. Les Iroquois étaient

1 Mon bon ami feu Messire Boissonnault, curé de Saint Jean-Port-Joli, me racontait qu'il avait connu, lorsqu'il desservait la paroisse de Sorel, un des deux frères que leur père et leurs oncles avaient ainsi délivrés de leur captivité entre les mains d'une troupe d'Iroquois. Chaque fois que cet homme racontait cette aventure, il ne manquait jamais d'ajouter :

—Mon père et mes oncles étaient des hommes auxquels je n'aurais conseillé à personne de cracher à la figure.

—Et, disait Monsieur Boissonnault, je n'aurais conseillé à personne de faire la même insulte à mon interlocuteur, tout vieux qu'il était.

à peine sur leurs pieds que quatre coups de fusil bien visés en abattirent quatre qui se roulèrent à terre comme des anguilles. Les autres canouaches (nom de mépris) ne voulant pas, je suppose, tirer au hasard, sur des ennemis invisibles auxquels ils serviraient de cible, firent un mouvement pour chercher l'abri des arbres ; mais nos libérateurs ne leur en donnèrent pas le temps, car, tombant sur eux à coups de casse-tête, ils en abattirent trois d'un *vire-main*, et les autres se sauvèrent sans qu'ils songeassent à les poursuivre. Le plus pressé était de nous ramener à notre mère, qui pensa mourir de joie en nous embrassant.

De Locheill racontait aussi au pauvre malade les combats des montagnards écossais, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs usages, les exploits quasi fabuleux de son héros Wallace ; tandis que Jules l'amusait par le récit de ses espiègleries, ou lui rapportait quelques traits d'histoire qui pouvaient l'intéresser.

Lorsque les jeunes gens firent leurs adieux à Dumais, il dit à Arché les larmes aux yeux :

— Il est probable, Monsieur, que je ne vous reverrai jamais ; mais soyez certain que je vous porte dans mon cœur, et que moi, ma femme et mes enfants nous prierons le bon Dieu pour vous tous les jours de notre vie. Il m'est douloureux de penser, qu'en supposant même votre retour dans la Nouvelle-France, un pauvre homme comme moi n'aurait aucune occasion de vous prouver sa gratitude.

— Qui sait, dit de Locheill ; peut-être ferez-vous plus pour moi que je n'ai fait pour vous.

Le montagnard écossais possédait-il la seconde vue dont se vantent ses compatriotes ? C'est ce que la suite de ce récit fera voir.

Les voyageurs laissèrent leurs amis de Saint-Thomas le trente d'avril, vers dix heures du matin, par un temps magnifique, mais des chemins affreux. Ils avaient six lieues à parcourir avant d'arriver à Saint-Jean-Port-Joli, terme de leur voyage : trajet qu'il leur fallait faire à pied, en pestant contre la pluie qui avait fait disparaître les derniers vestiges de neige et de glace. Ce fut bien pis, lorsqu'engagés dans le chemin qui traversait alors la savane du Cap Saint-Ignace, [1] ils enfoncèrent souvent jusqu'aux genoux, et qu'il leur fallut dépêtrer le cheval, qui s'embourbait jusqu'au ventre. Jules, le plus impatient des trois, répétait sans cesse :

— Si j'eusse commandé au temps, nous n'aurions pas eu cette pluie de tous les diables, qui a converti les chemins en autant de marécages.

S'apercevant enfin que José branlait, à chaque fois, la tête d'un air mécontent, il lui en demanda la raison.

— Ah ! dame ! voyez-vous, M. Jules, dit José, je ne suis qu'un pauvre ignorant sans inducation ; mais je pense, à part moi, que si vous aviez eu le temps dans la main, nous n'en serions guère mieux : témoin, ce qui est arrivé à Davi (David) Larouche.

1 Il n'était pas prudent, à certaines saisons de l'année, de se mettre en route à moins d'affaires indispensables, sans s'informer de l'état de la savane du Cap, il y a quelques soixante ans. J'en parlerai plus au long dans une autre note.

— Tu nous conteras l'aventure de Davi Larouche, dit Jules, quand nous aurons passé cette maudite savane dont j'ai bien de la peine à me dépêtrer, privé que je suis de l'avantage de jambes, ou pattes de héron, dont est gratifié ce superbe Ecossais, qui marche devant nous en sifflant une *pibroch*, musique digne des chemins où nous nous perdons.

— Combien donnerais-tu, dit Arché, pour échanger tes jambes françaises de pygmée contre celles du superbe montagnard ?

— Garde tes jambes, fit Jules, pour la première retraite un peu précipitée que tu feras devant l'ennemi !

La savane enfin franchie, les jeunes gens demandèrent l'histoire de José.

— Il est bon de vous dire, fit celui-ci, qu'un nommé Davi Larouche était établi, il y a longtemps de ça, dans la paroisse de Saint-Roch. C'était un assez bon habitant, ni trop riche, ni trop pauvre : il tenait le mitant. Il me ressemblait le cher homme, il n'était guère futé ; ce qui ne l'empêchait pas de rouler proprement parmi le monde.

Si donc que Davi se lève un matin plus de bonne heure que de coutume, va faire son train aux bâtiments (étable, écurie), revient à la maison, se fait la barbe comme un dimanche, et s'habille de son mieux.

— Où vas-tu, mon homme, que lui dit sa femme ? comme tu t'es mis faraud ! Vas-tu voir les filles ?

Vous entendez que tout ce qu'elle en disait était

histoire de farce : elle savait ben que son mari était honteux avec les femmes, et point carnassier pour la créature ; mais la Tèque (Thècle) tenait de son oncle Bernuchon·Castonguay le plus facieux (facétieux) corps de toute la côte du sud. Elle disait souvent en montrant son mari : Vous voyez ben ce grand hébété-là (vous l'excuserez, dit José, ce n'était guère poli d'une femme à son mari), eh bien ! il n'aurait jamais eu le courage de me demander en mariage, moi, la plus jolie créature de la paroisse, si je n'avais fait au moins la moitié du chemin ; et, pourtant, les yeux lui en flambaient dans la tête quand il me voyait ! J'eus donc compassion de lui, car il ne se pressait guère ; il est vrai que j'étais un peu plus pressée que lui : il avait quatre bons arpents de terre sous les pieds, et moi je n'avais que mon gentil corps.

Elle mentait un peu, la farceuse, ajouta José : elle avait une vache, une taure d'un an, six mères moutonnes, son rouet, un coffre si plein de hardes qu'il fallait y appuyer le genoux pour le fermer ; et dans ce coffre cinquante beaux francs. [1]

J'en eus donc compassion, dit-elle, un soir qu'il veillait chez nous, tout honteux dans un coin, sans oser m'accoster ; et je lui dis : Je sais bien que tu m'aimes, grand bêta : parle à mon père, qui t'attend dans le cabinet, et

1 C'était une belle dot pendant mon enfance, que celle de la Thècle Castonguay ; la fille d'habitant qui l'apportait au mariage, était bien vite pourvue d'un époux à son choix.

mets les bans à l'église. Là-dessus, comme il était rouge comme un coq-d'inde, sans bouger pourtant, je le poussai par les épaules dans le cabinet. Mon père ouvre une armoire, tire le flacon d'eau-de-vie pour l'enhardir ; eh bien ! malgré toutes ces avances, il lui fallut trois coups dans le corps avant de lui délier la langue.

Si donc, continua José, que la Tèque dit à son mari : Où vas-tu, mon homme, que tu es si faraud ? vas-tu voir les filles ? Prends garde à toi : si tu fais des *averdingles* (fredaines), je te repasserai en saindoux.

— Tu sais ben que non, fit Larouche en lui ceinturant les reins d'un petit coup de fouet par façon de risée ; nous voici à la fin de mars, mon grain est tout battu, je m'en vais porter ma dîme au curé.

— Tu fais bien, mon homme, que lui dit sa femme, qui était une bonne chrétienne : il faut rendre au bon Dieu ce qui nous vient de lui.

Larouche charge donc ses poches sur son traîneau, jette un charbon sur sa pipe, saute sur la charge, et s'en va tout joyeux.

Comme il passait un petit bois, il fit rencontre d'un voyageur qui sortait par un sentier de traverse. Cet étranger était un grand bel homme d'une trentaine d'années. Une longue chevelure blonde lui flottait sur les épaules ; ses beaux yeux bleus avaient une douceur angélique, et toute sa figure, sans être positivement triste, était d'une mélancolie empreinte de compassion.

Il portait une longue robe bleue nouée avec une ceinture. Larouche disait n'avoir jamais rien vu de si beau que cet étranger ; que la plus belle créature était laide en comparaison.

— Que la paix soit avec vous, mon frère, lui dit le voyageur.

— Je vous remercie toujours de votre souhait, reprit Davi ; une bonne parole n'écorche pas la bouche ; mais c'est pourtant ce qui presse le moins. Je suis en paix, Dieu merci, avec tout le monde : j'ai une excellente femme, de bons enfants, je fais un ménage d'ange, tous mes voisins m'aiment : je n'ai donc rien à désirer de ce côté-là.

— Je vous en félicite, dit le voyageur. Votre voiture est bien chargée ; où allez-vous si matin ?

— C'est ma dîme, que je porte à mon curé.

— Il paraît alors, reprit l'étranger, que vous avez eu une bonne récolte, ne payant qu'un seul minot de dîme par vingt-six minots que vous récoltez.

— Assez bonne, j'en conviens ; mais, si j'avais eu du temps à souhait et à ma guise, ça aurait été bien autre chose.

— Vous croyez, dit le voyageur.

— Si j'y crois ! il n'y a pas de doute, répliqua Davi.

— Eh bien, dit l'étranger, vous aurez maintenant le temps que vous souhaiterez ; et grand bien vous fasse.

Après avoir ainsi parlé, il disparut au pied d'un petit côteau.

— C'est drôle, tout de même, pensait Davi. Je savais bien qu'il y avait des mauvaises gens qui couraient le monde en jetant des ressorts (sorts) sur les hommes, les femmes, les enfants, les animaux : témoin la femme à Lestin (Célestin) Coulombe, qui s'était moquée, le propre jour de ses noces, d'un quêteux qui louchait de l'œil gauche ; et elle en a eu bien du regret, la pauvre créature, car il lui avait dit en colère : Prenez bien garde, jeune femme, de n'avoir que des enfants loucheux (louches). Elle tremblait, la chère femme, à chaque enfant qu'elle mettait au monde, et elle en avait sujet ; car, voyez-vous, le quatorzième, en y regardant de bien près, paraît avoir une taie sur l'œil droit.

— Il semble, dit Jules, que madame Lestin avait en grande horreur les enfants louches, puisqu'elle ne s'est résignée à en présenter un à son cher époux qu'au bout de dix-huit à vingt ans de mariage. Au pis-aller, si la taie a disparu, comme il arrive souvent aux enfants en grandissant, elle aura ensuite accompli en conscience la prédiction du mendiant. C'était une femme réfléchie et peu pressée, qui prenait son temps dans tout ce qu'elle faisait.

José secoua la tête d'un air mécontent et continua :

— Mais, pensait toujours Larouche en lui-même, s'il y a des mauvaises gens qui courent les campagnes pour jeter des ressorts, je n'ai jamais entendu parler de saints ambulants qui parcouraient le Canada pour nous faire faire des miracles. Après tout, ce n'est pas mon affaire :

je n'en parlerai à personne ; et nous verrons le printemps prochain.

L'année suivante, vers le même temps, Davi, tout honteux, se lève à la sourdine, longtemps avant le jour, pour porter sa dîme au curé. Il n'avait besoin, ni de cheval ni de voiture : il la portait toute à la main dans son mouchoir.

Au soleil levant, il fit encore rencontre, à la même place, de l'étranger qui lui dit :

— Que la paix soit avec vous, mon frère !

— Jamais souhait ne vint plus à propos, répondit Larouche, car je crois que le diable est entré dans ma maison, où il tient son sabbat jour et nuit ; ma femme me dévore depuis le matin jusqu'au soir, mes enfants me boudent, quant ils ne font pas pis ; et tous mes voisins sont déchaînés contre moi.

— J'en suis bien peiné, dit le voyageur ; mais que portez-vous dans ce petit paquet ?

— C'est ma dîme, reprit Larouche d'un air chagrin.

— Il me semble pourtant, dit l'étranger, que vous avez toujours eu le temps que vous avez souhaité ?

— J'en conviens, dit Davi ; quand j'ai demandé du soleil, j'en ai eu ; quand j'ai souhaité de la pluie, du vent, du calme, j'en avais ; et cependant rien ne m'a réussi. Le soleil brûlait le grain, la pluie le faisait pourrir, le vent le renversait, et le calme amènait la gelée pendant la nuit. Tous mes voisins se sont élevés contre moi : on me traitait de sorcier qui attirait la

malédiction sur leurs récoltes. Ma femme même commença à me montrer de la méfiance, et a fini par se répandre en reproches et en invectives contre moi. En un mot, c'est à en perdre l'esprit.

— C'est ce qui vous prouve, mon frère, dit le voyageur, que votre vœu était insensé ; qu'il faut toujours se fier à la providence du bon Dieu, qui sait mieux que l'homme ce qui lui convient. Ayez confiance en elle, et vous verrez que vous n'aurez pas l'humiliation de porter votre dîme dans un mouchoir.

Après ces paroles, l'étranger disparut encore au pied du même côteau.

Larouche se le tint pour dit, et accepta ensuite, avec reconnaissance, le bien que le bon Dieu lui faisait, sans se mêler de vouloir régler les saisons.

— J'aime beaucoup, dit Arché, cette légende dans sa naïve simplicité : elle donne une leçon de morale bien sublime, en même temps qu'elle montre la foi vive de vos bons habitants de la Nouvelle-France. Maudit soit le cruel philosophe qui chercherait à leur ravir les consolations qu'elle leur donne dans les épreuves sans nombre de cette malheureuse vie !

Il faut avouer reprit Arché dans un moment où ils étaient éloignés de la voiture, que l'ami José a toujours une légende prête à raconter à propos ; mais crois-tu que son père lui ait rapporté lui-même son rêve merveilleux sur les côtes de Saint-Michel ?

— Je vois, dit Jules, que tu ne connais pas tous les

talents de José : c'est un faiseur de contes inépuisable. Les voisins s'assemblent dans notre cuisine pendant les longues soirées d'hiver ; José leur fait souvent un conte qui dure pendant des semaines entières. Quand il est à bout d'imagination, il leur dit : Je commence à être fatigué : je vous conterai le reste un autre jour.

José est aussi un poète beaucoup plus estimé que mon savant oncle le chevalier, qui s'en pique pourtant. Il ne manque jamais de sacrifier aux muses, soit pour les jours gras, soit pour le jour de l'an. Si tu eusses été chez mon père à ces époques, tu aurais vu des émissaires arriver de toutes les parties de la paroisse pour emporter les productions de José.

— Mais il ne sait pas écrire, dit Arché.

— Et, répliqua Jules, ceux qui viennent les chercher ne savent pas lire que je sache. Voici comme cela se fait. On députe vers le poète un beau chanteux, comme ils disent, lequel chanteux a une excellente mémoire ; et crac, dans une demi-heure au plus, il emporte la chanson dans sa tête. S'il arrive un événement funeste, on prie José de faire une complainte ; si c'est, au contraire, quelque événement comique, c'est toujours à lui que l'on s'adresse dans ma paroisse. Ceci me rappelle l'aventure d'un pauvre diable d'amoureux qui avait mené sa belle à un bal, sans être invités ; ils furent, quoique survenants, reçus avec politesse ; mais le jeune homme eut la maladresse de faire tomber en dansant la fille de la maison, ce qui fut accueilli aux grands éclats de rire de toute la

société ; mais le père de la jeune fille, un peu brutal de son métier, et indigné de l'affront qu'elle avait reçu, ne fit ni un ni deux : il prit mon José Blais par les épaules et le jeta à la porte ; il fit ensuite des excuses à la belle, et ne voulut pas la laisser partir. A cette nouvelle, l'humeur poétique de notre ami ne put y tenir, et il improvisa la chanson suivante, assez drole dans sa naïveté :

Dimanche aprés les vêp's, y aura bal chez Boulé,
Mais il n'ira personn' que ceux qui sav'nt danser :
Mon ton ton de ritaine, mon ton ton de rité.

Mais il n'ira personn' que ceux qui sav'nt danser.
José Blai comme les autres itou (aussi) voulut y aller.
Mon ton ton, etc.

José Blai comme les autres itou voulut y aller ;
Mais lui dit sa maîtresse : T'iras quand le train sera fai'.
Mon ton ton, etc.

Mais lui dit sa maîtresse : T'iras quand le train sera fai'.
Il courut à l'établ' les animaux soigner.
Mon ton ton, etc.

Il courut à l'établ' les animaux soigner ;
Prend Barré par la corne et Rougett' par le pied.
Mon ton ton, etc.

Prend Barré par la corne et Rougett' par le pied ;
Il saute à l'écurie pour les chevaux grater.
Mon ton ton, etc.

Il saute à l'écurie pour les chevaux grater ;
Se sauve à la maison quand ils fur't étrillés.
Mon ton ton, etc.

Se sauve à la maison quand ils fur't étrillés ;
Il met sa veste rouge et son capot barré.
Mon ton ton, etc.

Il met sa veste rouge et son capot barré ;
Il met son fichu noir et ses souliers francés, 1
Mon ton ton, etc.

Il met son fichu noir et ses souliers francés,
Et va chercher Lissett' quand il fut ben greyé (habillé.)
Mon ton ton, etc.

Et va chercher Lissett' quand il fut ben greyé.
On le met à la port' pour y apprendre à danser.
Mon ton ton, etc.

On le met à la port' pour y apprendre à danser ;
Mais on garda Lissett', sa jolie fiancée.
Mon ton ton, etc.

— Mais c'est une idylle charmante ! s'écria Arché en riant ; quel dommage que José n'ait pas fait d'études : le Canada posséderait un grand poëte de plus.

— Pour revenir aux traverses de son défunt père, dit Jules, je crois que le vieil ivrogne, après avoir bravé la Corriveau (chose que les habitants considèrent toujours comme dangereuse, les morts se vengeant tôt ou tard de cet affront), se sera endormi le long du chemin vis-à-vis de l'île d'Orléans, où les habitants qui voyagent de nuit voient toujours des sorciers ; je crois, dis-je, qu'il aura eu un terrible cauchemar, pendant lequel il était assailli d'un

1 De nos jours encore les habitants appellent *souliers français*, ceux qui s'achètent dans les magasins.

côté par les farfadets de l'île, et de l'autre par la Corriveau avec sa cage (*d*). José, avec son imagination très-vive, aura fait le reste, car tu vois qu'il met tout à profit : les belles images de ton histoire surnaturelle, et les cyriclopes du Vigile de mon oncle le chevalier, dont son cher défunt père n'a jamais entendu parler.

Pauvre José ! ajouta Jules, comme j'ai regret de l'avoir maltraité l'autre jour ; je ne l'ai su que le lendemain, car j'avais entièrement perdu la raison quand je te vis disparaître sous les flots. Je lui ai demandé bien des pardons, et il m'a répondu : Comment ! vous pensez encore à ces cinq sous là ! et ça vous fait de la peine ! ça me réjouit, moi, au contraire, maintenant que tout le berdas (vacarme) est fini : ça me rajeunit même en me rappelant vos belles colères quand vous étiez petit enfant, alors que vous égratigniez et mordiez comme un petit lutin, et que je me sauvais en vous emportant dans mes bras, pour vous exempter la correction de vos parents. Vous pleuriez ; ensuite, quand votre colère était passée, vous m'apportiez tous vos joujoux pour me consoler.

Excellent José ! quelle fidélité ! quel attachement à toute épreuve à ma famille ! Des hommes au cœur sec comme l'amadou méprisent trop souvent ceux de la classe de l'humble José, sans posséder une seule de leurs qualités. Le don le plus précieux que le Créateur ait fait à l'homme, est celui d'un bon cœur : s'il nous cause bien des chagrins, ces peines sont compensées par les douces jouissances qu'il nous donne.

La conversation d'ordinaire si frivole, si railleuse, de Jules d'Haberville, fit place aux sentiments de la plus exquise sensibilité à mesure que les voyageurs approchaient du manoir seigneurial de Saint-Jean-Port-Joli, dont ils apercevaient le toit à la clarté des étoiles.



CHAPITRE SEPTIÈME

> Je bénis le soleil, je bénis la lune et les astres qui étoilent le ciel. Je bénis aussi les petits oiseaux qui gazouillent dans l'air.
>
> HENRI HEINE.

LE MANOIR D'HABERVILLE.

Le manoir d'Haberville était situé au pied d'un cap qui couvrait une lisière de neuf arpents du domaine seigneurial, au sud du chemin du Roi. Ce cap ou promontoire, d'environ cent pieds de hauteur, était d'un aspect très-pittoresque : sa cîme, couverte de bois résineux conservant sa verdure même durant l'hiver, consolait le regard du spectacle attristant qu'offre, pendant cette saison, la campagne revêtue de son linceul hyperboréen. Ces pruches, ces épinettes, ces pins, ces sapins toujours verts, reposaient l'œil attristé pendant six mois, à la vue des arbres moins favorisés par la nature qui, dépouillés de leurs feuilles, couvraient le versant et le pied de ce promontoire. Jules d'Haberville comparaît souvent ces arbres à la tête d'émeraude, bravant, du haut de cette cîme altière, les rigueurs des plus rudes saisons, aux grands et puissants de la terre qui ne perdent rien de leurs jouissances, tandis que le pauvre grelotte sous leurs pieds.

On aurait pu croire que le pinceau d'un Claude Lorrain se serait plu à orner le flanc et le pied de ce cap, tant était grande la variété des arbres qui semblaient s'être donné rendez-vous de toutes les parties des forêts adjacentes pour concourir à la beauté du paysage. En effet, ormes, érables, bouleaux, hêtres, épinettes rouges, frênes, merisiers, cèdres, mascouabinas, et autres plantes aborigènes qui font le luxe de nos forêts, formaient une riche tenture sur les aspérités de ce cap.

Un bocage d'érables séculaires couvrait, dans toute son étendue, l'espace entre le pied du cap et la voie royale, bordée de chaque côté de deux haies de coudriers et de rosiers sauvages aux fleurs printanières.

Le premier objet qui attirait subitement les regards du voyageur arrivant sur le domaine d'Haberville, était un ruisseau qui, descendant en cascade à travers les arbres, le long du versant sud-ouest du promontoire, mêlait ses eaux limpides à celles qui coulaient d'une fontaine à deux cents pieds plus bas : ce ruisseau, après avoir traversé, en serpentant, une vaste prairie, allait se perdre dans le fleuve Saint-Laurent.

La fontaine, taillée dans le roc vif, et alimentée par l'eau cristalline qui filtre goutte à goutte à travers les pierres de la petite montagne, ne laissait rien à désirer aux propriétaires du domaine pour se rafraîchir pendant les chaleurs de l'été. Une petite bâtisse, blanchie à la chaux, était érigée sur cette fontaine qu'ombrageaient de grands arbres. Nymphe modeste, elle semblait vouloir

se dérober aux regards sous l'épais feuillage qui l'entourait. Des siéges, disposés à l'extérieur et au-dedans de cette humble kiosque, des *cassots* d'écorce de bouleau ployée en forme de cônes et suspendus à la paroi, semblaient autant d'invitations de la naïade généreuse aux voyageurs altérés par les chaleurs de la canicule.

La cîme du cap conserve encore aujourd'hui sa couronne d'émeraude ; le versant, sa verdure pendant les belles saisons de l'année ; mais à peine reste-t-il maintenant cinq érables, derniers débris du magnifique bocage qui faisait la gloire de ce paysage pittoresque. Sur les trente-cinq qui semblaient si vivaces, il y a quarante ans, trente, comme marqués du sceau de la fatalité, ont succombé un à un, d'année en année. Ces arbres périssant par étapes sous l'action destructive du temps, comme les dernières années du possesseur actuel de ce domaine, semblent présager que sa vie, attachée à leur existence, s'éteindra avec le dernier vétéran du bocage. Lorsque sera consumée la dernière buche qui aura réchauffé les membres refroidis du vieillard, ses cendres se mêleront bientôt à celles de l'arbre qu'il aura brûlé : sinistre et lugubre avertissement, semblable à celui du prêtre catholique à l'entrée du carême : *memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.*

Le manoir seigneurial, situé entre le fleuve Saint-Laurent et le promontoire, n'en était séparé que par une vaste cour, le chemin du roi et le bocage. C'était une bâtisse à un seul étage, à comble raide, longue de cent

pieds, flanquée de deux ailes de quinze pieds avançant sur la cour principale. Un fournil, attenant du côté du nord-est à la cuisine, servait aussi de buanderie. Un petit pavillon, contigu à un grand salon au sud-ouest, donnait quelque régularité à ce manoir d'ancienne construction canadienne.

Deux autres pavillons au sud-est servaient, l'un de laiterie, et l'autre d'une seconde buanderie, recouvrant un puits qui communiquait par un long dalot à la cuisine du logis principal. Des remises, granges et étables, cinq petits pavillons, dont trois dans le bocage, un jardin potager au sud-ouest du manoir, deux vergers, l'un au nord et l'autre au nord-est, peuvent donner une idée de cette résidence d'un ancien seigneur canadien, que les habitants appelaient le village d'Haberville.

De quelque côté qu'un spectateur assis sur la cîme du cap portât ses regards, il n'avait qu'à se louer d'avoir choisi ce poste élevé, pour peu qu'il aimât les belles scènes qu'offre la nature sur les bords du Saint-Laurent. S'il baissait la vue, le petit village, d'une éclatante blancheur, semblait surgir tout-à-coup des vertes prairies qui s'étendaient jusqu'aux rives du fleuve. S'il l'élevait au contraire, un panorama grandiose se déroulait à ses yeux étonnés : c'était le roi des fleuves déjà large de sept lieues en cet endroit, et ne rencontrant d'obstacle au nord que les Laurentides dont il baigne les pieds, et que l'œil embrasse, avec tous ses villages, depuis le cap Tourmente jusqu'à la Malbaie ; c'était l'île aux Oies et

l'île aux Grues à l'ouest ; en face les Piliers, dont l'un est désert et aride comme le roc d'Oea de la magicienne Circé, tandis que l'autre est toujours vert comme l'île de Calypso ; au nord, la batture aux Loups-Marins, de tout temps si chérie des chasseurs canadiens ; enfin les deux villages de l'Islet et de Saint-Jean-Port-Joli, couronnés par les clochers de leurs églises respectives.

Il était près de neuf heures du soir, lorsque les jeunes gens arrivèrent sur le côteau qui domine le manoir au sud-ouest. Jules s'arrêta tout-à-coup à la vue d'objets qui lui rappelaient les plus heureux jours de son existence.

— Je n'ai jamais approché, dit-il, du domaine de mes ancêtres sans être vivement impressionné. Que l'on vante, tant qu'on voudra, la beauté des sites pittoresques, grandioses, qui abondent dans notre belle Nouvelle-France, il n'en est qu'un pour moi, s'écria-t-il en frappant fortement du pied la terre : c'est celui où je suis né ! C'est celui où j'ai passé mon enfance, entouré des soins tendres et affectionnés de mes bons parents. C'est celui où j'ai vécu chéri de tout le monde sans exception. Les jours me paraissaient alors trop courts pour suffire à mes jeux enfantins ! Je me levais avec l'aurore, je m'habillais à la hâte : c'était une soif de jouissances qui ressemblait aux transports de la fièvre !

J'aime tout ce qui m'entoure ! ajouta Jules ; j'aime cette lune que tu vois poindre à travers les arbres qui couronnent le sommet de ce beau cap : elle ne me paraît nulle part aussi belle. J'aime ce ruisseau, qui faisait

tourner les petites roues que j'appelais mes moulins. J'aime cette fontaine à laquelle je venais me désaltérer pendant les grandes chaleurs.

C'est là que ma mère s'asseyait, continua Jules en montrant un petit rocher couvert de mousse et ombragé par deux superbes hêtres. C'est là que je lui apportais, à mon tour, l'eau glacée que j'allais puiser à la fontaine dans ma petite coupe d'argent. Ah ! combien de fois cette tendre mère, veillant au chevet de mon lit, ou réveillée en sursaut par mes cris, m'avait-elle présenté dans cette même coupe le lait que le besoin, ou le caprice d'un enfant demandait à sa tendresse maternelle ! Et penser qu'il faut tout quitter ! peut-être pour toujours ! Oh, ma mère ! ma mère ! quelle séparation !

Et Jules versa des larmes.

De Locheill, très-affecté, pressa la main de son ami en lui disant : — Tu reviendras, mon cher frère ; tu reviendras faire le bonheur et la gloire de ta famille.

— Merci, mon cher Arché, dit Jules, mais avançons : les caresses de mes parents dissiperont bien vite ce mouvement de tristesse.

Arché, qui n'avait jamais visité la campagne pendant la saison du printemps, demanda ce que signifiaient tous ces objets de couleur blanche qui se détachaient du fond brun de chaque érable.

— Ce sont, dit Jules, les coins que le *sucrier* [1] enfonce

1 On appelle ainsi en Canada ceux qui fabriquent le sucre.

au-dessous des entailles qu'il fait aux érables pour recevoir la sève avec laquelle se fait le sucre.

— Ne dirait-on pas, répondit Arché, que ces troncs d'arbres sont d'immenses tubes hydrauliques avec leurs chante-pleurs prêtes à abreuver une ville populeuse ?

Cette remarque fut coupée court par les aboiements furieux d'un gros chien qui accourait à leur rencontre.

— Niger ! Niger ! lui cria Jules.

Le chien s'arrêta tout-à-coup à cette voix amie ; reprit sa course, flaira son maître pour bien s'assurer de son identité ; et reçut ses caresses avec ce hurlement moitié joyeux, moitié plaintif, que fait entendre, à défaut de la parole, ce fidèle et affectueux animal, pour exprimer ce qu'il ressent d'amour.

— Ah ! pauvre Niger ! dit Jules, je comprends moi parfaitement ton langage, dont une moitié est un reproche de t'avoir abandonné pendant si longtemps ; et dont l'autre moitié exprime le plaisir que tu as de me revoir, et est une amnistie de mon ingratitude. Pauvre Niger ! lorsque je reviendrai de mon long voyage, tu n'auras pas même, comme le chien d'Ulysse, le bonheur de mourir à mes pieds.

Et Jules soupira.

Le lecteur aimera, sans doute, à faire connaissance avec les personnes qui composaient la famille d'Haberville. Pour satisfaire un désir si naturel, il est juste de les introduire suivant leur rang hiérarchique.

Le seigneur d'Haberville avait à peine quarante-cinq

ans, mais il accusait dix bonnes années de plus, tant les fatigues de la guerre avaient usé sa constitution d'ailleurs si forte et si robuste : ses devoirs de capitaine d'un détachement de la marine l'appelaient presque constamment sous les armes. Ces guerres continuelles dans les forêts, sans autre abri, suivant l'expression énergique des anciens Canadiens, que la rondeur du ciel, ou la calotte des cieux ; ces expéditions de découvertes, de surprises, contre les Anglais et les Sauvages, pendant les saisons les plus rigoureuses, altéraient bien vite les plus forts tempéraments.

Au physique, le capitaine d'Haberville était ce que l'on peut appeler un bel homme. Sa taille au-dessus de la moyenne, mais bien prise, ses traits d'une parfaite régularité, son teint animé, ses grands yeux noirs qu'il semblait adoucir à volonté, mais dont peu d'hommes pouvaient soutenir l'éclat quand il était courroucé, ses manières simples dans leur élégance, tout cet ensemble lui donnait un aspect remarquable. Un critique sévère aurait pu, néanmoins, trouver à redire à ses longs et épais sourcils d'un noir d'ébène.

Au moral, le seigneur d'Haberville possédait toutes les qualités qui distinguaient les anciens Canadiens de noble race. Il est vrai aussi que, de ce côté, un moraliste lui aurait reproché d'être vindicatif : il pardonnait rarement une injure vraie ou même supposée.

Madame d'Haberville, bonne et sainte femme, âgée de trente-six ans, entrait dans cette seconde période de

beauté que les hommes préfèrent souvent à celle de la première jeunesse. Blonde, et de taille moyenne, tous ses traits étaient empreints d'une douceur angélique. Cette excellente femme ne semblait occupée que d'un seul objet : celui de faire le bonheur de tous ceux qui avaient des rapports avec elle. Les habitants l'appelaient, dans leur langage naïf, la dame achevée.

Mademoiselle Blanche d'Haberville, moins âgée que son frère Jules, était le portrait vivant de sa mère, mais d'un caractère plutôt mélancolique que gai. Douée d'une raison au-dessus de son âge, elle avait un grand ascendant sur son frère, dont elle réprimait souvent la fougue d'un seul regard suppliant.

Cette jeune fille, tout en paraissant concentrée en elle-même, pouvait faire preuve dans l'occasion d'une énergie surprenante.

Madame Louise de Beaumont, sœur cadette de madame d'Haberville, ne s'était jamais séparée d'elle depuis son mariage. Riche et indépendante, elle s'était néanmoins vouée à la famille de sa sœur aînée, pour laquelle elle professait un culte bien touchant. Prête à partager leur bonheur, elle l'était aussi à partager leurs peines, si la main cruelle du malheur s'appesantissait sur eux.

Le lieutenant Raoul d'Haberville, ou plutôt le chevalier d'Haberville, que tout le monde appelait "mon oncle Raoul," était le frère cadet du capitaine ; moins âgé de deux ans que lui, il n'en accusait pas moins dix

ans de plus. C'était un tout petit homme que " mon oncle Raoul," à peu près aussi large que haut, et marchant à l'aide d'une canne ; il aurait été très-laid, même sans que son visage eût été couturé par la petite vérole. Il est bien difficile de savoir d'où lui venait ce sobriquet. On dit bien d'un homme, il a l'air d'un père, il a l'encolure d'un père, c'est un petit père ; mais on ne dit jamais de personne qu'il a l'air ou la mine d'un oncle. Toujours est-il que le lieutenant d'Haberville était l'oncle de tout le monde ; ses soldats même, lorsqu'il était au service, l'appelaient, à son insu, " mon oncle Raoul." Tel, si toutefois on peut comparer les petites choses aux grandes, Napoléon n'était pour ses grognards que " le petit caporal."

Mon oncle Raoul était l'homme lettré de la famille d'Haberville ; et partant assez pédant, comme presque tous les hommes qui sont en rapports journaliers avec des personnes moins instruites qu'eux. Mon oncle Raoul, le meilleur enfant du monde, quand on faisait ses volontés, avait un petit défaut, celui de croire fermement qu'il avait toujours raison ; ce qui le rendait très-irascible avec ceux qui ne partageaient pas son opinion.

Mon oncle Raoul se piquait de bien savoir le latin, dont il lâchait souvent quelques bribes à la tête des lettrés et des ignorants. C'était des discussions sans fin avec le curé de la paroisse, sur un vers d'Horace, d'O ide ou de Virgile, ses auteurs favoris. Le curé, d'une humeur

douce et pacifique, cédait presque toujours, de guerre lasse, à son terrible antagoniste. Mais mon oncle Raoul se piquait aussi d'être un grand théologien, ce qui mettait le pauvre curé dans un grand embarras. Il tenait beaucoup à l'âme de son ami, assez mauvais sujet pendant sa jeunesse, et qu'il avait eu beaucoup de peine à mettre dans la bonne voie. Il lui fallait pourtant céder quelquefois des points peu essentiels au salut du cher oncle, crainte de l'exaspérer. Mais dans les points importants, il appelait à son secours Blanche, qui était l'idole de son oncle.

— Comment, mon cher oncle, disait-elle en lui faisant une caresse, n'êtes-vous pas déjà assez savant, sans empiéter sur les attributs de notre bon pasteur ? Vous triomphez sur tous les autres points de discussion, ajoutait-elle en regardant finement le bon curé : soyez donc généreux, et laissez-vous convaincre sur des points qui sont spécialement du ressort des ministres de Dieu.

Et comme mon oncle Raoul ne discutait que pour le plaisir de la controverse, la paix se faisait aussitôt entre les parties belligérantes.

Ce n'était pas un personnage de minime importanee que mon oncle Raoul ; c'était, au contraire, à certains égards, le personnage le plus important du manoir, depuis qu'il était retiré de l'armée, car le capitaine, que le service militaire obligeait à de longues absences, se reposait entièrement sur lui du soin de ses affaires. Ses occupations étaient, certes, très-nombreuses : il tenait les

livres de recettes et de dépenses de la famille ; il retirait les rentes de la seigneurie, régissait la ferme, se rendait tous les dimanches à la messe, beau temps ou mauvais temps, pour y recevoir l'eau bénite en l'absence du seigneur de la paroisse ; et, entre autres menus devoirs qui lui incombaient, il tenait sur les fonts de baptême tous les enfants premiers-nés des censitaires de la seigneurie, honneur qui appartenait de droit à son frère aîné, mais dont celui-ci se déchargeait en faveur de son frère cadet.[1]

Une petite scène donnera une idée de l'importance de mon oncle Raoul, dans les occasions solennelles.

Transportons-nous au mois de novembre, époque à laquelle les rentes seigneuriales sont échues.

Mon oncle Raoul, une longue plume d'oie fichée à l'oreille, est assis majestueusement sur un grand fauteuil, près d'une table recouverte d'un tapis de drap vert, sur laquelle repose son épée. Il prend un air sévère lorsque le censitaire se présente, sans que cet appareil imposant intimide pourtant le débiteur accoutumé à ne payer ses

1 Malheur au seigneur qui acceptait d'être le parrain d'un seul des enfants de ses censitaires : il lui fallait ensuite continuer à se charger de ce fardeau, pour ne point faire de jaloux. L'auteur se trouvait, le premier jour de l'an, chez un seigneur qui reçut, aprés l'office du matin, la visite d'une centaine de ses filleuls.

Le parrain fournissait toute la boisson qui se buvait au festin du compérage, ainsi que celle que buvait la mère de l'enfant nouveau-né, pendant sa maladie, le vin et l'eau-de-vie étant considérés comme un remède infaillible, pour les femmes en couche.

rentes que quand ça lui convient : tant est indulgent le seigneur d'Haberville envers ses censitaires.

Mais, comme mon oncle Raoul tient plus à la forme qu'au fond, qu'il préfère l'apparence du pouvoir au pouvoir même, il aime que tout se passe avec une certaine solennité.

— Comment vous portez-vous, mon...... mon...... lieutenant ? dit le censitaire, habitué à l'appeler toujours mon oncle, à son insu.

— Bien, et toi ; que me veux-tu ? répond mon oncle Raoul d'un air important.

— Je suis venu vous payer mes rentes, mon......... mon officier ; mais les temps sont si durs, que je n'ai pas d'argent, dit Jean-Baptiste en secouant la tête d'un air convaincu.

— *Nescio vos !* s'écrie mon oncle Raoul en grossissant la voix : *reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari.*

— C'est bien beau ce que vous dites-là, mon........ mon........ capitaine ; si beau que je n'y comprends rien, fait le censitaire.

— C'est du latin, ignorant ! dit mon oncle Raoul ; et ce latin veut dire : payez légitimement les rentes au seigneur d'Haberville, à peine d'être traduit devant toutes les cours royales, d'être condamné en première et en seconde instance à tous dépens, dommages, intérêts et loyaux-coûts.

— Ça doit pincer dur les royaux coups, dit le censitaire.

— Tonnerre ! s'écrie mon oncle Raoul en élevant les yeux vers le ciel.

— Je veux bien croire, mon...... mon seigneur, que votre latin me menace de tous ses châtiments ; mais j'ai eu le malheur de perdre ma pouliche du printemps.

— Comment, drôle ! tu veux te soustraire, pour une chétive bête de six mois, aux droits seigneuriaux établis par ton souverain, et aussi solides que les montagnes du nord, que tu regardes, le sont sur leurs bases du roc. *Quos ego !*...... [1]

— Je crois, dit tout bas le censitaire, qu'il parle algonquin pour m'effrayer.

Et puis haut :

— C'est que, voyez-vous, ma pouliche, dans quatre ans, sera, à ce que disent tous les maquignons, la plus fine trotteuse de la côte du sud, et vaudra cent francs comme un sou.

— Allons, va-t-en à tous les diables ! répond mon oncle Raoul, et dis à Lisette qu'elle te donne un bon coup d'eau-de-vie pour te consoler de la perte de ta pouliche. Ces coquins ! ajoute mon oncle Raoul, boivent plus de notre eau-de-vie qu'ils ne paient de rentes.

L'habitant, en entrant dans la cuisine, dit à Lisette en ricanant :

1 Ces droits seigneuriaux, si solides, ont croulé dernièrement sous la pression influente d'une multitude de censitaires contre leurs seigneurs, et aux cris de : *fiat justitia ! ruat cœlum !* Pauvre ciel ! il y a longtemps qu'il se serait écroulé au cri de *fiat justitia*, s'il n'eût été plus solide que les institutions humaines.

— J'ai eu une rude corvée avec mon oncle Raoul ; il m'a même menacé de me faire donner des coups royaux par la justice.

Comme mon oncle Raoul était très-dévot à sa manière, il ne manquait jamais de réciter son chapelet et de lire dans son livre d'heures journellement ; mais aussi, par contraste assez singulier, il employait ses loisirs à jurer, avec une verve peu édifiante, contre messieurs les Anglais, qui lui avaient cassé une jambe à la prise de Louisbourg : tant cet accident, qui l'avait obligé à renoncer à la carrière des armes, lui était sensible.

Lorsque les jeunes gens arrivèrent en face du manoir, ils furent surpris du spectacle qu'il offrait. Non-seulement toutes les chambres étaient éclairées, mais aussi une partie des autres bâtisses. C'était un mouvement inusité, un va-et-vient extraordinaire. Et, comme toute la cour se trouvait aussi éclairée par ce surcroit de lumières, ils distinguèrent facilement six hommes, armés de haches et de fusils, assis sur un arbre renversé.

— Je vois, dit Arché, que le seigneur de céans a mis ses gardes sous les armes, pour faire honneur à notre équipage, comme je l'avais prédit.

José, qui n'entendait pas le badinage sur ce sujet passa sa pipe du côté droit au côté gauche de sa bouche, murmura quelque chose entre ses dents, et se remit à fumer avec fureur.

— Il m'est impossible d'expliquer, dit Jules en riant,

pourquoi les gardes de mon père, comme tu leur fais l'insigne honneur de les appeler, sont sous les armes : à moins qu'ils ne craignent une surprise de la part de nos amis les Iroquois ; mais avançons, et nous saurons bien vite le mot de l'énigme.

Les six hommes se levèrent spontanément à leur entrée dans la cour, et vinrent souhaiter la bienvenue à leur jeune seigneur et à son ami.

— Comment, dit Jules en leur serrante la main avec affection : c'est vous, père Chouinard ! c'est toi, Julien ! c'est toi, Alexis Dubé ! c'est vous, père Tontaine ! et c'est toi, farceur de François Maurice ! moi qui croyais que, profitant de mon absence, la paroisse s'était réunie en masse pour te jeter dans le fleuve Saint-Laurent, comme récompense de tous les tours diaboliques que tu fais aux gens paisibles.

— Notre jeune seigneur, dit Maurice, a toujours le petit mot pour rire ; mais, si l'on noyait tous ceux qui font endiabler les autres, il y en aurait un qui aurait bu depuis longtemps à la grande tasse.

— Tu crois ! reprit Jules en riant ; ça vient peut-être du mauvais lait que j'ai sucé ; car rappelle-toi bien que c'est ta chère mère qui m'a nourri. Mais parlons d'autre chose. Que diable faites-vous tous ici à cette heure ? Baillez-vous à la lune et aux étoiles ?

— Nous sommes douze, dit le père Chouinard, qui faisons, à tour de relève, la garde du mai que nous devons

présenter demain à votre cher père : six dans la maison qui se divertissent, et nous qui faisons le premier quart.

— J'aurais cru que le mai se serait bien gardé tout seul : je ne pense pas le monde assez fou que de laisser leur lit pour le plaisir de s'éreinter à traîner cette vénérable masse ; tandis qu'il y a du bois à perdre à toutes les portes.

— Vous n'y êtes pas, notre jeune seigneur, reprit Chouinard : il y a toujours, voyez-vous, des gens jaloux de n'être pas invités à la fête du mai ; si bien que pas plus tard que l'année dernière des guerdins (gredins), qui avaient été priés de rester chez eux, eurent l'audace de scier, pendant la nuit, le mai que les habitants de Sainte-Anne devaient présenter le lendemain au capitaine Besse. Jugez quel affront pour le pauvre monde, quand ils arrivèrent, le matin, de voir leur bel arbre bon tout au plus à faire du bois de poêle !

Jules ne put s'empêcher de rire aux éclats d'un tour qu'il appréciait beaucoup.

— Riez tant que vous voudrez, dit Tontaine, mais c'est pas toujours être chrétien que de faire de pareilles farces. Vous comprenez, ajouta-t-il d'un ton sérieux, que ce n'est pas qu'on craigne un tel affront pour notre bon seigneur ; mais, comme il y a toujours des chétifs partout, nous avons pris nos précautions en cas d'averdingles (avanies).

— Je suis un pauvre homme, fit Alexis Dubé ; mais je ne voudrais pas, pour la valeur de ma terre, qu'une injure semblable fût faite à notre capitaine.

Chacun parla dans le même sens ; et Jules était déjà dans les bras de sa famille, que l'on continuait à pester contre les gredins, les chétifs imaginaires, qui auraient l'audace de mutiler le mai de sapin qu'on se proposait d'offrir le lendemain au seigneur d'Haberville. Il est à supposer que les libations et le réveillon pendant la veillée du mai, ainsi que l'ample déjeuner à la fourchette du lendemain, ne manquaient pas de stimuler leur zèle dans cette circonstance.

— Viens, dit Jules à son ami après le souper : viens voir les apprêts qui se font pour le repas du matin des gens du mai. Comme ni toi, ni moi, n'avons eu l'avantage d'assister à ces fameuses noces du riche Gamache, qui réjouissaient tant le cœur de ce gourmand de Sancho Pança, ça pourra, au besoin, nous en donner une idée.

Tout était mouvement et confusion dans la cuisine où ils entrèrent d'abord : les voix rieuses et glapissantes des femmes se mêlaient à celles des six hommes de relai occupés à boire, à fumer et à les agacer. Trois servantes, armées chacune d'une poële à frire, faisaient, ou, suivant l'expression reçue, tournaient des crêpes au feu d'une immense cheminée, dont les flammes brillantes enluminaient à la Rembrandt ces visages joyeux, dans toute

l'étendue de cette vaste cuisine. Plusieurs voisines, assises à une grande table, versaient avec une cuillère à pot, dans les poëles, à mesure qu'elles étaient vides, la pâte liquide qui servait à confectionner les crêpes ; tandis que d'autres les saupoudraient avec du sucre d'érable à mesure qu'elles s'entassaient sur des plats, où elles formaient déjà des pyramides respectables. Une grande chaudière, à moitié pleine de saindoux frémissant sous l'ardeur d'un fourneau, recevait les *croquecignoles* que deux cuisinières y déposaient et retiraient sans cesse. [1]

Le fidèle José, l'âme, le majordome du manoir, semblait se multiplier dans ces occasions solennelles.

Assis au bout d'une table, capot bas, les manches de la chemise retroussées jusqu'aux coudes, son éternel couteau plombé à la main, il hachait avec fureur un gros pain de sucre d'érable, tout en activant deux autres domestiques occupés à la même besogne. Il courait ensuite chercher la fine fleur et les œufs, à mesure que la pâte diminuait dans les bassins, sans oublier pour cela la table aux rafraîchissements, afin de s'assurer qu'il n'y manquait rien, et un peu aussi pour prendre un coup avec ses amis.

Jules et Arché passèrent de la cuisine à la boulangerie

1 *Croquecignoles*, beignets à plusieurs branches, essentiellement canadiens La cuisinière passe les doigts entre les branches, pour les isoler, avant de les jeter dans le saindoux bouillant.

où l'on retirait une seconde fournée de pâtés en forme de croissant, longs de quatorze pouces au moins : tandis que des quartiers de veau et de mouton, des *socs* et côtelettes de porcs-frais, des volailles de toute espèce, étalés sur des casseroles, n'attendaient que l'appoint du four pour les remplacer. Leur dernière visite fut à la buanderie, où cuisait, dans un chaudron de dix gallons, la fricassée de porc-frais et de mouton, qui faisait les délices surtout des vieillards dont la mâchoire menaçait ruine.

— Ah ça ! dit Arché, c'est donc un festin de Sardanapale de mémoire assyrienne ! un festin qui va durer six mois !

— Tu n'en as pourtant vu qu'une partie, dit Jules ; le dessert est à l'avenant. Je croyais, d'ailleurs, que tu étais plus au fait des usages de nos habitants. Le seigneur de céans serait accusé de lésinerie, si, à la fin du repas, la table n'était aussi encombrée de mets que lorsque les convives y ont pris place. Lorsqu'un plat sera vide, ou menacera une ruine prochaine, tu le verras aussitôt remplacé par les servants. [1]

— J'en suis d'autant plus surpris, dit Arché, que vos cultivateurs sont généralement très-économes, plutôt

1 Cet usage était universellement répandu parmi les habitants riches, ou qui aspiraient à le paraître, ainsi que parmi les riches bourgeois des villes. La première classe de la société encombrait aussi ses tables dans les grandes casions, mais non à cet excès.

portés à l'avarice qu'autrement; alors comment concilier cela avec le gaspillage qui doit se faire, pendant les chaleurs, des restes de viandes qu'une seule famille ne peut consommer? [1]

— Nos habitants, dispersées à distance les uns des autres sur toute l'étendue de la Nouvelle-France, et partant privés de marchés, ne vivent, pendant le printemps, l'été et l'automne que de salaisons, pain et laitages, et, à part les cas exceptionnels de noces, donnent très-rarement ce qu'ils appellent un festin pendant ces saisons. Il se fait, en revanche, pendant l'hiver, une grande consommation de viandes fraîches de toutes espèces; c'est bombance générale: l'hospitalité est poussée jusqu'à ses dernières limites, depuis Noël jusqu'au carême. C'est un va-et-vient de visites continuelles pendant ce temps. Quatre à cinq *carioles* contenant une douzaine de personnes arrivent; on dételle aussitôt les voitures, après avoir prié les amis de se dégreyer (dégréer); [2] la table se dresse, et, à l'expiration d'une heure

1 Les anciens habitants dépensaient un sou avec plus de répugnance que leurs descendants un louis, de nos jours. Alors riches pour la plupart, ils ignoraient néanmoins le luxe: le produit de leurs terres suffisait à tous leurs besoins. Un riche habitant, s'exécutant pour l'occasion, achetait à sa fille en la mariant, une robe d'indienne, des bas de coton et des souliers, chez les boutiquiers: laquelle toilette passait souvent aux petits enfants de la mariée.

2 Dégreyer (dégréer): ce terme, emprunté à la marine, est encore en usage dans les campagnes. Dégréyez-vous, dit-on, c'est-à-dire ôtez votre redingote, etc. Quelle offre généreuse d'hospitalité que de traiter un ami comme un navire que l'on met en hivernement! Cette expression vient de nos ancêtres normands, qui étaient de grands marins.

tout au plus, cette même table est chargée de viandes fumantes.

— Vos habitants, fit Arché, doivent alors posséder la lampe d'Aladin !

— Tu comprends, dit Jules, que s'il leur fallait les apprêts de nos maisons, les femmes d'habitants, étant pour la plupart privées de servantes, seraient bien vite obligées de restreindre leur hospitalité, ou même d'y mettre fin ; mais il n'en est pas ainsi : elles jouissent même de la société sans guère plus de trouble que leurs maris.[1] La recette en est bien simple : elles font cuire de temps à autres, dans leurs moments de loisir, deux à trois fournées de différentes espèces de viandes, qu'elles n'ont aucune peine à conserver dans cet état, vu la rigueur de la saison. Arrive-t-il des visites, il ne s'agit alors que de faire réchauffer les comestibles sur leurs poêles toujours chauds à faire rôtir un bœuf pendant cette époque de l'année : les habitants détestent les viandes froides.

C'est un vrai plaisir, ajouta Jules, de voir nos canadiennes, toujours si gaies, préparer ces repas improvisés : de les voir toujours sur un pied ou sur l'autre, tout en fredonnant une chanson, ou se mêlant à la conversation, courir de la table qu'elles dressent à leurs viandes qui

1 Les femmes de cultivateurs avaient rarement des servantes autrefois : elles en ont souvent de nos jours.

menacent de brûler, et, dans un tour de main, remédier à tout ; de voir Josephte s'asseoir avec les convives, se lever vingt fois pendant le repas s'il est nécessaire pour les servir, chanter sa chanson, et finir par s'amuser autant que les autres. [1]

Tu me diras, sans doute, que ces viandes réchauffées perdent beaucoup de leur accabit ; d'accord pour nous qui sommes habitués à vivre d'une manière différente ; mais comme l'habitude est une seconde nature, nos habitants n'y regardent pas de s'y près ; et, comme leur goût n'est pas vicié comme le nôtre, je suis certain que leurs repas, arrosés de quelques coups d'eau-de-vie, ne leur laissent rien à envier du côté de la bonne chère. Mais, comme nous aurons à revenir sur ce sujet, allons maintenant rejoindre mes parents qui doivent déjà s'impatienter de notre absence, que je considère comme autant de temps dérobé à leur tendresse. J'ai cru te faire plaisir en t'initiant davantage à nos mœurs canadiennes de la campagne, que tu n'as jamais visitée pendant l'hiver.

La veillée se prolongea bien avant dans la nuit : on avait tant de choses à se dire ! Et ce ne fut qu'après avoir

1 Josephte, sobriquet que les gens de villes donnent aux femmes des cultivateurs.

Les mauvaises récoltes de blé, depuis trente ans, et surtout les sociétés de tempérance, ont, en grande partie, mis fin à cette hospitalité par trop dispendieuse.

reçu la bénédiction de son père, et embrassé tendrement ses autres parents, que Jules se retira avec son ami, pour jouir d'un sommeil dont ils avaient tous deux grand besoin après les fatigues de la journée.



CHAPITRE HUITIÈME

Le premier jour de mai,
Labourez,
J'm'en fus planter un mai,
Labourez,
A la porte à ma mie.

Ancienne chanson.

LA FÊTE DU MAI.

Il était à peine cinq heures le lendemain au matin, lorsque Jules, qui tenait de la nature du chat, tant il avait le sommeil léger, cria à de Locheill, dont la chambre touchait à la sienne, qu'il était grandement temps de se lever ; mais, soit que ce dernier dormit véritablement, soit qu'il ne voulût pas répondre, d'Haberville prit le parti le plus expéditif de l'éveiller, en se levant lui-même. S'armant ensuite d'une serviette trem-

pée dans de l'eau glacée, il entra dans la chambre de son ami, et commença sa toilette du matin, en lui lavant brusquement le visage. Mais, comme Arché, malgré ses dispositions aquatiques, ne goûtait que bien peu cette prévenance par trop officieuse, il lui arracha des mains l'instrument de torture, en fit un rouleau, qu'il lui jeta à la tête; et, se retournant de côté, il se préparait à reprendre son sommeil quand Jules, passant aussitôt au pied du lit, lui arracha toutes ses couvertures. Force fut à la citadelle, réduite à cette extrémité, de se rendre à discrétion; mais, comme la garnison dans la personne d'Arché était plus forte que les assiégeants dans celle de Jules, de Locheill le secoua fortement en lui demandant avec humeur si c'était la nuit où l'on ne dormait point au manoir d'Haberville. Il allait même finir par l'expulser hors des remparts, lorsque Jules, qui, tout en se débattant entre les bras puissants de son adversaire, n'en riait pas moins aux éclats, le pria de vouloir bien l'écouter un peu, avant de lui infliger une punition si humiliante pour un soldat futur de l'armée française.

— Qu'as-tu à dire pour ta justification, gamin incorrigible, dit Arché maintenant complètement réveillé ; n'est-ce pas suffisant de me faire endiabler pendant le jour, sans venir me tourmenter la nuit ?

— Je suis fâché, vraiment, dit Jules, d'avoir interrompu ton sommeil ; mais, comme nos gens ont un autre mai à planter à un calvaire, chez Bélanger *de la croix*, à une bonne demi-lieue d'ici, il est entendu que celui de mon

père lui sera présenté à six heures du matin ; et, si tu ne veux rien perdre de cette intéressante cérémonie, il est temps de t'habiller. [1] Je t'avoue que je crois tout le monde comme moi, aimant tout ce qui nous rapproche de nos bons habitants : je ne connais rien de plus touchant que cette fraternité qui existe entre mon père et ses censitaires, entre notre famille et ces braves gens. D'ailleurs, comme frère d'adoption, tu auras ton rôle à jouer pendant un spectacle que tu n'as pas encore vu.

Dès que les jeunes gens eurent fait leur toilette, ils passèrent de leur chambre dans une de celles qui donnaient sur la cour du manoir, où une scène des plus animées s'offrit à leurs regards. Une centaine d'habitants disséminés çà et là par petits groupes l'encombraient. Leurs longs fusils, leurs cornes à poudre suspendues au cou, leurs casse-tête passés dans la ceinture, la hache dont ils étaient armés, leur donnaient plutôt l'apparence de gens qui se préparent à une expédition guerrière, que celle de paisibles cultivateurs.

De Locheill, que ce spectacle nouveau amusait beaucoup, voulut sortir pour se joindre aux groupes qui entouraient le manoir, mais Jules s'y opposa en lui disant que c'était contre l'étiquette ; qu'ils étaient tous censés ignorer ce qui se passait au dehors, où tout était mouve-

[1] Bélanger *de la croix*, ainsi nommé à l'occasion d'un calvaire situé devant sa porte. Ces sortes de surnoms sont encore très-communs dans nos campagnes, et sont donnés le plus souvent pour distinguer un membre d'une famille des autres membres du même nom.

ment et activité. Les uns, en effet, étaient occupés à la toilette du mai, d'autres creusaient la fosse profonde dans laquelle il devait être planté, tandis que plusieurs aiguisaient de longs coins pour le consolider. Ce mai était de la simplicité la plus primitive : c'était un long sapin ébranché et dépouillé jusqu'à la partie de sa cîme, appelée le bouquet : ce bouquet, ou touffe de branches, d'environ trois pieds de longueur, toujours proportionné néanmoins à la hauteur de l'arbre, avait un aspect très-agréable tant qu'il conservait sa verdeur ; mais desséché ensuite par les grandes chaleurs de l'été, il n'offrait déjà plus en août qu'un objet d'assez triste apparence. Un bâton peint en rouge, de six pieds de longueur, couronné d'une girouette peinte en vert, et ornée d'une grosse boule de même couleur que le bâton, se coulait dans les interstices des branches du bouquet, et, une fois cloué à l'arbre, complétait la toilette du mai. Il est aussi nécessaire d'ajouter que de forts coins de bois, enfoncés dans l'arbre de distance en distance, en facilitaient l'ascension, et servaient aussi de points d'appui aux *étamperches* usitées pour élever le mai.

Un coup de fusil, tiré à la porte principale du manoir, annonça que tout était prêt. A ce signal, la famille d'Haberville s'empressa de se réunir dans le salon, afin de recevoir la députation que cette détonation faisait attendre. Le seigneur d'Haberville prit place sur un grand fauteuil ; la seigneuresse s'assit à sa droite, et son fils Jules à sa gauche. Mon oncle Raoul, debout et

appuyé sur son épée, se plaça en arrière du premier groupe, entre madame Louise de Beaumont et Blanche, assises sur de modestes chaises. Arché se tint debout à gauche de la jeune seigneuresse. Ils étaient à peine placés, que deux vieillards, introduits par le majordome José, s'avancèrent vers le seigneur d'Haberville, et, le saluant avec cette politesse gracieuse, naturelle aux anciens Canadiens, lui demandèrent la permission de planter un mai devant sa porte. Cette permission octroyée, les ambassadeurs se retirèrent et communiquèrent à la foule le succès de leur mission. Tout le monde alors s'agenouilla pour demander à Dieu de les préserver de tout accident pendant cette journée.[1] Au bout d'un petit quart d'heure, le mai s'éleva avec une lenteur majestueuse au-dessus de la foule, pour dominer ensuite de sa tête verdoyante tous les édifices qui l'environnaient. Quelques minutes suffirent pour le consolider.

Un second coup de feu annonça une nouvelle ambassade ; les deux mêmes vieillards, avec leurs fusils au port d'arme, et accompagnés de deux des principaux habitants portant, l'un, sur une assiette de faïence, un petit gobelet d'une nuance verdâtre de deux pouces de hauteur, et l'autre, une bouteille d'eau-de-vie, se présen-

1 Cette pieuse coutume des habitants de faire une prière avant de commencer un ouvrage qui peut les exposer à quelque danger, tel que l'érection du comble d'un édifice, etc., existe encore de nos jours. C'est un spectacle imposant de les voir se découvrir, s'agenouiller, et d'entendre un vieillard réciter, à voix haute, des prières auxquelles les autres répondent.

tèrent, introduits par l'indispensable José, et prièrent M. d'Haberville de vouloir bien venir recevoir le mai qu'il avait eu la bonté d'accepter. Sur la réponse gracieusement affirmative de leur seigneur, un des vieillards ajouta :

— Plairait-il à notre seigneur d'arroser le mai avant de le noircir ?

Et sur ce, il lui présenta un fusil d'une main, et de l'autre un verre d'eau-de-vie.

— Nous allons l'arroser ensemble, mes bons amis, dit M. d'Haberville en faisant signe à José, qui, se tenant à une distance respectueuse avec quatre verres sur un cabaret remplis de la même liqueur généreuse, s'empressa de la leur offrir. Le seigneur, se levant alors, trinqua avec les quatre députés, avala d'un trait leur verre d'eau-de-vie, qu'il déclara excellente, et, prenant le fusil, s'achemina vers la poıte, suivi de tous les assistants.

Aussitôt que le seigneur d'Haberville parut sur le seuil de la porte, un jeune homme, montant jusqu'au sommet du mai avec l'agilité d'un écureuil, fit faire trois tours à la girouette en criant : Vive le roi ! vive le seigneur d'Haberville ! Et toute la foule répéta de toute la vigueur de ses poumons : Vive le roi ! vive le seigneur d'Haberville ! Pendant ce temps, le jeune gars descendait avec la même agilité, en coupant avec un casse-tête, qu'il tira de sa ceinture, tous les coins et jalons du mai.

Dès que le seigneur d'Haberville eût noirci le mai en

déchargeant dessus son fusil chargé à poudre, on présenta successivement un fusil à tous les membres de sa famille, en commençant par la seigneuresse ; et les femmes firent le coup de fusil comme les hommes.[1] Ce fut ensuite un feu de joie bien nourri qui dura une bonne demi-heure. On aurait pu croire le manoir assiégé par l'ennemi. Le malheureux arbre, si blanc avant cette furieuse attaque, semblait avoir été peint subitement en noir, tant était grand le zèle de chacun pour lui faire honneur. En effet, plus il se brûlait de poudre, plus le compliment était supposé flatteur pour celui auquel le mai était présenté.

Comme tout plaisir prend fin, même celui de jeter sa poudre au vent, M. d'Haberville profita d'un moment où la fusillade semblait se ralentir, pour inviter tout le monde à déjeuner. Chacun s'empressa alors de décharger son fusil pour faire un adieu temporaire au pauvre arbre, dont quelques éclats jonchaient la terre ; et tout rentra dans le silence.[2]

Le seigneur, les dames et une douzaine des principaux habitants choisis parmi les plus âgés, prirent place à une table dressée dans la salle à manger habituelle de la famille. Cette table était couverte des mets, des vins et

1 Les Canadiennes, sans cesse exposées aux surprises des sauvages, savaient au besoin se servir des armes à feu.

2 Cette coutume de mutiler les *maïs*, qui existait pendant l'enfance de l'auteur, a cessé lorsque les habitants leur substituèrent ensuite les beaux mâts, écarris sur huit faces, dont quelques-uns subsistent encore aujourd'hui.

du café qui composaient un déjeuner canadien de la première société ; on y avait aussi ajouté, pour satisfaire le goût des convives, deux bouteilles d'excellente eau-de-vie et des galettes sucrées en guise de pain.[1]

Il n'y avait rien d'offensant pour les autres convives exclus de cette table ; ils étaient fiers, au contraire, des égards que l'on avait pour leurs parents et amis plus âgés qu'eux.

La seconde table dans la chambre voisine, où trônait mon oncle Raoul, était servie comme l'aurait été celle d'un riche et ostentateur habitant en pareilles circonstances. Outre l'encombrement de viandes que le lecteur connaît déjà, chaque convive avait près de son assiette la galette sucrée de rigueur, un *croquecignol*, une tarte de cinq pouces de diamètre, plus forte en pâte qu'en confiture, et de l'eau-de-vie à discrétion. Il y avait bien quelques bouteilles de vin sur la table auxquelles personne ne faisait attention : ça ne grattait pas assez le gosier, suivant leur expression énergique. Ce vin avait été mis plutôt pour les voisines, et les autres femmes, occupées alors à servir, qui remplaceraient les hommes après leur départ. Josephte prenait un verre ou deux de vin, sans se faire prier, mais après le petit coup d'appétit usité.

A la troisième table, dans la vaste cuisine, présidait Jules, aidé de son ami Arché. Cette table à laquelle

1 Il fallait prier et supplier pour obtenir du pain à la table d'un riche habitant, un jour de noces ou de festin : la réponse était toujours : Mais, monsieur, la galette est pourtant meilleure que le pain.

tous les jeunes gens de la fête avaient pris place, était servie exactement comme celle de mon oncle Raoul. Quoique la gaieté la plus franche régnât aux deux premières tables, on y observait, néanmoins, un certain décorum ; mais, à celle du jeune seigneur, surtout à la fin du repas, qui se prolongea tard dans la matinée, c'était un brouhaha à ne plus s'entendre parler.

Le lecteur se trompe fort s'il croit que le malheureux mai jouissait d'un peu de repos après les assauts meurtriers qu'il avait déjà reçus ; les convives laissaient souvent les tables, couraient décharger leurs fusils, et retournaient prendre leurs places après cet acte de courtoisie.

Au commencement du dessert, le seigneur d'Haberville, accompagné des dames, rendit visite aux convives de la seconde et de la troisième table, où ils furent reçus avec de grande démonstration de joie. On dit un mot affectueux à chacun ; le Seigneur but à la santé des censitaires, les censitaires burent à sa santé et à celle de sa famille, au milieu des détonations d'une vingtaine de coups de fusils que l'on entendait au dehors.

Cette cérémonie terminée, M. d'Haberville de retour à sa table, fut prié de chanter une petite chanson, à laquelle chacun se prépara à faire chorus.

Chanson du Seigneur d'Haberville.

Ah ! que la table
Table, table, table
Est une belle invention !
Pour contenter ma passion,
Buvons de ce jus délectable.
Honni celui qui n'en boira,
Et qui ne s'en barbouille
Bouille, bouille ;
Honni celui qui n'en boira,
Et qui ne s'en barbouillera !

Lorsque je mouille
Mouille, mouille, mouille
Mon gosier de cette liqueur,
Il fait passer dedans mon cœur
Quelque chose qui le chatouille :
Honni, etc. 1

A peine cette chanson était terminée, que l'on entendit la voix sonore de mon oncle Raoul :

Oui, j'aime à boire, moi :
C'est là ma manie,
J'en conviens de bonne foi.
Chacun a sa folie :
Un buveur vit sans chagrin
Et sans inquiétude ;
Bien fêter le dieu du vin,
Voilà sa seule étude.

1 L'auteur a cru devoir consigner quelques-unes des anciennes chansons, probablement oubliées maintenant, que l'on chantait pendant son enfance. Plusieurs de ces chansons rappellent des réjouissances qui malheureusement dégénéraient souvent en excès, auxquels les sociétés de tempérance ont fort heureusement mis un terme.

Oui, j'aime à boire, moi :
C'est là ma manie,
J'en conviens de bonne foi :
Chacun a sa folie.
Que Joseph aux Pays-Bas
Aille porter la guerre :
Moi, je n'aime que les combats
Qu'on livre à coups de verre.
Oui, j'aime, etc.

— A votre tour à présent, notre jeune Seigneur, s'écria-t-on à la troisième table ; les anciens viennent de nous donner l'exemple.

— De tout mon cœur, dit Jules ; et il entonna la chanson suivante :

Bacchus, assis sur un tonneau,
M'a défendu de boire de l'eau,
Ni de puits, ni de fontaine.
C'est, c'est du vin nouveau,
Il faut vider les bouteilles ;
C'est, c'est du vin nouveau,
Il faut vider les pots.

Le roi de France, ni l'Empereur.
N'auront jamais eu ce bonheur ;....
C'est de boire à la rassade.
C'est, etc.

Tandis que les filles et femmes fileront,
Les hommes et les garçons boiront ;
Ils boiront à la rassade.
C'est, etc.

Une fois l'exemple donné par les nobles amphytrions, chacun s'empressa d'en profiter, et les chansons se succé-

dèrent avec une exaltation toujours croissante. Celle du père Chouinard, vieux soldat français retiré du service, dans laquelle l'amour jouait un certain rôle, sans toutefois négliger son frère Bacchus, eut le plus de succès.

Chanson du père Chouinard.

Entre Paris et Saint-Denis (bis)
J'ai rencontré la belle
A la porte d'un cabaret;
J'ai rentré avec elle.

Hôtesse! tirez-nous du vin, (bis)
Du meilleur de la cave;
Et si nous n'avons pas d'argent,
Nous vous ba'rons (baillerons) des gages.

Quels gages nous ba'rez-vous donc? (bis)
Un manteau d'écarlate
Sera pour faire des cotillons
A vos jeunes *billardes.*

Monsieur et dame, montez là-haut, (bis)
Là-haut dedans la chambre:
Vous trouverez pour vous servir
De jolies Allemandes.

Allemandes! j'en voulons pas: (bis)
Je voulons des Françaises,
Qui ont toujours la joie au cœur,
Pour nous verser à boire.

Et toutes les voix mâles des trois tables répétèrent en chœur:

Je voulons des Françaises,
Qui ont toujours la joie au cœur,
Pour nous verser à boire.

Le père Chouinard, ayant réussi à mettre fin à cet élan de galante démonstration, et ayant obtenu un moment de silence, exposa qu'il était temps de se retirer. Il remercia en termes chaleureux le seigneur d'Haberville de son hospitalité, et, fier du succès de sa chanson, il proposa de boire de nouveau à la santé des dames du manoir ; ce qui fut accueilli avec enthousiasme par les nombreux convives.

La bande joyeuse se mit ensuite en marche en chantant : " Je voulons des Françaises " avec accompagnement de coups de fusil, que l'écho du cap répéta longtemps après leur départ.



CHAPITRE NEUVIÈME

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE.

Chaque paroisse chômait autrefois la fête de son patron. La Saint-Jean-Baptiste, fête patronale de la paroisse de Saint-Jean-Port-Joli, qui tombait dans la plus belle saison de l'année, ne manquait pas d'attirer un grand concours de pélerins, non-seulement des endroits voisins, mais des lieux les plus éloignés. Le cultivateur canadien, toujours si occupé de ses travaux agricoles, jouissait alors de quelque repos, et le beau temps l'invitait à la promenade. Il se faisait de grands préparatifs dans chaque famille pour cette occasion solennelle. On faisait partout le grand ménage, on blanchissait à la chaux, on lavait les planchers que l'on recouvrait de branches d'épinette, on tuait le veau gras, et le marchand avait bon débit de ses boissons. Aussi, dès le vingt-troisième jour de juin, veille de la Saint-Jean-Baptiste, toutes les maisons, à commencer par le manoir seigneurial et le presbytère, étaient-elles encombrées de nombreux pélerins.

Le seigneur offrait le pain bénit et fournissait deux jeunes messieurs et deux jeunes demoiselles de ses amis, invités même de Québec, longtemps d'avance, pour faire

la collecte pendant la messe solennelle, célébrée en l'honneur du saint patron de la paroisse. Ce n'était pas petite besogne que la confection de ce pain bénit et de ses accessoires de *cousins* (gâteaux), pour la multitude qui se pressait, non seulement dans l'église, mais aussi en dehors du temple, dont toutes les portes restaient ouvertes, afin de permettre à tout le monde de prendre part au saint sacrifice.

Il était entendu que le seigneur et ses amis dînaient, ce jour-là, au presbytère, et que le curé et les siens soupaient au manoir seigneurial. Un grand nombre d'habi, tants, trop éloignés de leurs maisons pour y aller et en revenir entre la messe et les vêpres, prenaient leur repas dans le petit bois de cèdres, de sapins et d'épinettes qui couvrait le vallon, entre l'église et le fleuve Saint-Laurent. Rien de plus gai, de plus pittoresque que ces groupes assis sur la mousse ou sur l'herbe fraîche, autour de nappes éclatantes de blancheur, étendues sur ces tapis de verdure. Le curé et ses hôtes ne manquaient jamais de leur faire visite et d'échanger, avec les notables, quelques paroles d'amitié.

De tous côtés s'élevaient des abris, espèces de *wigwams*, couverts de branches d'érable et de bois résineux, où l'on débitaient des rafraîchissements. Les traiteurs criaient sans cesse d'une voix monotone, en accentuant fortement le premier et le dernier mot : à la bonne bière ! au bon raisin ! à la bonne pimprenelle ! Et les papas et les jeunes amoureux, stimulés pour l'occasion, tiraient avec lenteur,

du fond de leur gousset, de quoi régaler les enfants et la *créature !*

Les Canadiens de la campagne avaient conservé une cérémonie bien touchante de leurs ancêtres normands : c'était le feu de joie, à la tombée du jour, la veille de la Saint-Jean-Baptiste. Une pyramide octogone, d'une dizaine de pieds de haut, s'érigeait en face de la porte principale de l'église ; cette pyramide, recouverte de branches de sapin introduites dans les interstices d'éclats de cèdre superposés, était d'un aspect très-agréable à la vue. Le curé, accompagné de son clergé, sortait par cette porte, récitait les prières usitées, bénissait la pyramide et mettait ensuite le feu, avec un cierge, à des petits monceaux de paille disposés aux huit coins du cône de verdure. La flamme s'élevait aussitôt pétillante, au milieu des cris de joie, des coups de fusils des assistants, qui ne se dispersaient que lorsque le tout était entièrement consumé.

Blanche d'Haberville, son frère Jules et de Locheill n'avaient pas manqué d'assister à cette joyeuse cérémonie, avec mon oncle Raoul, à qui il incombait de représenter son frère, que les devoirs de l'hospitalité devaient nécessairement retenir à son manoir. Un critique malicieux, en contemplant le cher oncle appuyé sur son épée, un peu en avant de la foule, aurait peut-être été tenté de lui trouver quelque ressemblance avec feu Vulcain, de boiteuse mémoire, lorsque la lueur du bûcher enluminait toute sa personne d'un reflet pourpre : ce qui n'empêchait

pas mon oncle Raoul de se considérer comme le personnage le plus important de la fête.

Mon oncle Raoul avait encore une raison bien puissante d'assister au feu de joie : c'était la vente de saumon qui se faisait ce jour-là. En effet, chaque habitant, qui tendait une pêche, vendait, à la porte de l'église, le premier saumon qu'il prenait, au bénéfice des bonnes âmes, c'est-à-dire, qu'il faisait dire une messe, du produit de ce poisson, pour la délivrance des âmes du purgatoire. [1] Le crieur annonçant le but de la vente, chacun s'empressait de surenchérir. Rien de plus touchant que cette communion des catholiques, avec ceux de leurs parents et amis que la mort a enlevés, que cette sollicitude qui s'étend jusqu'au monde invisible. Nos frères des autres cultes versent bien, comme nous, des larmes amères sur le tombeau qui recède ce qu'ils ont de plus cher au monde, mais là s'arrêtent les soins de leur tendresse !

Ma mère, quand j'étais enfant, me faisait terminer mes prières par cet appel à la miséricorde divine : " Donnez, " ô mon Dieu ! votre saint paradis à mes grand-père et " grand'mère ! " Je priais alors pour des parents inconnus et en bien petit nombre ; combien, hélas ! à la fin d'une longue carrière, en aurais-je à ajouter, s'il me fallait énumérer tous les êtres chéris qui ne sont plus !

1 Cette coutume, si générale autrefois, n'est pas tout-à-fait tombée en désuétude : nos habitants vendent encore pour les mêmes fins, à la porte de l'église, à l'issue des offices, les prémices des produits de leurs terres, pour remercier Dieu de leur réussite.

Il était nuit close depuis quelque temps, lorsque mon oncle Raoul, Blanche, Jules et de Locheill quittèrent le presbytère, où ils avaient soupé. Le cher oncle, qui avait quelque teinture d'astronomie, expliquait à sa nièce, qu'il ramenait dans sa voiture, les merveilles de la voûte éthérée : trésors de science astronomique, dont les deux jeunes messieurs ne profitaient guère, au grand dépit du professeur d'astronomie improvisé, qui leur reprochait d'éperonner sournoisement leurs montures, plus raisonnables que les cavaliers. Les jeunes gens tout à leur gaieté, et qui respiraient le bonheur par tous les pores, pendant cette nuit magnifique, au milieu de la forêt, s'excusaient de leur mieux, et recommençaient leurs gambades, malgré les signes réitérés de Blanche, qui, aimant beaucoup son oncle, cherchait à éviter tout ce qui pouvait lui déplaire. La route était en effet d'autant plus agréable, que le chemin royal était tracé au milieu d'arbres de toutes espèces qui interceptaient, de temps à autre, la vue du fleuve Saint-Laurent, dont il suivait les sinuosités, jusqu'à ce qu'une clairière offrit de nouveau ses ondes argentées.

Arrivés à une de ces clairières, qui leur permettait d'embrasser du regard tout le panorama, depuis le cap Tourmente jusqu'à la Malbaie, de Locheill ne put retenir un cri de surprise, et s'adressant à mon oncle Raoul :

— Vous, monsieur, qui expliquez si bien les merveilles du ciel, vous plairait-il d'abaisser vos regards vers la terre, et de me dire ce que signifient toutes ces lumières

qui apparaissent simultanément sur la côte du nord, aussi loin que la vue peut s'étendre ? Ma foi, je commence à croire à la légende de notre ami José : le Canada est vraiment la terre des lutins, des farfadets, des génies, dont ma nourrice berçait mon enfance dans mes montagnes d'Ecosse.

— Ah ! dit mon oncle Raoul, arrêtons-nous ici un instant : ce sont les gens du nord, qui, la veille de la Saint-Jean-Baptiste, écrivent à leurs parents et amis de la côte du sud. Ils ne se servent ni d'encre, ni de plume pour donner de leurs nouvelles. Commençons par les Eboulements : onze décès de personnes adultes dans cette paroisse depuis l'automne, dont trois dans la même maison, chez mon ami Dufour : il faut que la picote, ou quelques fièvres malignes, aient visité cette famille, car ce sont des maîtres hommes que ces Dufour, et tous dans la force de l'âge. Les Tremblay sont bien ; j'en suis charmé : ce sont de braves gens. Il y a de la maladie chez Bonneau : probablement la grand'mère, car elle est très-âgée. Un enfant mort chez Bélair ; c'était, je crois, le seul qu'ils eussent : c'est un jeune ménage.

Mon oncle Raoul continua ainsi pendant quelque temps à s'informer des nouvelles de ses amis des Eboulements, de l'Ile-aux-Coudres et de la Petite-Rivière.

— Je comprends, dit de Locheill, sans pourtant en avoir la clef : ce sont des signes convenus que se font les habitants des deux rives du fleuve, pour se communiquer ce qui les intéresse le plus.

— Oui, reprit mon oncle Raoul ; et, si nous étions sur la côte du nord, nous verrions des signaux semblables sur la côte du sud. Si le feu une fois allumé, ou que l'on alimente, brûle longtemps sans s'éteindre, c'est bonne nouvelle ; s'il brûle en amortissant, c'est signe de maladie ; s'il s'éteint tout-à-coup, c'est signe de mortalité. Autant de fois qu'il s'éteint subitement, autant de personnes mortes. Pour un adulte, une forte lumière ; pour un enfant, une petite flamme. Les voies de communications étant assez rares, même l'été, et entièrement interceptées pendant l'hiver, l'homme toujours ingénieux, y a suppléé par un moyen très-simple.

Les mêmes signaux, continua mon oncle Raoul, sont connus de tous les marins qui s'en servent dans les naufrages pour communiquer leur détresse. Pas plus tard que l'année dernière, cinq de nos meilleurs chasseurs seraient morts de faim sur la batture aux Loups-Marins sans cette connaissance. Vers le milieu de mars, il se fit un changement si subit qu'on dût croire au printemps. En effet, les glaces disparurent du fleuve, et les outardes, les oies sauvages, les canards, firent en grand nombre leur apparition. Cinq de nos chasseurs bien munis de provisions, (car le climat est traître au Canada), partent donc pour la batture ; mais les outardes sont en si grande abondance qu'ils laissent leurs vivres dans le canot qu'ils amarrent avec assez de négligence vis-à-vis de la cabane, pour courir prendre leurs stations dans le chenal où ils doivent commencer par se *percer* avant le reflux de la

marée. On appelle, comme vous devez le savoir, se *percer*, creuser une fosse dans la vase, d'environ trois à quatre pieds de profondeur, où le chasseur se blottit pour surprendre le gibier qui est très-méfiant, surtout l'outarde et l'oie sauvage. C'est une chasse de misère, car vous restez souvent accroupi sept à huit heures de suite dans ces trous, en compagnie de votre chien. L'occupation ne manque pas d'ailleurs pour tuer le temps, car il vous faut dans certains endroits vider continuellement l'eau bourbeuse qui menace de vous submerger.

Néanmoins tout était prêt et nos chasseurs s'attendaient à être amplement récompensés de leurs peines à la marée montante, quand il s'éleva tout-à-coup une tempête épouvantable. La neige poussée par le vent était d'une abondance à ne pas voir le gibier à trois brasses du chasseur. Nos gens, après avoir patienté jusqu'au flux de la mer, qui les chassa de leurs gabions, retournèrent, de guerre lasse, à leur cabane où un triste spectacle les attendait : leur canot avait été emporté par la tempête, et il ne restait pour toutes provisions aux cinq hommes, qu'un pain et une bouteille d'eau-de-vie qu'ils avaient mis dans leur cabane à leur arrivée, afin de prendre un coup et une bouchée avant de partir pour la chasse. On tint conseil, et on se coucha sans souper : la tempête de neige pouvait durer trois jours, et il leur serait impossible à une distance, à peu près égale, de trois lieues des terres du nord et du sud, de faire apercevoir les signaux de détresse. Il fallait donc ménager les vivres. Ils étaient

loin de leur compte ; il se fit un second hiver, le froid devint très-intense, la tempête de neige dura huit jours, et à l'expiration de ce terme, le fleuve fut couvert de glaces comme en janvier.

Ils commencèrent alors à faire des signaux de détresse que l'on vit bien des deux rives du Saint-Laurent ; mais impossible de porter secours. Aux signaux de détresse succédèrent ceux de mort. Le feu s'allumait tous les soirs, et s'éteignait aussitôt ; on avait déjà enregistré la mort de trois des naufragés, quand plusieurs habitants, touchés de compassion, firent, au péril de leur vie, tout ce que l'on pouvait attendre d'hommes dévoués et courageux ; mais inutilement, car le fleuve était tellement couvert de glaces que les courants emportaient les canots soit au nord-est, soit au sud-ouest, suivant le flux et reflux de la mer, sans les rapprocher du lieu du sinistre. Ce ne fut que le dix-septième jour qu'ils furent secourus par un canot monté par des habitants de l'Ile-aux-Coudres. A leur arrivée, n'entendant aucun bruit dans la cabane, ils les crurent tous mort. Ils étaient néanmoins tous vivants, mais épuisés. Ils furent bien vite sur pied, après les précautions d'usage ; mais ils promirent bien, quoiqu'un peu tard, que leur première besogne en abordant une île, même en été, serait de mettre leur canot hors de toute atteinte de la marée (*a*).

Mon oncle Raoul, après avoir longtemps parlé, finit comme tout le monde par se taire.

— Ne trouvez-vous pas, mon cher oncle, dit Blanche,

qu'une chanson, pendant cette belle nuit si calme, le long des rives du prince des fleuves, ajouterait beaucoup au charme de notre promenade ?

— Oh ! oui ! une chanson, dirent les jeunes gens.

C'était prendre le chevalier par son sensible. Il ne se fit pas prier, et chanta, de sa superbe voix de ténor, la chanson suivante qu'il affectionnait singulièrement, comme chasseur redoutable avant sa blessure. Tout en avouant qu'elle péchait contre les règles de la versification, il affirmait que ces défauts étaient rachetés par des images vives et d'une grande fraîcheur.

Chanson de mon oncle Raoul.

Me promenant sur le tard,
Le long d'un bois à l'écart,
Chassant bécasse et perdrix
Dans ce bois joli,
Tout à travers les roseaux
J'en visai une ;
Tenant mon fusil bandé
Tout prêt à tirer.

J'entends la voix de mon chien,
Du chasseur le vrai soutien ;
J'avance et je crie tout haut
A travers les roseaux,
D'une voix d'affection
Faisant ma ronde,
J'aperçus en faisant mon tour
Un gibier d'amour.

Je vis une rare beauté
Dedans ce bois écarté,
Assise le long d'un fossé,
Qui s'y reposait.
Je tirai mon coup de fusil
Pas bien loin d'elle ;
La belle jeta un si haut cri,
Que le bois retentit

Je lui ai dit, mon cher cœur,
Je lui ai dit avec douceur :
Je suis un vaillant chasseur,
De moi n'ayez point peur.
En vous voyant, ma belle enfant,
Ainsi seulette,
Je veux être votre soutien
Et vous faire du bien.

— Rassurez-moi, je vous prie,
Car de peur je suis saisie :
Je me suis laissée anuiter,
Je me suis écartée :
Ah ! montrez-moi le chemin
De mon village,
Car sans vous, mon beau monsieur,
Je mourrais sur les lieux.

— La belle, donnez-moi la main
Votre chemin n'est pas loin ;
Je puis vous faire ce plaisir,
J'en ai le loisir ;
Mais, avant de nous quitter,
Jolie mignonne,
Voudriez-vous bien m'accorder
Un tendre baiser ?

— Je ne saurais vous refuser,
Je veux bien vous récompenser:
Prenez-en deux ou bien trois,
C'est à votre choix :
Vous m'avez d'un si grand cœur
Rendu service !
C'est pour moi beaucoup d'honneur.
Adieu donc, cher cœur.

— Diable ! dit Jules, monsieur le chevalier, vous n'y allez pas de main morte. Je gage, moi, que vous deviez être un furieux galant parmi les femmes dans votre jeunesse, et que vous avez fait bien des victimes. Eh ! Eh ! n'est-ce pas, cher oncle ? de grâce racontez-nous vos prouesses.

— Laid, laid, mon petit fils, fit mon oncle Raoul en se rengorgeant, mais plaisant aux femmes.

Jules allait continuer sur ce ton ; mais, voyant les gros yeux que lui faisait sa sœur, tout en se mordant les lèvres pour s'empêcher de rire, il reprit le refrain du dernier couplet :

Vous m'avez d'un si grand cœur,
Rendu service :
C'est pour moi beaucoup d'honneur.
Adieu donc, cher cœur.

Les jeunes gens continuaient à chanter en chœur, lorsqu'ils virent, en arrivant à une clairière, un feu dans le bois, à une petite distance du chemin.

— C'est la sorcière du domaine, dit mon oncle Raoul,

— J'ai toujours oublié de m'informer pourquoi on l'appelle la sorcière du domaine, dit Arché ?

— Parce qu'elle a établi son domicile de prédilection dans ce bois, autrefois le domaine d'Haberville, repartit mon oncle Raoul. Mon frère l'a échangé pour le domaine actuel, afin de se rapprocher de son moulin de Trois-Saumons.

— Allons rendre visite à la pauvre Marie, dit Blanche ; elle m'apportait, le printemps, dans mon enfance, les premières fleurs de la forêt et les premières fraises de la saison.

Mon oncle Raoul fit bien quelques objections, vu l'heure avancée ; mais, comme il ne pouvait rien refuser à son aimable nièce, on attacha les chevaux à l'entrée d'un taillis, et on se rendit près de la sorcière.

L'habitation de la pauvre Marie ne ressemblait en rien à celle de la sibylle de Cumes, ni à l'antre d'aucune sorcière ancienne ou moderne. C'était une cabane de pièces sur pièces, de poutres non équarries, tapissée en dedans de mousse de diverses couleurs ; et dont le toit en forme de cône était recouvert d'écorce de bouleau et de branches d'épinette.

Marie, assise à la porte de la cabane sur un arbre renversé, veillait à la cuisson d'une grillade qu'elle tenait dans une poële à frire, au-dessus d'un feu entouré de pierres pour l'empêcher de s'étendre. Elle ne fit aucune attention aux visiteurs, mais continua, à son ordinaire,

une conversation commencée avec un être invisible, derrière elle, à qui elle répétait sans cesse, en faisant le geste de le chasser tantôt de la main droite, tantôt de la main gauche qu'elle agitait en arrière. Va-t-en ! va-t-en ! c'est toi qui amènes l'Anglais pour dévorer le Français !

— Ah ça ! prophétesse de malheur, dit mon oncle Raoul, quand tu auras fini de parler au diable, voudrais-tu bien me dire ce que signifie cette menace ?

— Voyons, Marie, ajouta Jules, dis-nous donc si tu crois, vraiment, parler au diable ? Tu peux en imposer aux habitants ; mais tu dois savoir que nous n'ajoutons pas foi à de telles bêtises.

— Va-t-en ! va-t-en ! continua la sorcière en faisant les mêmes gesticulations, c'est toi qui amènes l'Anglais pour dévorer le Français.

— Je vais lui parler, dit Blanche : elle m'aime beaucoup ; je suis sûre qu'elle me répondra.

S'approchant alors, elle lui mit la main sur l'épaule, et lui dit de sa voix la plus douce :

— Est-ce que tu ne me reconnais pas, ma bonne Marie ? Est-ce que tu ne reconnais pas la petite seigneuresse, comme tu m'appelais quand j'étais enfant ?

La pauvre femme interrompit son monologue, et regarda la belle jeune fille avec tendresse. Une larme même s'arrêta dans ses yeux sans pouvoir couler : cette tête fiévreuse et toujours brûlante en contenait si peu ! (*b*).

— Pourquoi, ma chère Marie, dit mademoiselle d'Haberville, mènes-tu cette vie sauvage et vagabonde ? Pourquoi vivre dans les bois, toi la femme d'un riche habitant, toi la mère d'une nombreuse famille ? Tes pauvres petits enfants, élevés par des femmes étrangères, auraient pourtant bien besoin des soins de leur bonne mère ! Je viendrai te chercher après la fête avec maman et nous te ramènerons chez toi : elle parlera à ton mari qui t'aime toujours ; tu dois être bien malheureuse !

La pauvre femme bondit sur son siége, et ses yeux lancèrent des flammes, lorsque debout, pâle de colère, elle s'écria en regardant les assistants :

— Qui ose parler de mes malheurs ?....

Est-ce la belle jeune fille, l'orgueil de ses parents, qui ne sera jamais épouse et mère ?

Est-ce la noble et riche demoiselle, élevée entre la soie et le coton, qui n'aura bientôt comme moi qu'une cabane pour abri ? Malheur ! Malheur ! Malheur !

Elle se releva tout-à-coup avant de s'enfoncer dans la forêt, et s'écria de nouveau en voyant Jules très-affecté :

— Est-ce bien Jules d'Haberville qui s'apitoie sur mes malheurs ? Est-ce bien Jules d'Haberville, le brave entre les braves, dont je vois le corps sanglant traîné sur les plaines d'Abraham ? Est-ce bien lui qui ensanglante le dernier glorieux champ de bataille de ma patrie ? Malheur ! Malheur ! Malheur !

— Cette pauvre femme me fait beaucoup de peine,

dit de Locheill comme elle se préparait à entrer dans le fourré.

Elle l'entendit, se retourna pour la dernière fois, se croisa les bras, et lui dit avec un calme plein d'amertume :

— Garde ta pitié pour toi, Archibald de Locheill : la folle du domaine n'a pas besoin de ta pitié ! garde-là pour toi et tes amis ! garde-là pour toi-même lorsque contraint d'exécuter un ordre barbare, tu déchireras avec tes ongles cette poitrine qui recouvre pourtant un cœur noble et généreux ! Garde ta pitié pour tes amis, ô Archibald de Locheill ! lorsque tu promèneras la torche incendiaire sur leurs paisibles habitations : lorsque les vieillards, les infirmes, les femmes et les enfants fuiront devant toi comme les brebis à l'approche d'un loup furieux ! Garde ta pitié ; tu en auras besoin lorsque tu porteras dans tes bras le corps sanglant de celui que tu appelles ton frère ! Je n'éprouve, à présent, qu'une grande douleur, ô Archibald de Locheill ! c'est celle de ne pouvoir te maudire ! Malheur ! Malheur ! Malheur !

Et elle disparut dans la forêt.

— Je veux qu'un Anglais m'étrangle, dit mon oncle Raoul, si Marie la folle n'était pas ce soir le type de toutes les sorcières chantées par les poètes anciens et modernes : je ne sais sur quelle herbe elle a marché, elle toujours si polie, si douce avec nous.

Tous convinrent qu'ils ne l'avaient jamais entendu

parler sur ce ton. On fit le reste du chemin en silence ; car, sans ajouter foi à ses paroles, elles avaient néanmoins laissé dans leur âme un fond de tristesse.

Mais ce léger nuage fut bientôt dissipé, à leur arrivée au manoir, où ils trouvèrent une société nombreuse.

De joyeux éclats de rire se faisaient entendre du chemin même, et l'écho du cap répétait le refrain :

Ramenez vos moutons, bergère,
Belle bergère, vos moutons.

Les danseurs avaient rompu un des chaînons de cette danse ronde, et parcouraient en tous sens la vaste cour du manoir, à la file les uns des autres. On entoura la voiture du chevalier, la chaîne se renoua, et l'on fit quelques tours de danse en criant à mademoiselle d'Haberville : Descendez, belle bergère.

Blanche sauta légèrement de voiture ; le chef de la danse s'en empara, et se mit à chanter :

C'est la plus belle de céans (bis)
Par la main je vous la prends, (bis)
Je vous la passe par derrière,
Ramenez vos moutons, bergère :
Ramenez, ramenez, ramenez donc,
Vos moutons, vos moutons, ma bergère,
Ramenez, ramenez, ramenez donc,
Belle bergère, vos moutons.

On fit encore plusieurs rondes autour de la voiture du chevalier en chantant :

Ramenez, ramenez, ramenez donc,
Belle bergère, vos moutons.

CHAPITRE DIXIÈME

> Tout homme qui, à quarante ans, n'est pas misanthrope, n'a jamais aimé les hommes.
>
> CHAMPFORT

> J'ai été prodigieusement fier jusqu'à quarante-cinq ans : mais le malheur m'a bien courbé et m'a rendu aussi humble que j'étais fier. Ah ! c'est une grande école que le malheur ! j'ai appris à me courber et à m'humilier sous la main de Dieu.
>
> CHENEDOLLÉ.

LE BON GENTILHOMME.

Les deux mois que Jules devait passer avec sa famille, avant son départ pour l'Europe, étaient déjà expirés, et le vaisseau dans lequel il avait pris passage devait faire voile sous peu de jours. De Locheill était à Québec, occupé aux préparatifs d'un voyage qui, en moyenne, ne devait pas durer moins de deux mois. Il fallait d'amples provisions, et Monsieur d'Haberville avait chargé de ces soins le jeune Ecossais, tandis que de leur côté la mère et la sœur de Jules encombraient les valises des jeunes gens de toutes les douceurs que leur tendresse prévoyante pouvait leur suggérer. Plus approchait le temps d'une séparation qui pouvait être éternelle, plus Jules était empressé auprès de ses bons parents, qu'il ne quittait guère. Il leur dit cependant un jour :

— J'ai promis, comme vous savez, au bon gentilhomme, d'aller coucher chez lui avant mon départ pour l'Europe ; je serai de retour demain au matin pour déjeuner avec vous.

Ce disant, il prit son fusil, et s'achemina vers la forêt, tant pour chasser que pour abréger la route.

Monsieur d'Egmont, que tout le monde appelait " le bon gentilhomme," habitait une maisonnette, située sur la rivière des Trois-Saumons, à environ trois quarts de lieue du manoir. Il vivait là avec un fidèle domestique, qui avait partagé sa bonne et sa mauvaise fortune. André Francœur était du même âge que son maître, et son frère de lait ; compagnon des jeux de son enfance, plutôt son ami, son confident, que son valet de chambre, dans un âge plus avancé, André Francœur avait trouvé aussi naturel de s'attacher à lui, lorsque la main de fer du malheur l'eût étreint, que lorsqu'en ses jours prospères, il le suivait dans ses parties de plaisir, et recevait les cadeaux dont le comblait sans cesse son bon et généreux maître.

Le bon gentilhomme et son domestique vivaient alors d'une petite rente, produit d'un capital qu'ils avaient mis en commun. On pouvait même dire que les épargnes du valet surpassaient celles du maître, provenant d'une petite pension alimentaire que lui faisait sa famille lorsqu'il vivait en France. Etait-ce bien honorable à monsieur d'Egmont de vivre en partie des épargnes de Francœur ? chacun répondra non ; mais le bon gentilhomme raisonnait autrement :

— J'ai été riche autrefois, j'ai dépensé la plus grande partie de ma fortune à obliger mes amis, j'ai répandu mes bienfaits sur tous les hommes indifférem-ment, et mes nobles amis ne m'ont payé que d'ingratitude. André seul s'est montré reconnaissant ; André seul m'a prouvé qu'il avait un noble cœur : je puis donc, sans manquer à la délicatesse, associer ma fortune à la sienne, comme je l'eusse fait avec un homme de mon rang, s'il s'en fût trouvé un seul, un seul assez généreux pour imiter mon valet ; d'ailleurs, au dernier vivant la succession.

Lorsque Jules arriva, le bon gentilhomme était occupé à sarcler un carré de laitues dans son jardin. Tout à sa besogne, il ne vit point son jeune ami, qui, appuyé sur l'enclos, le contemplait en silence en écoutant son monologue.

— Pauvre insecte ! disait le bon gentilhomme, pauvre petit insecte ! j'ai eu le malheur de te blesser, et voilà que les autres fournis, naguère tes amies, se précipitent sur toi pour te dévorer. Ces petites bêtes sont donc aussi cruelles que les hommes. Je vais te secourir : et vous, mesdames les fourmis, merci de la leçon ; j'ai meilleure opinion maintenant de mes semblables.

— Pauvre misanthrope ! pensa Jules ; il faut donc qu'il ait bien souffert, ayant une âme si sensible.

Et, se retirant alors sans bruit, il entra par la porte du jardin.

Monsieur d'Egmont poussa un cri de joie en voyant

son jeune ami, et l'embrassa avec affection : il l'avait vu élever, et l'aimait comme son fils. Quoiqu'il eût constamment refusé, depuis trente ans qu'il vivait dans la seigneurie du capitaine d'Haberville, de venir vivre au manoir, avec son fidèle domestique, il y faisait cependant de fréquentes visites, qui duraient souvent au-delà d'une semaine, surtout en l'absence des étrangers ; car, sans éviter positivement la société, il avait trop souffert dans ses rapports avec les hommes de sa classe, pour se mêler cordialement à leurs joies bruyantes.

Monsieur d'Egmont, quoique pauvre, ne laissait pas de faire beaucoup de bien : il consolait les affligés, visitait les malades, les soignait avec des simples, dont ses études botaniques lui avait révélé les vertus secrètes ; et, si ses charités n'étaient pas abondantes, elles étaient distribuées de si bon cœur, avec tant de délicatesse, que les pauvres en étaient plus touchés que de celles plus considérables de bien des riches. On semblait en conséquence avoir oublié son nom pour ne l'appeler que le bon gentilhomme.

Lorsque Monsieur d'Egmont et son jeune ami entrèrent dans la maison après une courte promenade aux alentours, André mettait sur la table un plat de truites de la plus belle apparence et un plat de tourtres à la crapaudine couvertes de cerfeuil crû.

— C'est un souper peu dispendienx, dit le bon gentilhomme ; j'ai pris les truites moi-même, devant ma porte, il y a une heure environ, et André a tué les tourtres ce

matin au soleil levant, dans cet arbre sec à demi-portée de fusil de ma maison : tu vois que, sans être seigneur, j'ai vivier et colombier sur mon domaine. Maintenant une salade de laitue à la crême, une jatte de framboises, une bouteille de vin : et voilà ton souper, Jules, mon ami !

— Et jamais vivier et colombier, dit celui-ci, n'auront fourni un meilleur repas à un chasseur affamé.

Le repas fut très-gai, car Monsieur d'Egmont semblait, malgré son grand âge, avoir retrouvé la gaieté de sa jeunesse, pour fêter son jeune ami. Sa conversation, toujours amusante, était aussi très-instructive ; car, s'il avait beaucoup pratiqué les hommes dans sa jeunesse, il avait aussi trouvé dans l'étude une distraction à ses malheurs.

— Comment trouves-tu ce vin ? dit-il à Jules, qui, mangeant comme un loup, avait déjà avalé quelques rasades.

— Excellent, sur mon honneur.

— Tu es connaisseur, mon ami, reprit Monsieur d'Egmont ; car, si l'âge doit améliorer les hommes et le vin, celui-ci doit être bien bon, et moi je devrais arriver à la perfection, car me voilà bien vite nonagénaire.

— Aussi, dit Jules, vous appelle-t-on le bon gentilhomme.

— Les Athéniens, mon fils, bannissaient Aristides en l'appelant le juste. Mais laissons les hommes et parlons du vin : j'en bois rarement moi-même ; j'ai appris à m'en

passer comme de bien d'autres objets de luxe inutiles au bien-être de l'homme, et je jouis encore d'une santé parfaite. Ce vin, que tu trouves excellent, est plus vieux que toi : son âge serait peu pour un homme ; c'est beaucoup pour du vin. Ton père m'en envoya un panier le jour de ta naissance ; car il était si heureux, qu'il fit des cadeaux à tous ses amis. Je l'ai toujours conservé avec beaucoup de soin, et je n'en donne que dans les rares occasions comme celle-ci. A ta santé, mon cher fils ; succès à toutes tes entreprises, et lorsque tu seras de retour dans la Nouvelle-France, promets-moi de venir souper ici et boire une dernière bouteille de ce vin, que je garderai pour toi.

Tu me regardes avec étonnement ; tu crois qu'il est probable qu'à ton retour j'aurai depuis longtemps payé cette dernière dette que le débiteur le plus récalcitrant doit à la nature ! Tu te trompes, mon cher fils ; un homme comme moi ne meurt pas. Mais, tiens, nous avons maintenant fini de souper ; laissons la table du festin, et allons nous asseoir *sub tegmine fagi*, c'est-à-dire, au pied de ce superbe noyer, dont les branches touffues se mirent dans les eaux limpides de cette charmante rivière.

Le temps était magnifique : quelques rayons de la lune, alors dans son plein, se jouaient dans l'onde, à leurs pieds. Le murmure de l'eau faisait seul diversion au calme de cette belle nuit canadienne. Monsieur d'Egmont garda le silence pendant quelques minutes, la tête pen-

chée sur son sein ; et Jules respectant sa rêverie, se mit à tracer sur le sable, avec son doigt, quelques lignes géométriques.

— J'ai beaucoup désiré, mon cher Jules, dit le bon gentilhomme, de m'entretenir avec toi avant ton départ pour l'Europe, avant ton entrée dans la vie des hommes. Je sais bien que l'expérience d'autrui est peu profitable, et qu'il faut que chacun paie le tribut de sa propre inexpérience ; n'importe, j'aurai toujours la consolation de t'ouvrir mon cœur, ce cœur qui devrait être desséché depuis longtemps, mais qui bat toujours avec autant de force que lorsque, viveur infatigable, je conduisais les bandes joyeuses de mes amis, il y a déjà plus d'un demi-siècle. Tu me regardais tantôt, mon fils, avec étonnement, lorsque je te disais qu'un homme comme moi ne meurt pas : tu pensais que c'était une métaphore ; j'étais pourtant bien sincère dans le moment. J'ai imploré la mort tant de fois à deux genoux, que j'ai fini par cesser presque d'y croire. Les païens en avaient fait une divinité : c'était, sans doute, pour l'implorer dans les grandes infortunes. Si la physiologie nous enseigne que nos souffrances sont en raison de la sensibilité de nos nerfs, et partant de toute notre organisation, j'ai alors souffert, ô mon fils ! ce qui aurait tué cinquante hommes des plus robustes.

Le bon gentilhomme se tut de nouveau, et Jules lança quelques petits cailloux dans la rivière.

— Vois, reprit le vieillard, cette onde qui coule si

paisiblement à nos pieds ; elle se mêlera, dans une heure tout au plus, aux eaux plus agitées du grand fleuve, dont elle subira les tempêtes, et, dans quelques jours, mêlée aux flots de l'Atlantique, elle sera le jouet de toute la fureur des ouragans qui soulèvent ses vagues jusqu'aux nues. Voilà l'image de notre vie. Tes jours, jusqu'ici, ont été aussi paisibles que les eaux de ma petite rivière ; mais bien vite tu seras ballotté sur le grand fleuve de la vie, pour être exposé ensuite aux fureurs de cet immense océan humain qui renverse tout sur son passage ! Je t'ai vu naître, d'Haberville ; j'ai suivi, d'un œil attentif, toutes les phases de ta jeune existence ; j'ai étudié avec soin ton caractère, et c'est ce qui me fait désirer l'entretien que nous avons aujourd'hui ; car jamais ressemblance n'a été plus parfaite qu'entre ton caractère et le mien. Comme toi, je suis né bon, sensible, généreux jusqu'à la prodigalité. Comment se fait-il alors que ces dons si précieux, qui devaient m'assurer une heureuse existence, aient été la cause de tous mes malheurs ? comment se fait-il, ô mon fils ! que ces vertus tant prisées par les hommes, se soient soulevées contre moi comme autant d'ennemis acharnés à ma perte ? comment se fait-il que, vainqueurs impitoyables, elles m'aient abattu et roulé dans la poussière ? Il me semble pourtant que je méritais un meilleur sort. Né, comme toi, de parents riches, qui m'idolâtraient, il m'était sans cesse facile de suivre les penchants de ma nature bienfaisante. Je ne cherchais, comme toi, qu'à me faire aimer de tout ce qui m'entourait.

Comme toi, je m'apitoyais, dans mon enfance, sur tout ce que je voyais souffrir, sur l'insecte que j'avais blessé par inadvertance, sur le petit oiseau tombé de son nid. Je pleurais sur le sort du petit mendiant déguenillé, qui me racontait ses misères; je me dépouillais pour le couvrir, et, si mes parents, tout en me grondant un peu, n'eussent veillé sans cesse sur ma garde-robe, le fils du riche Monsieur d'Egmont aurait été le plus mal vêtu de tous les enfants du collége où il pensionnait. Inutile d'ajouter que, comme toi, ma main était sans cesse ouverte à tous mes camarades; suivant leur expression, "je n'avais rien à moi." C'est drôle, après tout, continua le bon gentilhomme en fermant les yeux, comme se parlant à lui-même, c'est drôle que je n'aie alors éprouvé aucune ingratitude de la part de mes jeunes compagnons. L'ingratitude est-elle le partage de l'homme fait? Ou, est-ce un piége que cette charmante nature humaine tend à l'enfant bon, confiant et généreux, pour mieux le dépouiller ensuite lorsque la poule sera plus grasse? Je m'y perds; mais non: l'enfance, l'adolescence ne peuvent être aussi dépravées. Ça serait à s'arracher les cheveux de désespoir, à maudire.........

Et toi, Jules, reprit le vieillard après cet *a parte*, as-tu déjà éprouvé l'ingratitude de ceux que tu as obligés, cette ignoble ingratitude qui vous frappe de stupeur, qui perce le cœur comme une aiguille d'acier?

— Jamais! dit le jeune homme.

— C'est alors l'intérêt, conséquence naturelle de la

civilisation, qui cause l'ingratitude ; plus l'homme a de besoins, plus il doit être ingrat. Ceci me rappelle une petite anecdote, qui trouve sa place ici. Il y a environ vingt ans qu'un pauvre sauvage, de la tribu des Hurons, arriva chez moi dans un état bien pitoyable (*a*). C'était le printemps ; il avait fait une longue et pénible marche, passé à la nage des ruisseaux glacés, ayant bien chaud, en sorte qu'il était attaqué d'une pleurésie violente, accompagnée d'une inflammation de poumons des plus alarmantes. Je jugeai qu'une abondante saignée pouvait seule lui sauver la vie. Je n'avais jamais phlébotomisé, et je fis, avec mon canif, mes premières armes dans cet art sur l'homme de la nature. Bref, des simples, des soins assidus opérèrent une guérison ; mais la convalescence fut longue : il resta plus de deux mois chez moi. Au bout d'un certain temps, André et moi parlions le huron comme des indigènes. Il me raconta qu'il était un grand guerrier, un grand chasseur, mais que l'usage immodéré de l'eau-de-feu avait été sa ruine ; qu'il avait une forte dette à payer, mais qu'il serait plus sage à l'avenir. Ses remercîments furent aussi courts que ses adieux :

— Mon cœur est trop plein pour parler longtemps, dit-il ; le guerrier huron ne doit pas pleurer comme une femme : merci, mes frères.

Et il s'enfonça dans la forêt.

J'avais complètement oublié mon indigène, lorsqu'au bout de quatre ans, il arriva chez moi avec un autre

sauvage. Ce n'était plus le même homme que j'avais vu dans un si piteux état : il était vêtu splendidement, et tout annonçait chez lui le grand guerrier et le grand chasseur, qualités inséparables chez les naturels de l'Amérique du Nord. Lui et son compagnon déposèrent, dans un coin de ma chambre, deux paquets de marchandises de grande valeur : car ils contenaient les pelleteries les plus riches, les plus brillants mocassins brodés en porc-épic, les ouvrages les plus précieux en écorce, et d'autres objets dont les sauvages font commerce avec nous. Je le félicitai alors sur la tournure heureuse qu'avaient prise ses affaires.

— Ecoute, mon frère, me dit-il, et fais attention à mes paroles. Je te dois beaucoup, et je suis venu payer mes dettes. Tu m'as sauvé la vie, car tu connais bonne médecine. Tu as fait plus, car tu connais aussi les paroles qui entrent dans le cœur : d'un chien d'ivrogne que j'étais, je suis redevenu l'homme que le Grand-Esprit a créé. Tu étais riche, quand tu vivais de l'autre côté du grand lac. Ce wigwam est trop étroit pour toi : construis-en un qui puisse contenir ton grand cœur. Toutes ces marchandises t'appartiennent.

Je fus touché jusqu'aux larmes de cet acte de gratitude de la part de cet homme primitif : j'avais donc trouvé deux hommes reconnaissants dans tous le cours d'une longue vie : le fidèle André, mon frère de lait, et ce pauvre enfant de la nature qui, voyant que je ne voulais accepter de ces dons qu'une paire de souliers de

caribou, poussa son cri aigu " houa," en se frappant la bouche de trois doigts, et se sauva à toutes jambes, suivi de son compagnon. Malgré mes recherches, je n'en ai eu ni vent ni nouvelle. Notre respectable curé se chargea de vendre les marchandises, dont le produit, avec l'intérêt, a été distribué dernièrement aux sauvages de sa tribu.

Le bon gentilhomme soupira, se recueillit un instant, et reprit la suite de sa narration :

— Je vais maintenant, mon cher Jules, te faire le récit de la période la plus heureuse et la plus malheureuse de ma vie : cinq ans de bonheur ! cinquante ans de souffrances ! O mon Dieu ! une journée, une seule journée de ces joies de ma jeunesse, qui me fasse oublier tout ce que j'ai souffert ! Une journée de cette joie délirante qui semble aussi aiguë que la douleur physique ! Oh ! une heure, une seule heure de ces bons et vivifiants éclats de rire, qui dilatent le cœur à le briser, et qui, comme une coupe rafraîchissante du Léthé, effacent de la mémoire tout souvenir douloureux ! Que mon cœur était léger, lorsqu'entouré de mes amis, je présidais la table du festin ! Un de ces heureux jours, ô mon Dieu ! où je croyais à l'amitié sincère, où j'avais foi en la reconnaissance, où j'ignorais l'ingratitude !

Lorsque j'eus complété mes études, toutes les carrières me furent ouvertes ; je n'avais qu'à choisir : celle des armes s'offrait naturellement à un homme de ma naissance ; mais il me répugnait de répandre le sang de mes

semblables. J'obtins une place de haute confiance dans les bureaux. Avec mes dispositions, c'était courir à ma perte. J'étais riche par moi-même ; mon père m'avait laissé une brillante fortune, les émoluments de ma place étaient considérables, je maniais à rouleaux l'or que je méprisais.

Je ne chercherai pas, fit le bon gentilhomme en se frappant le front avec ses deux mains, à pallier mes folies pour accuser autrui de mes désastres ; oh ! non ! mais il est une chose certaine, c'est que j'aurais pu suffire à mes propres dépenses, mais non à celles de mes amis, et à celles des amis de mes amis, qui se ruèrent sur moi comme des loups affamés sur une proie facile à dévorer. Je ne leur garde aucune rancune : ils agissaient suivant leur nature : quand la bête carnassière a faim, elle dévore tout ce qu'elle rencontre. Incapable de refuser un service, ma main ne se ferma plus ; je devins non seulement leur banquier, mais, si quelqu'un avait besoin d'une caution, d'un endossement de billet, ma signature était à la disposition de tout le monde. C'est là, mon cher Jules, ma plus grande erreur ; car je puis dire en toute vérité que j'ai été obligé de liquider leurs dettes, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, de mes propres deniers, même dans mes plus grands embarras, pour sauver mon crédit et éviter une ruine d'ailleurs imminente. Un grand poète anglais a dit : "ne prête, ni n'emprunte, si tu veux con-" server tes amis." Donne, mon cher fils, donne à pleines mains, puisque c'est un penchant irrésistible chez

toi ; mais, au moins, sois avare de ta signature : tu seras toujours à la gêne, mais tu éviteras les malheurs qui ont empoisonné mon existence pendant un demi-siècle.

Mes affaires privées étaient tellement mêlées avec celles de mon bureau que je fus assez longtemps sans m'apercevoir de leur état alarmant. Lorsque je découvris la vérité, après un examen de mes comptes, je fus frappé comme d'un coup de foudre. Non-seulement j'étais ruiné, mais aussi sous le poids d'une défalcation considérable ! Bah ! me dis-je, à la fin, que m'importe la perte de mes biens ! que m'importe l'or que j'ai toujours méprisé ! que je paie mes dettes ; je suis jeune, je n'ai point peur du travail, j'en aurai toujours assez. Qu'ai-je à craindre d'ailleurs ? mes amis me doivent des sommes considérables. Témoins de mes difficultés financières, non-seulement ils vont s'empresser de s'acquitter envers moi, mais aussi, s'il est nécessaire, de faire pour moi ce que j'ai fait tant de fois pour eux. Que j'étais simple, mon cher fils, de juger les autres par moi-même ! J'aurais, moi, remué ciel et terre pour sauver un ami de la ruine ; j'aurais fait les plus grands sacrifices. Que j'étais simple et crédule ! ils ont eu raison, les misérables, de se moquer de moi.

Je fis un état de mes créances, de la valeur de mes propriétés, et je vis clairement que mes rentrées faites, mes immeubles vendus, je n'étais redevable que d'une balance facile à couvrir à l'aide de mes parents. La joie rentra dans mon cœur. Que je connaissais peu les

hommes ! Je fis part, en confidence, de mes embarras à mes débiteurs. Je leur dis que je me confiais à leur amitié pour garder la chose secrète, que le temps pressait, et que je les priais de me rembourser sous le plus court délai. Je les trouvai froids comme j'aurais dû m'y attendre. Plusieurs auxquels j'avais prêté, sans reconnaissance par écrit de leur part, avaient même oublié ma créance. Ceux dont j'avais les billets me dirent que c'était peu généreux de les prendre au dépourvu ; qu'ils n'auraient jamais attendu cela d'un ami. Le plus grand nombre, qui avaient eu des transactions à mon bureau, prétendirent effrontément que j'étais leur débiteur. Ils avaient raison, je leur devais une bagatelle ; mais eux me devaient des sommes considérables. Je leur demandai à régler ; on me le promit, mais on n'en fit rien : on se plut, au contraire, à saper mon crédit en publiant que j'étais ruiné et que j'avais le front de réclamer des dettes imaginaires. On fit plus ; on me tourna en ridicule en disant que j'étais un fou prodigue. Un d'eux, farceur quand même, qui dix-huit mois auparavant n'avait conservé une place, qu'il devait perdre pour abus de confiance, que par les secours pécuniaires que je lui donnai et dont le secret mourra dans mon cœur, fut intarissable de verve satirique à mes dépens ; ses plaisanteries eurent un succès fou parmi mes anciens amis. Ce dernier trait d'ingratitude m'accabla.

Un seul, oui un seul, et celui-là n'était qu'une simple connaissance que j'avais rencontrée quelquefois en société,

ayant eu vent de la ruine qui me menaçait, s'empressa de me dire :

— Nous avons eu des affaires ensemble : voici, je crois, la balance qui vous revient ; compulsez vos livres pour voir si c'est correct.

Il est mort depuis longtemps ; honneur à sa mémoire ! et que les bénédictions d'un vieillard profitent à ses enfants.

Le temps pressait, comme je l'ai dit, et quand bien même j'aurais eu le cœur de faire des poursuites, rien ne pouvait me sauver. Ajoutons les intrigues d'amis et d'ennemis pour profiter de mes dépouilles, et il est aisé de pressentir qu'il me fallait succomber ; je baissai la tête sans faire face à l'orage, et je me résignai.

Je ne voudrais pas, ô mon fils ! attrister ta jeune âme du récit de tout ce que j'ai souffert ; il me suffira d'ajouter que, tombé entre les griffes de créanciers impitoyables, je dus boire la coupe d'amertume jusqu'à la lie. A part l'ingratitude de mes amis, j'étais homme à souffrir peu pour moi individuellement. Ma gaiété naturelle ne m'aurait pas même abandonné entre les murs de la Bastille ; j'aurais pu danser à la musique discordante que produit le grincement des verrous. Mais, ma famille ! ma famille ! Mais les remords cuisants qui poursuivent le jour, qui causent les longues insomnies, qui ne vous laissent ni trêve, ni repos, qui font vibrer les nerfs de la sensibilité comme si de fortes tenailles les mettaient sans cesse en jeu avec leurs dents métalliques !

Je suis d'opinion, mon fils, qu'à de rares exceptions, tout homme qui en a les moyens, paie ses dettes : les tourments qu'il endure à la vue de son créancier sont plus que suffisants pour l'y contraindre, sans la rigueur des lois qui ne sont souvent faites que pour les riches au détriment des pauvres. Parcours tous les codes de loi anciens et modernes, et tu seras frappé du même égoïsme barbare qui les a dictés. Peut-on imaginer, en effet, un supplice plus humiliant, plus cruel que celui d'un débiteur en face de son créancier ? un fesse-mathieu, le plus souvent, auquel il se voit obligé de faire la courbette. Peut-on imaginer humiliation plus grande que de louvoyer sans cesse pour éviter la rencontre d'un créancier ?

Une chose m'a toujours frappé : c'est que la civilisation fausse le jugement des hommes, et qu'en fait de sens commun, de gros bons sens, que l'on doit s'attendre à rencontrer dans la cervelle de tout être civilisé, (j'en excepte pourtant les animaux domestiques qui reçoivent leur éducation dans nos familles), le sauvage lui est bien supérieur. En voici un exemple assez amusant. Un Iroquois contemplait, il y a quelques années, à New-York, un vaste édifice d'assez sinistre apparence; ses hauts murs, ses fenêtres grillées l'intriguaient beaucoup : c'était une prison. Arrive un magistrat.

— Le visage pâle veut-il dire à son frère, fit l'Indien, à quoi sert ce grand wigwam ?

Le citadin se rengorge et répond d'un ton important :

— C'est là qu'on enferme les peaux rouges qui refu-

sent de livrer les peaux de castor qu'ils doivent aux marchands.

L'Iroquois examine l'édifice avec un intérêt toujours croissant, en fait le tour, et demande à être introduit dans l'intérieur de ce wigwam merveilleux. Le magistrat, qui était aussi marchand, se donne bien de garde de le refuser, espérant inspirer une terreur salutaire aux autres sauvages, auxquels celui-ci ne manquerait pas de raconter les moyens spirituels, autant qu'ingénieux, qu'ont les visages pâles pour obliger les peaux rouges à payer leurs dettes.

L'Iroquois visite tout l'édifice avec le soin le plus minutieux, descend dans les cachots, sonde les puits, prête l'oreille aux moindres bruits qu'il entend, et finit par dire en riant aux éclats :

— Mais sauvage pas capable de prendre castor ici ?

L'indien, dans cinq minutes, donna la solution d'un problême que l'homme civilisé n'a pas encore eu le bon sens, le gros sens commun de résoudre après des siècles d'études. Cet homme si simple, si ignorant, ne peuvant croire à autant de bêtise de la part d'une nation civilisée, dont il admirait les vastes inventions, avait cru tout bonnement qu'on avait pratiqué des canaux souterrains, communiquant avec les rivières et les lacs les plus riches en castor, et qu'on y enfermait les sauvages pour leur faciliter la chasse de ces précieux amphibies, afin de s'acquitter plus vite envers leurs créanciers. Ces murs, ces grillages en fer lui avaient semblé autant de barrières que nécessitait la prudence pour garder ces trésors.

Tu comprends, Jules, que je vais te parler, maintenant, que dans l'intérêt du créancier qui inspire seul la sympathie, la pitié, et non dans celui du débiteur, qui, après avoir erré tout le jour, l'image de la défiance craintive sans cesse devant les yeux, mord la nuit son oreiller de désespoir après l'avoir arrosé de ses larmes.

J'étais jeune, trente-trois ans, âge où commence à peine la vie; j'avais des talents, de l'énergie, et une foi robuste en moi-même. Prenez, dis-je à mes créanciers, tout ce que je possède, mais renoncez à votre droit de contrainte par corps : laissez-moi toute liberté d'action, et j'emploierai toute mon énergie à vous satisfaire. Si vous paralysez mes forces, c'est vous faire tort à vous-mêmes. Ce raisonnement si simple pourtant, était au-dessus de l'intelligence de l'homme civilisé : mon Iroquois, lui, l'eût compris; il aurait dit : " Mon frère pas " capable de prendre castor, si le visage pâle lui ôte " l'esprit, et lui lie les mains." Eh bien, mon ami, mes créanciers n'ont tenu aucun compte de ce raisonnement si aisé cependant à comprendre, et ont tenu cette épée de Damoclès suspendue sur ma tête pendant trente ans, terme que leur accordaient les lois du pays.

— Mais, c'était adorable de bêtise ! s'écria Jules.

— Un d'eux, cependant, continua le bon gentilhomme en souriant tristement de la saillie de Jules, un d'eux, dis-je, d'une industrie charmante en fait de tortures, obtint contrainte par corps, et, par un raffinement de cruauté digne d'un Caligula, ne la mit à exécution qu'au

bout de dix-huit mois. Peut-on imaginer un supplice plus cruel que celui infligé à un homme, entouré d'une nombreuse famille, qui la voit pendant dix-huit mois, trembler au moindre bruit qu'elle entend, frémir à la vue de tout étranger qu'elle croit toujours porteur de l'ordre d'incarcération contre ce qu'elle a de plus cher ! Ce qui m'étonne, c'est que nous n'ayons pas succombé sous cette masse d'atroces souffrances.

Cet état était si insupportable que je me rendis deux fois auprès de ce créancier, le priant, au nom de Dieu, d'en finir et de m'incarcérer. Il le fit, à la fin, mais à loisir. Je l'aurais remercié à deux genoux. Je jouissais d'un bonheur négatif, en défiant, à travers mes barreaux, la malice des hommes de m'infliger une torture de plus !

Le prisonnier éprouve un singulier besoin pendant le premier mois de sa captivité : c'est une inquiétude fébrile, c'est un besoin de locomotion continue. Il se lève souvent pendant ses repas, pendant la nuit même pour y satisfaire : c'est le lion dans sa cage. Pardon à ce noble animal de le comparer à l'homme ! il ne dévore que quand il a faim : une fois repu, il est généreux envers les êtres faibles qu'il rencontre sur sa route.

Après ce temps d'épreuves, après cette inquiétude fébrile, après ce dernier râle de l'homme, naguère libre, j'éprouvai, sous les verrous, le calme d'un homme qui, cramponné aux manœuvres d'un vaisseau pendant un affreux ouragan, ne ressent plus que les dernières secousses des vagues après la tempête ; car, à part les

innombrables tracasseries et humiliations de la captivité, à part ce que je ressentais de douleur pour ma famille désolée, j'étais certainement moins malheureux : je croyais avoir absorbé la dernière goutte de fiel de ce vase de douleur que la malice des hommes tient sans cesse en réserve pour les lèvres fiévreuses de ses frères.. Je comptais sans la main de Dieu appesantie sur l'insensé, architecte de son propre malheur ! Deux de mes enfants tombèrent si dangereusement malades, à deux époques différentes, que les médecins, désespérant de leur vie, m'annonçaient chaque jour leur fin prochaine. C'est alors, ô mon fils ! que je ressentis toute la lourdeur de mes chaînes. C'est alors que je pus m'écrier comme la mère du Christ : " Approchez et voyez s'il est douleur comparable à la mienne !" Je savais mes enfants moribonds, et je n'en étais séparé que par la largeur d'une rue. Je voyais, pendant de longues nuits sans sommeil, le mouvement qui se faisait auprès de leur couche, les lumières errer d'une chambre à l'autre ; je tremblais à chaque instant de voir disparaître ces signes de vie qui m'annonçaient que mes enfants requéraient encore les soins de l'amour maternel. J'ai honte de l'avouer, mon fils, mais j'étais souvent en proie à un tel désespoir que je fus cent fois tenté de me briser la tête contre les barreaux de ma chambre. Savoir mes enfants sur leur lit de mort, et ne pouvoir voler à leur secours, les bénir et les presser dans mes bras pour la dernière fois !

Et cependant mon persécuteur connaissait tout ce qui

se passait dans ma famille, il le savait comme moi. Mais la pitié est donc morte au cœur de l'homme, pour se réfugier dans le cœur, j'allais dire dans l'âme de l'animal privé de la raison ! L'agneau bêle tristement lorsqu'on égorge un de ses compagnons, le bœuf mugit de rage et de douleur lorsqu'il flaire le sang d'un animal de son espèce, le cheval souffle bruyamment, renâcle, pousse ce hennissement lugubre qui perce l'âme, à la vue de son frère se débattant dans les douleurs de l'agonie, le chien pousse des hurlements plaintifs pendant la maladie de ses maîtres : l'homme, lui, suit son frère à sa dernière demeure, en chuchotant, en s'entretenant de ses affaires et d'histoires plaisantes.

Lève la tête bien haut dans ta superbe, ô Maître de la création ! tu en as le droit. Lève ta tête altière vers le ciel, ô homme ! dont le cœur est aussi froid que l'or que tu palpes jour et nuit. Jette la boue à pleines mains à l'homme au cœnr chaud, aux passions ardentes, au sang brûlant comme le vitriol, qui a failli dans sa jeunesse. Lève la tête bien haut, orgueilleux Pharisien, et dis : Moi, je n'ai jamais failli. Moins indulgent que le divin Maître que tu prétends servir, qui pardonne au pécheur repentant, ne tiens aucun comptes des souffrances, des angoisses qui dessèchent le cœur comme le vent brûlant du désert, des remords dévorants qui, après cinquante ans de stricte probité, rongent encore le cœur de celui que la fougue des passions a emporté dans sa jeunesse, et dis : Moi, je n'ai jamais failli !

Le bon gentilhomme se pressa la poitrine à deux mains, garda pendant quelque temps le silence et s'écria :

— Pardonne moi, mon fils, si, emporté par le souvenir de tant de souffrances, j'ai exhalé mes plaintes dans toute l'amertume de mon cœur. Ce ne fut que le septième jour après l'arrivée de ses amis, que ce grand poète Arabe, Job, le chantre de tant de douleurs, poussa ce cris déchirant : *Pereat dies in quâ natus sum !* Moi, mon fils, j'ai refoulé mes plaintes dans le fond de mon cœur pendant cinquante ans, pardonne-moi donc si j'ai parlé dans toute l'amertume de mon âme ; si, agri par le chagrin, j'ai calomnié tous les hommes, car il y a de nobles exceptions.

Comme j'avais fait l'abandon, depuis longtemps, à mes créanciers, de tout ce que je possédais, que tous mes meubles et immeubles avaient été vendus à leur bénéfice, je présentai au roi supplique sur supplique pour obtenir mon élargissement après quatre ans de réclusion. Les ministres furent bien d'opinion que tout considéré j'avais assez souffert, mais il s'élevait une grande difficulté, et la voici : quand un débiteur a fait un abandon franc et honnête de tout ce qu'il possède, quand on a vendu tous ses meubles et immeubles, lui reste-il encore quelque chose ? La question était épineuse. Néanmoins, après d'assez longs débats, on décida dans la négative, malgré un argument de trois heures d'un grand arithméticien, beau parleur, qui prétendait résoudre que, qui de deux paie deux, il reste encore une fraction. Et l'on finit par me mettre très-poliment à la porte.

Mon avenir étant brisé comme mon pauvre cœur, je n'ai fait que végéter depuis sans profit pour moi, ni pour les autres. Mais vois, mon fils, la fatalité qui me poursuivait. Lorsque je fis abandon de mes biens à mes créanciers, je leur demandai en grâce de me laisser jouir d'un immeuble de peu de valeur alors, mais que je prévoyais devoir être d'un grand rapport par la suite ; leur promettant d'employer toutes mes forces morales et physiques pour l'exploiter à leur profit. On me rit au nez, comme de raison, car il y avait castor à prendre là. Eh hien ! Jules, cette même propriété dont la vente couvrit à peine alors les frais de la procédure, se vendit, au bout de dix ans, un prix énorme qui aurait soldé toute mes dettes et au-delà, car on s'était plu comme de droit à en exagérer le montant dans les journaux et partout ; mais j'étais si affaissé, si abattu sous le poids de ma disgrâce que je n'eus pas même le courage de réclamer contre cette injustice. Lorsque plus calme, j'établis un état exact de mes dettes, je n'étais passif que d'un peu plus du tiers de l'état fabuleux qu'on avait publié.

L'Europe était trop peuplée pour moi : je m'embarquai pour la Nouvelle-France avec mon fidèle André, et je choisis ce lieu salutaire, où je vivrais heureux si je pouvais boire l'eau du Léthé. Les anciens, nos maîtres en fait d'imagination, avaient sans doute créé ce fleuve pour l'humanité souffrante. Imbu pendant longtemps des erreurs du seizième siècle, je m'écriais autrefois dans mon orgueil : O hommes ! si j'ai eu ma part de vos

vices, j'en ai rarement rencontré un parmi vous qui possédât une seule de mes vertus. La religion, cette mère bienfaisante, a depuis réprimé ces mouvements d'orgueil, et m'a fait rentrer en moi-même. Je me suis courbé sous la main de Dieu, convaincu qu'en suivant les penchants de ma nature, je n'avais aucun mérite réel à réclamer.

Tu es le seul, mon fils, auquel j'ai communiqué l'histoire de ma vie, tout en supprimant bien des épisodes cruels ; je connaissais toute la sensibilité de ton âme et je l'ai ménagée. Mon but est rempli ; allons maintenant faire un bout de veillée avec mon fidèle domestique, qui sera sensible à cette marque d'attention avant ton départ pour l'Europe.

Lorsqu'ils entrèrent dans la maison, André achevait de préparer un lit sur un canapé, œuvre due à l'industrie combinée du maître et du valet. Ce meuble, dont ils étaient tous deux très-fiers, ne laissait pas d'avoir un pied un peu plus court que ses voisins, mais c'était un petit inconvénient auquel l'esprit ingénieux de Francœur avait remédié à l'aide d'un mince billot.

— Ce canapé, dit le bon gentilhomme d'un air satisfait, nous a coûté, je pense, plus de calculs à André et à moi qu'à l'architecte Perrault, lorsqu'il construisit la colonnade du Louvre, l'orgueil du grand Roi ; mais nous en sommes venus à bout à notre honneur : il est bien vrai qu'un des pieds présente les armes à tout venant, mais quelle œuvre est sans défaut ? Quant à toi, mon ami Francœur, tu aurais dû te rappeler que dans

ce lit de camp devait coucher un militaire, et laisser le pied, que tu as étayé au port d'arme.

André, sans beaucoup goûter cette plaisanterie, qui froissait un peu sa vanité d'artiste, ne put s'empêcher de rire de la sortie de son maître.

Après une assez longue veillée, le bon gentilhomme présenta à Jules un petit bougeoir d'argent d'un travail exquis.

— Voilà, mon cher enfant, tout ce que mes créanciers m'ont laissé de mon ancienne fortune : c'était, je suppose, pour charmer mes insomnies ! Bonsoir, mon cher fils, on dort bien à ton âge ; aussi lorsqu'après mes prières sous la voûte de ce grand temple qui, en annonçant la puissance et la grandeur de Dieu, me frappe toujours de stupeur, je rentrerai sous mon toit, tu seras depuis longtemps dans les bras de Morphée.

Et il l'embrassa tendrement.



CHAPITRE ONZIÈME

Sæpè malum hoc nobis, si mens non læva fuisset,
De cœlo tactas memini prædicere quercus.

VIRGILE.

LÉGENDE DE MADAME D'HABERVILLE.

Tout était triste et silencieux dans le manoir d'Haberville : les domestiques mêmes faisaient le service d'un air abattu, bien loin de la gaieté qu'ils montraient toujours en servant cette bonne famille. Madame d'Haberville dévorait ses larmes pour ne pas contrister son mari, et Blanche se cachait pour pleurer, afin de ne pas affliger davantage sa tendre mère : car, dans trois jours, le vaisseau dans lequel les jeunes gens avaient pris leur passage, faisait voile pour l'Europe. Le capitaine d'Haberville avait invité ses deux amis, le curé et monsieur d'Egmont, à dîner en famille : c'était un dîner d'adieux, que chacun s'efforçait inutilement d'égayer. Le curé, homme de tact, pensant qu'il valait mieux s'entretenir de choses sérieuses, que de retomber à chaque instant dans un pénible silence, prit la parole :

— Savez-vous, messieurs, que l'horizon de la Nouvelle-France se rembrunit de jour en jour. Nos voisins, les

Anglais, font des préparatifs formidables pour envahir le Canada, et tout annonce une invasion prochaine.

— Après ? dit mon oncle Raoul.

— Après, tant qu'il vous plaira, mon cher chevalier, reprit le curé ; toujours est-il que nous n'avons guère de troupes pour résister longtemps à nos puissants voisins.

— Mon cher abbé, ajouta mon oncle Raoul, il est probable qu'en disant ce matin votre bréviaire, vous êtes tombé sur un chapitre des lamentations du prophète Jérémie.

— Cette citation est contre vous, car les prophéties se sont accomplies.

— N'importe, s'écria le chevalier en serrant les dents ; les Anglais ! les Anglais prendre le Canada ! ma foi, je me ferais fort de défendre Québec avec ma béquille. Vous avez donc oublié, continua mon oncle Raoul, en s'animant, que nous les avons toujours battus, les Anglais ; battus un contre cinq, un contre dix et quelquefois un contre vingt .... Les Anglais, vraiment !

— *Concedo*, dit le curé ; je vous accorde tout ce que vous voudrez, et même davantage, si ça vous fait plaisir ; mais remarquez bien que chacune de nos victoires nous affaiblit, tandis que l'ennemi, grâce à la prévoyance de l'Angleterre, semble reprendre de nouvelles forces, et que, d'un autre côté, la France nous abandonne presque à nos propres ressources.

Ce qui montre, dit le capitaine d'Haberville, la con-

fiance qu'a notre bien-aimé roi Louis XV dans notre courage pour défendre sa colonie.

— En attendant, interrompit monsieur d'Egmont, la France envoie si peu de troupes que la colonie va s'affaiblissant de jour en jour.

— Qu'on nous donne seulement de la poudre et du plomb, reprit le capitaine, et cent hommes de mes miliciens feront plus dans nos guerres de surprises, d'embuscades, de découvertes, que cinq cents soldats des plus vaillants corps de l'armée française ; je parle sans présomption : la preuve en est là. Ce qui n'empêche pas, ajouta-t-il un peu confus de cette sortie faite sans trop de réflexion, que nous avons un grand besoin des secours de la mère-patrie, et qu'une bien petite portion des armées, que notre aimé monarque dirige vers le nord de l'Europe afin d'aider l'Autriche, nous serait à peu près indispensable pour la défense de la colonie.

— Il serait bien à souhaiter, reprit le bon gentilhomme, que Louis XV eût laissé Marie-Thérèse se débattre avec la Prusse, et nous eût moins négligés.

— Il sied peu à un jeune homme comme moi, dit de Locheill, de me mêler à vos graves débats ; mais, à défaut d'expérience, l'histoire viendra à mon aide. Défiez-vous des Anglais, défiez-vous d'un gouvernement qui a toujours les yeux ouverts sur les intérêts de ses colonies, partant sur les intérêts de l'empire britannique ; défiez-vous d'une nation qui a la ténacité du *bull-dog*. Si la

conquête du Canada lui est nécessaire, elle ne perdra jamais cet objet de vue, n'importe à quels sacrifices : témoin ma malheureuse patrie.

— Bah ! s'écria mon oncle Raoul, des Ecossais !

De Locheill se mit à rire.

— Doucement, mon cher oncle, dit le bon gentilhomme ; et, pour me servir de votre maxime favorite, lorsque vous retirez les rentes de cette seigneurie : " Rendons à César ce qui appartient à César ; " j'ai beaucoup étudié l'histoire d'Ecosse, et je puis vous certifier que les Ecossais ne le cèdent ni en valeur ni en patriotisme à aucune nation du monde connu, ancienne ou moderne.

— Vous voyez bien, repartit le chevalier, que j'ai voulu seulement faire endéver tant soit peu mon second neveu de Locheill : car, Dieu merci, fit-il en se rengorgeant, nous nous flattons de connaître l'histoire. Arché sait très-bien la haute estime que j'ai pour ses compatriotes, et l'hommage que j'ai toujours rendu à leur bouillant courage.

— Oui, mon cher oncle, et je vous en remercie, dit Arché en lui serrant la main. Mais défiez-vous des Anglais ; défiez-vous de leur persévérance : ça sera le *delenda est Carthago* des Romains.

— Tant mieux, dit Jules ; merci de leur persévérance ; ils me donneront alors l'occasion de revenir au Canada avec mon régiment. Que ne puis-je faire mes premières armes contre eux ici, dans la Nouvelle-France, sur cette

terre que j'affectionne et qui renferme ce que j'ai de plus cher au monde ! Tu reviendras avec moi, mon frère Arché, et tu prendras ta revanche sur cet hémisphère, de tout ce que tu as souffert dans ta patrie.

— De tout mon cœur, s'écria Arché en serrant avec force le manche de son couteau, comme s'il eût tenu en main la terrible claymore des Cameron of Locheill ; je servirai comme volontaire dans ta compagnie, si je n'obtiens pas un brevet d'officier ; et le simple soldat sera aussi fier de tes exploits, que s'il lui en revenait une plus grande part.

Les jeunes gens s'animèrent à l'idée d'exploits futurs ; les grands yeux noirs de Jules lancèrent des flammes : on aurait dit que l'ancienne ardeur militaire de sa race se manifestait en lui subitement. L'enthousiasme devint général, et le cri de "vive le roi" s'échappa simultanément de toutes les poitrines. Quelques larmes roulèrent dans les yeux de la mère, de la sœur et de la tante, malgré leurs efforts pour les contenir.

La conversation, qui avait d'abord langui, se ranima tout à coup. On fit des plans de campagne, on battit les Anglais sur mer et sur terre, et l'on éleva le Canada au plus haut degré de gloire et de prospérité !

— Feu partout, s'écria le capitaine d'Haberville en se versant une rasade, car je vais porter une santé que tout le monde boira avec bonheur : "Au succès de nos " armes ! et puisse le glorieux pavillon fleurdelysé flotter

" jusqu'à la fin des siècles sur toutes les citadelles de la " Nouvelle-France ! "

A peine portait-on la coupe aux lèvres pour faire honneur à cette santé, qu'une détonation épouvantable se fit entendre : c'était comme l'éclat de la foudre, ou comme si une masse énorme fût tombé sur le manoir, qui trembla jusque dans ses fondements. On se leva précipitamment de table, on courut dehors : le soleil le plus brillant éclairait un des plus beaux jours du mois de juillet ; on monta au grenier, mais rien n'indiquait qu'un corps pesant fût tombé sur l'édifice (*a*). Tout le monde demeura frappé de stupeur ; monsieur d'Haberville surtout parut le plus impressionné. Serait-ce, dit-il, la décadence de ma maison que ce phénomène me prédit !

Monsieur d'Egmont, l'abbé et mon oncle Raoul, l'homme lettré de la famille, s'efforcèrent d'expliquer physiquement les causes de ce phénomène, sans réussir à dissiper l'impression pénible qu'il avait causée.

On passa dans le salon pour y prendre le café, sans s'arrêter dans la salle à manger, où les gobelets restèrent intacts.

Les événements qui eurent lieu plus tard ne firent que confirmer la famille d'Haberville dans leurs craintes superstitieuses. Qui sait, après tout, si ces présages, auxquels croyait toute l'antiquité, ne sont pas des avertissements du ciel, quand quelque grand malheur nous menace ? S'il fallait rejeter tout ce qui répugne à notre

faible raison, nous serions bien vite pyrrhoniens, pyrrhoniens à nous faire assommer, comme le Marphorius de Molière. Qui sait......... ? Il y aurait un bien long chapitre à écrire sur les *qui-sait ?*

Le temps, qui avait été si beau pendant toute la journée, commença à se couvrir vers six heures du soir ; à sept heures, une pluie torrentielle, semblant menacer d'un second déluge, commença à tomber ; le tonnerre ébranlait les voûtes du ciel, un immense quartier de rocher, frappé par la foudre, se détacha du cap avec fracas, et tomba dans le chemin du roi, qu'il intercepta pendant plusieurs jours.

Le capitaine d'Haberville, qui avait fait pendant longtemps la guerre avec les alliés sauvages, était imbu de beaucoup de leurs superstitions : aussi, lorsqu'il fut victime des malheurs qui frappèrent tant de familles canadiennes en 1759, il ne manqua pas de croire que ces désastres lui avaient été prédits deux ans auparavant.

Jules, assis après le souper entre sa mère et sa sœur, et tenant leurs mains dans les siennes, souffrait de l'abattement de toute la famille. Afin de faire diversion, il demanda à sa mère de conter une de ces légendes qui l'amusaient tant dans son enfance.

— Il me semble, maman, que ce sera un nouveau souvenir de la plus tendre des mères, que j'emporterai avec moi dans la vieille Europe.

—Je n'ai rien à refuser à mon fils, dit madame d'Haberville. Et elle commença la légende qui suit :

Une mère avait une enfant unique : c'était une petite fille blanche comme le lis de la vallée, dont les beaux yeux d'azur semblaient se porter sans cesse de sa mère au ciel et du ciel à sa mère pour se fixer ensuite au ciel. Qu'elle était fière et heureuse cette tendre mère, lorsque dans ses promenades chacun la complimentait sur la beauté de son enfant, sur ses joues aussi vermeilles que la rose qui vient d'éclore, sur ses cheveux aussi blonds, aussi doux, que les filaments du lin dans la filerie, et qui tombaient, en boucles gracieuses sur ses épaules ! Oh ! oui ; elle était bien fière et heureuse cette bonne mère.

Elle perdit pourtant un jour l'enfant qu'elle idolâtrait ; et, comme la Rachelle de l'Ecriture, elle ne voulait pas être consolée. Elle passait une partie de la journée dans le cimetière, enlaçant de ses deux bras la petite tombe où dormait son enfant. Elle l'appelait de sa voix la plus tendre, et folle de douleur, elle s'écriait :

— Emma ! ma chère Emma ! c'est ta mère qui vient te chercher pour te porter dans ton petit berceau, où tu sera couchée si chaudement ! Emma ! ma chère Emma ! tu dois avoir bien froid sous cette terre humide !

Et elle prêtait l'oreille en la collant sur la pierre glacée, comme si elle eût attendu une réponse. Elle tressaillait au moindre bruit, et se prenait à sangloter en

découvrant que c'était les murmures du saule pleureur agité par l'aquilon. Et les passants disaient :

— L'herbe du cimetière, sans cesse arrosée par les larmes de la pauvre mère, devrait être toujours verte, mais ses larmes sont si amères qu'elles la dessèchent comme le soleil ardent du midi après une forte averse.

Elle pleurait assise sur les bords du ruisseau où elle l'avait menée si souvent jouer avec les cailloux et les coquilles du rivage ; où elle avait lavé dans de fois ses petits pieds dans ses ondes pures et limpides. Et les passants disaient :

— La pauvre mère verse tant de larmes qu'elle augmente le cours du ruisseau !

Elle rentrait chez elle pour pleurer dans toutes les chambres où elle avait été témoin des ébats de son enfant. Elle ouvrait une valise dans laquelle elle conservait précieusement tout ce qui lui avait appartenu : ses hardes, ses jouets, la petite coupe de vermeil dans laquelle elle lui avait donné à boire pour la dernière fois. Elle saisissait d'une main convulsive un de ses petits souliers, l'embrassait avec passion, et ses sanglots auraient attendri un cœur de diamant (*b*).

Elle passait une partie de la journée dans l'église du village à prier, à supplier Dieu de faire un miracle, un seul miracle pour elle : de lui rendre son enfant ! Et la voix de Dieu semblait lui répondre :

— Comme le saint roi David, tu iras trouver ton enfant un jour ; mais lui ne retournera jamais vers toi.

Elle s'écria alors :

— Quand donc, mon Dieu ! quand aurais-je ce bonheur ?

Elle se traînait au pied de la statue de la sainte Vierge, cette mère des grands douleurs ; et il lui semblait que les yeux de la madone s'attristaient, et qu'elle y lisait cette douloureuse sentence :

— Souffre comme moi avec résignation, ô fille d'Eve ! jusqu'au jour glorieux où tu seras récompensée de toutes tes souffrances.

Et la pauvre mère, s'écriait de nouveau :

— Quand donc ! ma bonne sainte Vierge, arrivera ce jour béni ?

Elle arrosait le plancher de ses larmes, et s'en retournait chez elle en gémissant.

La pauvre mère, après avoir prié un jour avec plus de ferveur encore que de coutume, après avoir versé des larmes plus abondantes, s'endormit dans l'église : l'épuisement amena, sans doute, le sommeil. Le bedeau ferma l'édifice sacré sans remarquer sa présence. Il pouvait être près de minuit lorsqu'elle s'éveilla : un rayon de lune, qui éclairait le sanctuaire, lui révéla qu'elle était toujours dans l'église. Loin d'être effrayée de sa solitude, elle en ressentit de la joie ; si ce sentiment pouvait s'allier avec l'état souffrant de son pauvre cœur !

— Je vais donc prier, dit-elle seule avec mon Dieu ! seule avec la bonne Vierge ! seule avec moi-même !

Comme elle allait s'agenouiller, un bruit sourd lui fit

lever la tête : c'était un vieillard, qui, sortant d'une des portes latérales de la sacristie, se dirigeait, un cierge allumé à la main, vers l'autel. Elle vit, avec surprise, que c'était un ancien bedeau du village, mort depuis vingt ans. La vue de ce spectre ne lui inspira aucune crainte : tout sentiment semblait éteint chez elle, si ce n'est celui de la douleur. Le fantôme monta les marches de l'autel, alluma les cierges et fit les préparations usitées pour célébrer une messe de *requiem*. Lorsqu'il se retourna, ses yeux lui parurent fixes et sans expression, comme ceux d'une statue. Il rentra dans la sacristie, et reparut presque aussitôt ; mais cette fois précédant un vénérable prêtre portant un calice et revêtu de l'habit sacerdotal d'un ministre de Dieu qui va célébrer le saint sacrifice. Ses grands yeux démesurément ouverts étaient empreints de tristesse ; ses mouvements ressemblaient à ceux d'un automate qu'un mécanisme secret ferait mouvoir. Elle reconnut, en lui, le vieux curé, mort aussi depuis vingt ans, qui l'avait baptisée et lui avait fait faire sa première communion. Loin d'être frappée de stupeur à l'aspect de cette hôte de la tombe, loin d'être épouvantée de ce prodige, la pauvre mère, toute à sa douleur pensa que son vieil ami, touché de son désespoir, avait brisé les liens du linceul pour venir offrir une dernière fois pour elle le saint-sacrifice de la messe ; elle pensa que ce bon pasteur qui l'avait consolée tant de fois, venait à son secours dans ses angoisses maternelles.

Tout était grave, morne, lugubre, sombre et silencieux

pendant cette messe célébrée et servie par la mort. Les cierges mêmes jetaient une lumière pâle comme celle d'une lampe qui s'éteint. A l'instant où la cloche du *sanctus*, rendant un son brisé comme celui des os que casse le fossoyeur dans un vieux cimetière, annonçait que le Christ allait descendre sur l'autel, la porte de la sacristie s'ouvrit de nouveau et donna passage à une procession de petits enfants, qui, marchant deux à deux, défilèrent, après avoir traversé le chœur, dans l'allée du côté de l'Epître. Ces enfants, dont les plus âgés paraissaient avoir à peine six ans, portaient des couronnes d'immortelles, et tenaient dans leurs mains, les uns des corbeilles pleines de fleurs, et des petits vases remplis de parfums, les autres des petites coupes d'or et d'argent contenant une liqueur transparente. Ils s'avançaient tous d'un pas léger, et la joie rayonnait sur leurs visages célestes. Une seule, une petite fille, à l'extrémité de la procession, semblait suivre les autres péniblement, chargée qu'elle était de deux immenses seaux qu'elle traînait avec peine. Ses petits pieds, rougis par la pression, ployaient sous le fardeau, et sa couronne d'immortelles paraissait flétrie. La pauvre mère voulut tendre les bras, pousser une acclamation de joie en reconnaissant sa petite fille, mais ses bras et sa langue se trouvèrent paralysés. Elle vit défiler tous ces enfants près d'elle dans l'allée du côté de l'Evangile, et en reconnut plusieurs que la mort avait récemment moissonnés. Lorsque sa petite fille, ployant sous le fardeau, passa aussi à ses côtés, elle

remarqua qu'à chaque pas qu'elle faisait, les deux seaux, qu'elle traînait avec tant de peine, arrosaient le plancher de l'eau dont ils étaient remplis jusqu'au bord. Les yeux de l'enfant, lorsqu'ils rencontrèrent ceux de sa mère, exprimèrent la tristesse, ainsi qu'une tendresse mêlée de reproches. La pauvre femme fit un effort pour l'enlacer dans ses bras, mais perdit connaissance. Lorsqu'elle revint de son évanouissement tout avait disparu.

Dans un monastère, à une lieue du village, vivait un cénobite qui jouissait d'une grande réputation de sainteté.

Ce saint vieillard ne sortait jamais de sa cellule que pour écouter avec indulgence les pénibles aveux des pécheurs, ou pour secourir les affligés. Il disait aux premiers :

— Je connais le nature corrompue de l'homme, ne vous laissez pas abattre ; venez à moi avec confiance et courage chaque fois que vous retomberez ; et chaque fois, mes bras vous seront ouverts pour vous relever.

Il disait aux seconds :

— Puisque Dieu, qui est si bon, vous impose la souffrance, c'est qu'il vous réserve des joies infinies.

Il disait à tous :

— Si je faisais l'aveu de ma vie, vous seriez étonnés de voir en moi un homme qui a été le jouet des passions les plus effrénées, et mes malheurs vous feraient verser des torrents de larmes !

La pauvre mère se jeta en sanglotant aux pieds du saint moine et lui raconta le prodige dont elle avait été

témoin. Le compatissant vieillard, qui connaissait à fond la nature humaine, n'y vit qu'une occasion favorable de mettre un terme à cette douleur qui surpassait tout ce que sa longue expérience lui avait appris des angoisses maternelles.

— Ma fille, ma chère fille, lui dit-il, notre imagination surexcitée nous rend souvent le jouet d'illusions qu'il faut presque toujours rejeter dans le domaine des songes ; mais l'Eglise nous enseigne aussi que des prodiges semblables à celui que vous me racontez peuvent réellement avoir lieu. Ce n'est pas à nous, êtres stupides et ignorants, à poser des limites à la puissance de Dieu. Ce n'est pas à nous à scruter les décrets de celui qui a saisi les mondes dans ses mains puissantes et les a lancés dans des espaces infinis. J'accepte donc la vision telle qu'elle vous est apparue ; et l'admettant, je vais vous l'expliquer. Ce prêtre, sorti de la tombe pour dire une messe de *requiem*, a sans doute obtenu de Dieu la permission de réparer une omission dans l'exercice de son ministère sacré ; et ce bedeau, par oubli ou négligence, en avait probablement été la cause. Cette procession de jeunes enfants, couronnés d'immortelles, signifie ceux qui sont morts sans avoir perdu la grâce de leur baptême. Ceux qui portaient des corbeilles de fleurs, des vases où brûlaient les parfums les plus exquis, sont ceux que leurs mères, résignées aux décrets de la providence, ont offerts à Dieu, sinon avec joie, ce qui n'est pas naturel, du moins avec résignation, en pensant qu'ils échangeaient

une terre de misère pour la céleste patrie, où, près du trône de leur créateur, ils chanteront ses louanges pendant toute une éternité. Dans les petites coupes d'or et d'argent étaient les larmes que la nature, avare de ses droits, avait fait verser aux mères qui, tout en faisant un cruel sacrifice, s'étaient écriées comme le saint homme Job : Mon Dieu vous me l'avez donné ; mon Dieu ! vous me l'avez ôté : que votre saint nom soit béni !

La pauvre mère, toujours agenouillée, buvait avec ses larmes chacune des paroles qui tombaient des lèvres du saint vieillard. Comme Marthe s'écriant aux pieds du Christ : " Si vous eussiez été ici, Seigneur, mon frère ne " serait pas mort ; mais, je sais que présentement même " Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez ;" elle répétait dans sa foi ardente : — Si vous eussiez été près de moi, mon père, ma petite fille ne serait pas morte, mais je sais que présentement même Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez.

Le bon religieux se recueillit un instant et pria Dieu de l'inspirer. C'était alors une sentence de vie ou de mort qu'il allait prononcer sur cette mère qui paraissait inconsolable. Il fallait frapper un grand coup, un coup qui la ramenât à des sentiments plus raisonnables, ou qui brisât à jamais ce cœur prêt à éclater. Il prit les mains de la pauvre femme dans ses mains sèches et crispées par l'âge, les serra avec tendresse, et lui dit de sa voix la plus douce :

— Vous aimiez donc bien l'enfant que vous avez perdue ?

— Si je l'aimais, mon père ! oh ! mon Dieu ! quelle question.

Et comme une insensée, elle se roula en gémissant aux pieds du vieillard. Puis se relevant tout à coup, elle saisit le bas de sa soutane, et lui cria d'une voix brisée par les sanglots :

— Vous êtes un saint, mon père : mon enfant ! rendez-moi mon enfant ! ma petite Emma !

— Oui, dit le moine, vous aimiez bien votre enfant : vous auriez fait beaucoup pour lui épargner une douleur, même la plus légère ?

— Tout, tout, mon père, s'écria la pauvre femme ; je me serais roulée sur des charbons ardents pour lui épargner une petite brûlure.

— Je le crois, dit le moine ; et vous l'aimez, sans doute encore ?

— Si je l'aime, bonté divine ! dit la pauvre mère en se relevant d'un bond, comme mordue au cœur par une vipère ; si je l'aime ! on voit bien, prêtre, que vous ignorez l'amour maternel, puisque vous croyez que la mort même puisse l'anéantir.

Et, tremblant de tout son corps, elle versa de nouveau un torrent de larmes.

— Retirez-vous, femme, dit le vieillard d'un ton de voix qu'il s'efforçait de rendre sévère ; retirez-vous, femme qui êtes venue m'en imposer ; retirez-vous, femme

qui mentez à Dieu et à son ministre. Vous avez vu votre petite fille ployant sous le fardeau de vos larmes, qu'elle a recueillies goutte à goutte, et vous me dites encore que vous l'aimez ! Elle est ici dans ce moment près de vous continuant sa pénible besogne : et vous me dites que vous l'aimez ! Retirez-vous, femme, car vous mentez à Dieu et à son ministre.

Les yeux de cette pauvre mère s'ouvrirent comme après un songe oppressif ; elle avoua que sa douleur avait été insensée, et en demanda pardon à Dieu.

— Allez en paix, reprit le saint vieillard, priez avec résignation et le calme se fera dans votre âme.

Elle raconta, quelques jours après, au bon moine que sa petite fille, toute rayonnante de joie et portant une corbeille de fleurs, lui était apparue en songe pour la remercier de ce qu'elle avait cessé de verser des larmes qu'elle aurait été condamnée à recueillir. Cette excellente femme, qui était riche, consacra le reste de ses jours aux œuvres de charité. Elle donnait aux enfants des pauvres, les soins les plus affectueux et en adopta plusieurs. Lorsqu'elle mourut, on grava sur sa tombe : *Ci-gît la mère des orphelins.*

Soit disposition d'esprit dans les circonstances où se trouvait la famille, soit que la légende elle-même fût empreinte de sensibilité, tout le monde en fut attendri, quelques-uns jusqu'aux larmes. Jules embrassa sa mère en la remerciant, et sortit de la chambre pour cacher son émotion.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-il, conservez mes jours : car s'il m'arrivait malheur, ma tendre mère serait aussi inconsolable que la mère de cette touchante légende qu'elle vient de nous raconter.

Quelques jours après, Jules et son ami voguaient sur l'Océan, et, au bout de deux mois, arrivaient en France, après une heureuse traversée.



CHAPITRE DOUZIÈME.

They came upon us in the night,
And brake my bower and slew my knight:
My servant a' for life did flee
And left us in the extremitie.

They slew my knight, to me so dear;
They slew my knight, and drove his gear;
The moon may set, the sun may rise.
But a deadly sleep has closed his eyes.

WAVERLEY.

INCENDIE DE LA CÔTE DU SUD.

Les arbres étaient revêtus de leur parure ordinaire à la sortie d'un hiver hyperboréen ; les bois, les prairies étaient émaillés de fleurs aux couleurs vives et variées, et les oiseaux saluaient par leur gai ramage la venue du printemps de l'année mil sept cent cinquante-neuf. Tout souriait dans la nature ; l'homme seul paraissait triste et abattu ; et le laboureur, regagnant ses foyers sur la brune, ne faisait plus entendre sa joyeuse chanson, parce que la

plus grande partie des terres étaient en friche, faute de bras pour les cultiver. Un voile sombre couvrait toute la surface de la Nouvelle-France, car la mère-patrie, en vraie marâtre, avait abandonné ses enfants canadiens. Livré à ses propres ressources, le gouvernement avait appelé sous les armes tous les hommes valides pour la défense de la colonie, menacée d'une invasion formidable. Les Anglais avaient fait des préparatifs immenses ; et leur flotte, forte de vingt vaisseaux de ligne, de dix frégates, de dix-huit bâtiments plus petits, joints à un grand nombre d'autres, et portant dix-huit mille hommes, remontait les eaux du Saint-Laurent sous les ordres du général Wolfe, tandis que deux armées de terre encore plus nombreuses devaient opérer leur jonction sous les murs mêmes de la capitale de la Nouvelle-France.

Toute la population valide du Canada avait noblement répondu à l'appel de la patrie en danger : il ne restait dans les campagnes que les femmes, les enfants, les vieillards et les infirmes. Suffira-t-il aux Canadiens de se rappeler leurs exploits passés, leur victoire si glorieuse de Carillon, l'année précédente, pour résister à une armée aussi nombreuse que toute la population de la Nouvelle-France, les femmes, les vieillards et les enfants compris ? Leur suffira-t-il de leur bravoure à toute épreuve pour repousser avec des forces si inégales un ennemi acharné à la perte de leur colonie ?

Vous avez été longtemps méconnus, mes anciens frères du Canada ! Vous avez été indignement calomniés.

Honneur à ceux qui ont réhabilité votre mémoire ! Honneur, cent fois honneur à notre compatriote, M. Garneau, qui a déchiré le voile qui couvrait vos exploits ! Honte à nous, qui, au lieu de fouiller les anciennes chroniques si glorieuses pour notre race, nous contentions de baiser la tête sous le reproche humiliant de peuple conquis qu'on nous jetait à la face à tout propos ! Honte à nous, qui étions presque humiliés d'être Canadiens ! Confus d'ignorer l'histoire des Assyriens, des Mèdes et des Perses, celle de notre pays était jadis lettre close pour nous.

Il s'est fait une glorieuse réaction depuis quelques années : chacun a mis la main à l'œuvre de réhabilitation ; et le Canadien peut dire comme François I : "Tout est perdu fort l'honneur." Je suis loin de croire cependant que tout soit perdu : la cession du Canada a peut-être été, au contraire, un bienfait pour nous ; la révolution de 93, avec toutes ses horreurs, n'a pas pesé sur cette heureuse colonie, protégée alors par le drapeau britannique. Nous avons cueilli de nouveaux lauriers en combattant sous les glorieuses enseignes de l'Angleterre, et deux fois la colonie a été sauvée par la vaillance de ses nouveaux sujets. A la tribune, au barreau, sur les champs de bataille, partout, sur son petit théâtre, le Canadien a su prouver qu'il n'était inférieur à aucune race. Vous avez lutté pendant un siècle, ô mes compatriotes ! pour maintenir votre nationalité, et grâce à votre persévérance, elle est encore intacte ; mais l'avenir vous

réserve peut-être un autre siècle de luttes et de combats pour la conserver. Courage et union, mes compatriotes !

Deux détachements de l'armée anglaise étaient débarqués à la Rivière-Ouelle, au commencement de juin, 1759. Quelques habitants de la paroisse, embusqués sur la lisière du bois, les avaient accueillis par une vive fusillade, et leur avaient tué quelques hommes. Le commandant, exaspéré de cet échec, résolut d'en tirer une éclatante vengeance. Les deux détachements avaient remonté la rivière, et étaient venu camper vers le soir près d'un ruisseau qui se décharge dans l'anse de Sainte-Anne, au sud-ouest du collége actuel. Le lendemain au matin, le commandant, prêt à ordonner la marche d'une des compagnies, appela le lieutenant et lui dit :

— Vous mettrez le feu à toutes les habitations de ces chiens de Français que vous rencontrerez sur votre passage ; je vous suivrai à petite distance.

— Mais, dit le jeune officier qui était Ecossais, faut-il incendier aussi les demeures de ceux qui n'opposent aucune résistance ? On dit qu'il ne reste que des femmes, des vieillards et des enfants dans ces habitations.

— Il me semble, monsieur, reprit le major Montgomery, que mes ordres sont bien clairs et précis : vous mettrez le feu à toutes les habitations de ces chiens de

Français que vous rencontrerez sur votre passage. Mais j'oubliais votre prédilection pour nos ennemis !

Le jeune homme se mordit les lèvres à en faire jaillir le sang, et mit ses hommes en marche. Dans ce jeune homme, le lecteur reconnaîtra sans doute Archibald Cameron of Locheill, qui, ayant fait sa paix avec le gouvernement britannique, était entré dans sa patrie, et avait obtenu une lieutenance dans un régiment recruté par lui-même parmi son *clan* de montagnards écossais. Arché s'éloigna en gémissant et en lâchant tous les jurons galliques, anglais et français, que sa mémoire put lui fournir. A la première maison où il s'arrêta, une jeune femme, toute en pleurs, se jeta à ses pieds, en lui disant :

— Monsieur l'Anglais, ne tuez pas mon pauvre vieux père ; n'abrégez pas ses jours : il n'a pas longtemps à vivre.

Un petit garçon de onze à douze ans l'enlaça de ses bras, en s'écriant :

— Monsieur l'Anglais, ne tuez pas grand-papa ! si vous saviez comme il est bon !

— Ne craignez rien, dit Arché en entrant dans la maison ; mes ordres ne sont pas de tuer les femmes, les vieillards et les enfants. On supposait, sans doute, ajouta-t-il avec amertume, que je n'en rencontrerais pas un seul sur mon chemin.

Etendu sur un lit de douleur, un vieillard, dan toute la décrépitude de l'âge, lui dit :

— J'ai été soldat toute ma vie, monsieur; je ne crains pas la mort, que j'ai vue souvent de bien près; mais, au nom de Dieu, épargnez ma fille et son enfant!

— Il ne leur sera fait aucun mal, lui dit Arché les larmes aux yeux; mais, si vous êtes soldat, vous savez qu'un soldat ne connaît que sa consigne : il m'est ordonné de brûler toutes les bâtises sur ma route, et il me faut obéir. Où faut-il vous transporter, mon père? Ecoutez, maintenant, ajouta-il en approchant sa bouche de l'oreille du vieillard comme s'il eût craint d'être entendu de ceux qui était dehors, écoutez : votre petit-fils paraît actif et intelligent; qu'il parte à toute bride, s'il peut se procurer un cheval, pour avertir vos compatriotes que j'ai ordre de tout brûler sur mon passage : ils auront peut-être le temps de sauver leurs effets les plus précieux.

— Vous êtes un bon et brave jeune homme! s'écria le vieillard : si vous étiez catholique, je vous donnerais ma bénédiction; mais, merci, cent fois merci! (*a*)

— Je suis catholique, dit de Locheill.

Le vieillard se souleva de sa couche avec peine, éleva ses yeux vers le ciel, étendit les deux mains sur Arché, qui baissa la tête, et s'écria :

— Que le bon Dieu vous bénisse pour cet acte d'humanité! Qu'au jour des grandes afflictions, lorsque vous implorerez la miséricorde divine, Dieu vous tienne compte de votre compassion pour vos ennemis, et qu'il veuille bien vous exaucer! Dites-lui alors avec confiance,

dans les grandes épreuves : j'ai été béni par un vieillard moribond, mon ennemi !

Les soldats transportèrent, à la hâte, le vieillard et son lit à l'entrée d'un bois adjacent ; et de Locheill eut la satisfaction, lorsqu'il reprit sa marche, de voir un petit garçon, monté sur un jeune cheval fougeux, qui brûlait l'espace devant lui. Il respira plus librement.

L'œuvre de destruction continuait toujours ; mais Arché avait de temps à autre la consolation, lorsqu'il arrivait sur une éminence qui commandait une certaine étendue de terrain, de voir les femmes, les vieillards et les enfants, chargés de ce qu'ils avaient de plus précieux, se réfugier dans les bois circonvoisins. S'il était touché jusqu'aux larmes de leurs malheurs, il se réjouissait intérieurement d'avoir fait tout en son pouvoir pour adoucir les pertes de ces infortunés.

Toutes les habitations et leurs dépendances d'une partie de la Rivière-Ouelle, des paroisses de Sainte-Anne et de Saint-Roch, le long du fleuve Saint-Laurent, n'offraient déjà plus que des ruines fumantes, et l'ordre n'arrivait point de suspendre cette œuvre diabolique de dévastation. De Locheill voyait, au contraire, de temps à autre, la division de son supérieur, qui suivait à une petite distance, s'arrêter subitement sur un terrain élevé, pour permettre, sans doute, à son commandant de savourer les fruits de son ordre barbare. Il lui semblait

entendre quelquefois ses éclats de rire féroces à la vue de tant d'infortunes.

La première maison de Saint-Jean-Port-Joli était celle d'un riche habitant, sergent dans la compagnie du capitaine d'Haberville, où de Locheill avait été fréquemment collationner avec son ami Jules et sa sœur, pendant leurs vacances. Il se rappelait, avec douleur, l'empressement, la joie de ces bonnes gens si heureux des visites de leurs jeunes seigneurs et de leurs amis. A leur arrivée, la mère Dupont et ses filles couraient à la laiterie, au jardin, à l'étable, chercher les œufs, le beurre, la crême, le persil, le cerfeuil, pour faire les crêpes et les omelettes aux fines herbes. Le père Dupont et ses fils s'empressaient de dételer les chevaux, de les mener à l'écurie et de leur donner une large portion d'avoine. Tandis que la mère Dupont préparait le repas, les jeunes gens faisaient un bout de toilette; on improvisait un bal, et l'on sautait au son du violon, le plus souvent à trois cordes qu'à quatre, qui grinçait sous l'archet du vieux sergent. Jules, malgré les remontrances de sa sœur, mettait tout sens dessus dessous dans la maison, faisait endiabler tout le monde, ôtait la poële à frire des mains de la mère Dupont, l'emmenait à bras le corps danser un menuet avec lui, malgré les efforts de la vieille pour s'y soustraire, vu son absence de toilette convenable; et ces braves gens, riant aux éclats, trouvaient qu'on ne faisait jamais assez de vacarme. De Locheill repassait toutes ces choses dans l'amertume de son âme, et une sueur froide coulait de tout son corps,

lorsqu'il ordonna d'incendier cette demeure si hospitalière dans des temps plus heureux.

La presque totalité des habitations de la première concession de la paroisse de Saint-Jean-Port-Joli avait été réduite en cendres, et l'ordre d'arrêter la dévastation n'arrivait pourtant pas. Parvenu, au soleil couchant, à la petite rivière Port-Joli, à quelques arpents du domaine d'Haberville, de Locheill fit faire halte à sa troupe. Il monta sur la côte du même nom que la rivière, et là, à la vue du manoir et de ses vastes dépendances, il attendit; il attendit comme un criminel qui, sur l'échafaud, espère jusqu'au dernier moment voir accourir un messager de miséricorde avec un sursis d'exécution. Il contempla, le cœur gros de souvenirs, cette demeure où pendant dix ans il avait été accueilli comme l'enfant de la maison; où, pauvre orphelin proscrit et exilé, il avait retrouvé une autre famille. Il contemplait avec tristesse ce hameau silencieux qu'il avait vu si vivant et si animé avant son départ pour l'Europe. Quelques pigeons, qui voltigeaient au-dessus des bâtisses, où ils se reposaient de temps à autre, paraissaient les seuls êtres vivants de ce beau domaine. Il répéta, en soupirant, avec le barde écossais : " *Selma,* " *thy halls are silent. There is no sound in the woods of* " *Morven. The wave tumbles alone in the coast. The* " *silent beam of the sun is on the field.*"—Oh ! oui ! mes amis ! s'écria de Locheill dans l'idiome qu'il affectionnait, vos salons sont maintenant, hélas ! déserts et silencieux ! Il ne sort plus une voix de ce promontoire dont l'écho

répétait naguère vos joyeux accents ! le murmure de la vague tombant sur le sable du rivage se fait seul entendre ! Un unique et pâle rayon du soleil couchant éclaire vos prairies jadis si riantes !

Que faire, mon Dieu ! si la rage de cet animal féroce n'est pas assouvie ? Dois-je refuser d'obéir ? Mais alors je suis un homme déshonoré ; un soldat, surtout en temps de guerre, ne peut, sans être flétri, refuser d'exécuter les ordres d'un officier supérieur. Cette brute aurait le droit de me faire fusiller sur le champ, et le blason des Cameron of Locheill serait à jamais terni ! car qui se chargera de laver la mémoire du jeune soldat qui aura préféré la mort du criminel à la souillure de l'ingratitude ? Au contraire, ce qui, chez moi, n'aurait été qu'un sentiment de reconnaissance, me serait imputé comme trahison par cet homme qui me poursuit d'une haine satanique.

La voix rude du major Montgomery mit fin à ce monologue.

— Que faites-vous ici, lui dit-il ?

— J'ai laissé reposer mes soldats sur les bords de la rivière, répondit Arché, et je me proposais même d'y passer la nuit après la longue marche que nous avons faite.

— Il n'est pas encore tard, reprit le major : vous connaissez mieux que moi la carte du pays ; et vous

trouverez aisément pour bivouaquer une autre place que celle que je viens de choisir pour moi-même.

— Je vais remettre mes hommes en marche ; il y a une autre rivière à un mille d'ici, où nous pourrons passer la nuit.

— C'est bien, dit Montgomery d'un ton insolent, et comme il ne vous restera que peu d'habitations à brûler dans cet espace, votre troupe pourra bien vite se reposer de ses fatigues.

— C'est vrai, dit de Locheill, car il ne reste que cinq habitations ; mais deux de ces demeures, ce groupe de bâtisses que vous voyez et un moulin sur la rivière où je dois bivouaquer, appartiennent au seigneur d'Haberville, à celui qui, pendant mon exil, m'a reçu et traité comme son propre fils : au nom de Dieu ! major Montgomery, donnez vous-même l'ordre de destruction.

— Je n'aurais jamais pu croire, reprit le major, qu'un officier de Sa Majesté Britannique eût osé parler de trahison envers son souverain.

— Vous oubliez, monsieur, fit Arché se contenant à peine, que j'étais alors un enfant. Mais, encore une fois, je vous en conjure au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, donnez l'ordre vous-même, et ne m'obligez pas à manquer à l'honneur, à la gratitude en promenant la torche incendiaire sur les propriétés de ceux qui dans mon infortune m'ont comblé de bienfaits.

— J'entends, reprit, en ricanant, le major : monsieur

se réserve une porte pour rentrer en grâce avec ses amis quand l'occasion s'en présentera.

A cette cruelle ironie, Arché hors de lui-même fut tenté un instant, un seul instant, de tirer sa claymore et de lui dire :

— Si vous n'êtes pas aussi lâche qu'insolent, défendez-vous, major Montgomery !

La raison vint heureusement à son aide : sa main, au lieu de se porter à son sabre, se dirigea machinalement vers sa poitrine, qu'il déchira de rage avec ses ongles. Il se ressouvint alors des paroles de la sorcière du domaine :

" Garde ta pitié pour toi-même, Archibald de Locheill,
" lorsque, contraint d'exécuter un ordre barbare, tu
" déchireras avec tes ongles cette poitrine qui recouvre
" pourtant un cœur noble et généreux. "

— Elle était bien inspirée par l'enfer, cette femme, pensa-t-il, lorsqu'elle faisait cette prédiction à un Cameron of Locheill.

Montgomery contempla un instant, avec une joie féroce, cette lutte de passions contraires qui torturaient l'âme du jeune homme ; il savoura ce paroxysme de désespoir ; puis, se flattant qu'il refuserait d'obéir, il lui tourna le dos. De Locheill, pénétrant son dessein perfide, se dépêcha de rejoindre sa compagnie, et une demi-heure après, tout le hameau d'Haberville était la proie des flammes. Arché

s'arrêta ensuite sur la petite côte, près de cette fontaine, où, dans des temps plus heureux, il avait été si souvent se désaltérer avec ses amis ; et de là ses yeux de lynx découvrirent Montgomery revenu à la même place où il lui avait signifié ses ordres, Montgomery qui, les bras croisés, semblait se repaître de ce cruel spectacle. Alors, écumant de rage à la vue de son ennemi, il s'écria :

— Tu as bonne mémoire, Montgomery ; tu n'as pas oublié les coups de plat de sabre que mon aïeul donna à ton grand-père dans une auberge d'Edimbourg ; mais moi aussi j'ai la mémoire tenace ; je ne porterai pas toujours cette livrée qui me lie les mains, et tôt ou tard je doublerai la dose sur tes épaules, car tu serais trop lâche pour me rencontrer face à face : un homme aussi barbare que toi doit être étranger à tout noble sentiment, même à celui de la bravoure, que l'homme partage en commun avec l'animal privé de raison. Sois maudit toi et toute ta race ! Puisses-tu, moins heureux que ceux que tu as privés d'abri, ne pas avoir, lorsque tu mourras, une seule pierre pour reposer ta tête ! Puissent toutes les furies de l'enfer.....

Mais, voyant qu'il s'épuisait dans une rage impuissante, il s'éloigna en gémissant.

Le moulin, sur la rivière des Trois-Saumons, ne fut bientôt qu'un monceau de cendres ; et l'incendie des maisons que possédait à Québec le capitaine d'Haber-

ville, qui eut lieu pendant le siége de la capitale, compléta sa ruine.

De Locheill, après avoir pris les précautions nécessaires à la sûreté de sa compagnie, se dirigea vers l'ancien manoir de ses amis, qui n'offrait plus qu'une scène de désolation. En prenant par les bois, qu'il connaissait, il s'y transporta en quelques minutes. Là, assis sur la cîme du cap, il contempla longtemps, silencieux et dans des angoisses indéfinissables, les ruines fumantes à ses pieds. Il pouvait être neuf heures ; la nuit était sombre ; peu d'étoiles se montraient au firmament. Il lui sembla néanmoins distinguer un être vivant qui errait près des ruines : c'était, en effet, le vieux Niger, qui, levant quelques instants après la tête vers la cîme du cap, poussa trois hurlements plaintifs : il pleurait aussi, à sa manière, les malheurs de la famille qui l'avait nourri. De Locheill crut que ces cris plaintifs étaient à son adresse ; que ce fidèle animal lui reprochait son ingratitude envers ses anciens amis, et il pleura amèrement.

— Voilà donc, s'écria-t-il avec amertume, les fruits de ce que nous appelons code d'honneur chez les nations civilisées ! Sont-ce là aussi les fruits des préceptes qu'enseigne l'Evangile à tous ceux qui professent la religion chrétienne, cette religion toute d'amour et de pitié, même pour des ennemis. Si j'eusse fait partie d'une expédition, commandée par un chef de ces aborigènes, que nous traitons de barbares sur cet hémisphère,

et que je lui eusse dit : " Epargne cette maison, car elle
" appartient à mes amis ; j'étais errant et fugitif, et ils
" m'ont accueilli dans leur famille, où j'ai trouvé un père
" et des frères, " le chef indien m'aurait répondu :
" C'est bien : épargne tes amis : il n'y a que le serpent
" qui mord ceux qui l'ont réchauffé près de leur feu."

J'ai toujours vécu, continua de Locheill, dans l'espoir de rejoindre un jour mes amis du Canada, d'embrasser cette famille que j'ai tant aimée et que j'aime encore davantage, aujourd'hui, s'il est possible. Une réconciliation n'était pas même nécessaire : il était trop naturel que j'eusse cherché à rentrer dans ma patrie, à recueillir les débris de la fortune de mes ancêtres, presque réduite à néant par les confiscations du gouvernement britannique. Il ne me restait d'autre ressource que l'armée, seule carrière digne d'un Cameron of Locheill. J'avais retrouvé la claymore de mon vaillant père, qu'un de mes amis avait rachetée parmi le butin fait par les Anglais sur le malheureux champ de bataille de Culloden. Avec cette arme, qui n'a jamais trahi un homme de ma race, je rêvais une carrière glorieuse. J'ai bien été peiné, lorsque j'ai appris que mon régiment devait joindre cette expédition dirigée contre la Nouvelle-France; mais un soldat ne pouvait résigner, sans déshonneur, en temps de guerre : mes amis l'auraient compris. Plus d'espoir maintenant pour l'ingrat qui a brûlé les propriétés de ses bienfaiteurs ! Jules d'Haberville, celui que j'appelais

jadis mon frère, sa bonne et sainte mère, qui était aussi la mienne par adoption, cette belle et douce jeune fille, que j'appelais ma sœur, pour cacher un sentiment plus tendre que la gratitude du pauvre orphelin l'obligeait à refouler dans son cœur, tous ces bons amis écouteront peut-être ma justification avec indulgence et finiront par me pardonner. Mais le capitaine d'Haberville ! le capitaine d'Haberville, qui aime de toute la puissance de son âme, mais dont la haine est implacable, cet homme qui n'a jamais pardonné une injure vraie ou supposée, permettra-t-il à sa famille de prononcer mon nom, si ce n'est pour le maudire ?

Mais j'ai été stupide et lâche, fit de Locheill en grinçant des dents ; je devais déclarer devant mes soldats, pourquoi je refusais d'obéir ; et, quand bien-même Montgomery m'eût fait fusiller sur le champ, il se serait trouvé des hommes qui auraient approuvé ma désobéissance, et lavé ma mémoire. J'ai été stupide et lâche, car, dans le cas où le major, au lieu de me faire fusiller, m'eût traduit devant un tribunal militaire, on aurait, tout en prononçant sentence de mort contre moi, apprécié mes motifs. J'aurais été éloquent en défendant mon honneur ; j'aurais été éloquent en défendant un des plus nobles sentiments du cœur humain : la gratitude. Puissiez-vous, mes amis, être témoins de mes remords ! Il me semble qu'une légion de vipères me déchirent la poitrine. Lâche, mille fois lâche ! . . . .

Une voix près de lui répéta : " Lâche ! mille fois

"lâche !" Il crut d'abord que c'était l'écho du cap qui répétait ses paroles dans cette nuit si calme pour toute la nature, tandis que l'orage des passions grondait seul dans son cœur. Il leva la tête, et aperçut, à quelques pieds de lui, la folle du domaine debout sur la partie la plus élevé d'un rocher qui projetait sur la cîme du cap ; elle joignit les mains, les étendit vers les ruines à ses pieds, et s'écria d'une voix lamentable : "Malheur ! malheur ! malheur !" Elle descendit ensuite avec la rapidité de l'éclair, le sentier étroit et dangereux qui conduit au bas du promontoire, et, comme l'ombre d'Œrope, se mit en errer parmi les ruines en criant : Désolation ! désolation ! désolation : Elle éleva ensuite un bras menaçant vers la cîme du cap et cria : "Malheur ! " malheur à toi, Archibald de Locheill !"

Le vieux chien poussa un hurlement plaintif et prolongé et tout tomba dans le silence.

Au moment où Arché, sous l'impression douloureuse de ce spectacle et de ces paroles sinistres, baissait la tête sur son sein, quatre hommes vigoureux se précipitèrent sur lui, le renversèrent sur le rocher, et lui lièrent les mains. C'était quatre sauvages de la tribu des Abénaquis, qui épiaient, cachés le long de la lisière des bois, tous les mouvements de la troupe anglaise, débarquée la veille à la Rivière-Ouelle. Arché, se confiant à sa force herculéenne, fit des efforts désespérer pour briser ses liens : la forte courroie de peau d'orignal qui enlaçait ses poignets,

à triple tour, se tendit à plusieurs reprises, comme si elle allait se rompre, mais résista à ses attaques puissantes. Ce que voyant de Locheill, il se résigna à son sort, et suivit, sans autre résistance, ses ennemis, qui, s'enfonçant dans la forêt, se dirigèrent vers le sud. Sa vigoureuse jambe écossaise lui épargna bien des mauvais traitements.

Elles étaient bien amères les réflexions que faisait le captif pendant cette marche précipitée à travers la forêt, dans cette même forêt dont il connaissait tous les détours, et où, libre et léger comme le chevreuil de ses montagnes, il avait chassé tant de fois avec son frère d'Haberville. Sans faire attention à la joie féroce des Indiens, dont les yeux brillaient comme des escarboucles en le voyant en proie au désespoir, il s'écria :

— Tu as vaincu, Montgomery ; mes malédictions retombent maintenant sur ma tête ; tu diras que j'ai déserté à l'ennemi ; tu publieras hautement que je suis un traître que tu soupçonnais depuis longtemps. Tu as vaincu, car toutes les apparences sont contre moi. Ta joie sera bien grande, car j'ai tout perdu, même l'honneur.

Et, comme Job, il s'écria :

Périsse le jour qui m'a vu naître !

Après deux heures d'une marche rapide, ils arrivèrent au pied de la montagne, en face de la coupe qui conduit au lac des Trois-Saumons : ce qui fit supposer à Arché qu'un détachement de sauvages y était campé. Arrivés

sur les bords du lac, un de ceux qui le tenaient prisonnier poussa, par trois fois, le cri du huard ; et les sept échos des montagnes répétèrent, chacun trois fois, en s'éloignant, le cri aigre et aigu du superbe cygne du Bas-Canada. Malgré la lumière incertaine des étoiles, de Locheill n'aurait pu se défendre d'un nouveau mouvement de surprise mêlé d'admiration, à la vue de cette belle nappe d'eau limpide, encaissée dans les montagnes et parsemée d'îlots à la couronne de sapins toujours verts, si son cœur eût été susceptible d'autres impressions que de celles de la tristesse. C'était bien pourtant ce même lac où il avait, pendant près de dix ans, fait de joyeuses excursions de pêche et de chasse avec ses amis. C'était bien le même lac qu'il avait traversé à la nage, dans sa plus grande largeur, pour faire preuve de sa force natanoire. Mais pendant cette nuit funeste, tout lui semblait mort dans la nature, comme son pauvre cœur.

Un canot d'écorce se détacha d'un des îlots, conduit par un homme portant le costume des aborigènes, à l'exception d'un bonnet de renard qui lui couvrait la tête : les Sauvages ne portaient sur leur chef que les plumes dont ils l'ornaient. Le nouveau venu s'entretint assez longtemps avec les quatre sauvages ; ils lui firent, à ce que supposa Arché, le récit de leur expédition ; mais comme ils se servaient de l'idiome abénaquis, de Locheill ne comprit rien à leurs discours. Deux des Indiens se dirigèrent vers le sud-ouest, par un sentier un

peu au-dessus du lac. On mit alors Arché dans le canot et on le transporta sur l'îlot, d'où était sorti l'homme au bonnet de renard.



CHAPITRE TREIZIÈME

What tragic tears bedew the eye!
What deaths we suffer ere we die!
Our broken friendships we deplore,
And loves of youth that are no more.
LOGAN.

All, all on earth is shadow, all beyond
Is substance; the reverse is folly's creed.
How solid all, where change shall be no more!
YOUNG'S NIGHT THOUGHTS.

UNE NUIT AVEC LES SAUVAGES.

De Locheill, après avoir maudit son ennemi, après avoir déploré le jour de sa naissance, revint à des sentiments plus chrétiens, lorsque, lié fortement à un arbre, tout espoir fut éteint dans son cœur : il savait que les sauvages n'épargnaient guère leurs captifs, et qu'une mort lente et cruelle lui était réservée. Reprenant alors subitement toute son énergie naturelle, il ne songea pas même à implorer de Dieu sa délivrance ; mais, repassant ses offenses envers son créateur dans toute l'amertume d'une âme repentante, et le pria d'accepter le sacrifice de sa vie en expiation de ses péchés, il pria Dieu de lui donner la force et le courage nécessaires pour souffrir avec résignation la mort cruelle qui l'attendait ; il s'humilia devant Dieu. Que m'importe après

tout, pensa-t-il, le jugement des hommes, quand le songe de la vie sera passé ? Ma religion ne m'enseigne-t-elle pas que tout n'est que vanité ? Et il se courba avec résignation sous la main de Dieu.

Les trois guerriers assis en rond à une douzaine de pieds de Locheill, fumaient la pipe en silence. Les sauvages sont naturellement peu expansifs, et considèrent d'ailleurs les entretiens frivoles comme indignes d'hommes raisonnables ; bons, tout au plus, pour les femmes et les enfants. Cependant Talamousse, l'un d'eux, s'adressant à l'homme de l'îlot, lui dit :

— Mon frère va-t-il attendre longtemps ici les guerriers du portage ?

— Trois jours répondit celui-ci, en élevant trois doigts : la Grand'-Loutre et Talamousse pourront partir demain avec le prisonnier ; le Français ira les rejoindre au grand campement du capitaine Launière.

— C'est bien, dit la Grand'-Loutre en étendant la main vers le sud, nous allons mener le prisonnier au campement du Petit-Marigotte, où nous attendrons pendant trois jours mon frère avec les guerriers du portage, pour aller au grand campement du capitaine Launière. [1]

De Locheill crut s'apercevoir pour la première fois que le son de voix de l'homme au bonnet de renard n'était pas le même que celui des deux autres, quoiqu'il parlât leur langue avec facilité. Il avait souffert jusque-

1 Le Petit-Marigotte est un étang giboyeux, situé à environ un mille au sud du lac des Trois-Saumons : les anciens prétendaient que c'était l'œuvre des castors.

là les tourments d'une soif brûlante sans proférer une seule parole : c'était bien le supplice de Tantale, à la vue des eaux si fraîches et si limpides du beau lac qui dormait à ses pieds ; mais sous l'impression que cet homme pouvait être un Français, il se hasarda à dire :

— S'il est un chrétien parmi vous, pour l'amour de Dieu qu'il me donne à boire.

— Que veut le chien ? dit la Grand'-Loutre à son compagnon.

L'homme interpelé fut quelque temps sans répondre ; tout son corps tressaillit, une pâleur livide se répandit sur son visage, une sueur froide inonda son front ; mais, faisant un grand effort sur lui-même, il répondit de sa voix naturelle :

— Le prisonnier demande à boire.

— Dis au chien d'Anglais, dit Talamousse, qu'il sera brûlé demain ; et que, s'il a bien soif, on lui donnera de l'eau bouillante pour le rafraîchir.

— Je vais le lui dire répliqua le Canadien, mais en attendant, que mes frères me permettent de porter de l'eau à leur prisonnier.

— Que mon frère fasse comme il voudra, dit Talamousse : les Visages-pâles ont le cœur mou comme des jeunes filles.

Le Canadien ploya un morceau d'écorce de bouleau en forme de cône, et le présenta plein d'eau fraîche au prisonnier en lui disant :

— Qui êtes-vous, monsieur ? Qui êtes-vous, au nom

de Dieu ! vous dont la voix ressemble tant à celle d'un homme qui m'est si cher ?

— Archibald Cameron of Locheill, dit le premier, l'ami autrefois de vos compatriotes ; leur ennemi aujourd'hui, et qui a bien mérité le sort qui l'attend.

— Monsieur Arché, repris Dumais, car c'était lui, — quand vous auriez tué mon frère, quand il me faudrait fendre le crâne avec mon casse-tête à ces deux Canaoua, dans une heure vous serez libre.[1] Je vais d'abord essayer la persuation, avant d'en venir aux mesures de rigueur. Silence maintenant.

Dumais reprit sa place près des Indiens, et leur dit après un silence assez prolongé :

— Le prisonnier remercie les peaux rouges de lui faire souffrir la mort d'un homme ; il dit que la chanson du visage pâle sera celle d'un guerrier.

— Houa ! fit la Grand'-Loutre, l'Anglais fera comme le hibou qui se lamente, quand il voit le feu de nos wigwams pendant la nuit.[2]

Et il continua à fumer en regardant de Locheill avec mépris.

— L'Anglais, dit Talamousse, parle comme un homme, maintenant qu'il est loin du poteau ; l'Anglais est un lâche qui n'a pu souffrir la soif ; l'Anglais, en pleurant,

1 Canaoua : nom de mépris que les anciens Canadiens donnaient aux Sauvages.

2 Le hibou, peu sociable de sa nature, pousse souvent des cris lamentables à la vue du feu qu'allument, la nuit, dans les bois, ceux qui fréquentent nos forêts canadiennes. On croirait que, dans leur fureur, ils vont se précipiter dans les flammes qu'ils touchent fréquemment de leurs ailes.

a demandé à boire à ses ennemis, comme les petits enfants font à leurs mères.

Et il fit mine de cracher dessus.

Dumais ouvrit un sac, en tira quelques provisions, et en offrit aux deux sauvages qui refusèrent de manger. Disparaissant ensuite dans le bois, il revint avec un flacon d'eau-de-vie qu'il avait mis en cache sous les racines d'une épinette, prit un coup et se mit à souper. Les yeux d'un des sauvages dévoraient le contenu du flacon.

— Talamousse n'a pas faim, mon frère, dit-il, mais il a soif : il a fait une longue marche aujourd'hui et il est bien fatigué : l'eau de feu délasse les jambes.

Dumais lui passa le flacon ; le sauvage le saisit d'une main tremblante de joie, se mit à boire avec avidité, et lui rendit le flacon après en avoir avalé un bon demiard tout d'un trait. Ses yeux, de brillants qu'ils étaient devinrent bientôt ternes, et la stupidité de l'ivresse commença à paraître sur son visage.

— C'est bon ça, dit l'Indien en rendant le flacon.

— Dumais n'en offre pas à son frère la Grand'-Loutre, dit le Canadien ; il sait qu'il n'en boit pas.

— Le Grand-Esprit aime la Grand'-Loutre, dit celui-ci, il lui a fait vomir la seule gorgée d'eau-de-feu qu'il ait bue. Le Grand-Esprit aime la Grand'-Loutre, il l'a rendu si malade qu'il a pensé visiter le pays des âmes. La Grand'-Loutre l'en remercie : l'eau-de-feu ôte l'esprit à l'homme.

Ce sauvage, par rare exception et au grand regret du canadien, était abstème de nature.

— C'est bon l'eau-de-feu, dit Talamousse après un moment de silence en avançant encore la main vers le flacon, que Dumais retira ; donne, donne, mon frère, je t'en prie ; encore un coup, mon frère, je t'en prie.

— Non, dit Dumais, pas à présent ; tantôt.

Et il remit le flacon dans son sac.

— Le Grand-Esprit aime aussi le Canadien, reprit Dumais après une pause : il l'a visité la nuit dernière pendant son sommeil.

— Qu'a-t-il dit à mon frère ? demandèrent les sauvages.

Le Grand-Esprit lui a dit de racheter le prisonnier, fit Dumais.

— Mon frère ment comme un Français, s'écria la Grand'-Loutre ; il ment comme tous les visages-pâles : les peaux rouges ne mentent pas eux. [1]

— Les Français ne mentent jamais quand ils parlent du Grand-Esprit, dit le Canadien.

Et, retirant le flacon du sac, il avala une demi-gorgée d'eau-de-vie.

1 Les anciens sauvages disaient souvent aux Canadiens : "Mon frère ment comme un Français." Ce qui ferait croire que les Indiens étaient plus véridiques.

Un sauvage montagnais accusait un jour, en ma présence, un jeune homme de sa tribu de lui avoir volé une peau de renard.

— Eh oui, dit le coupable en riant aux éclats, je l'ai prise ; tu la trouveras dans la forêt.

Et il lui indiqua en même temps le lieu où il l'avait cachée.

Malgré ce fait, les sauvages n'en ont pas moins mérité la réputation de menteurs. On connait le proverbe canadien : menteur comme un sauvage.

— Donne, donne, mon frère, dit Talamousse en avançant la main vers le flacon, je t'en prie, mon frère.

— Si Talamousse veut me vendre sa part du prisonnier, fit Dumais, le Français lui donnera une autre traite.

— Donne-moi toute l'eau-de-feu, reprit Talamousse, et prends ma part du chien d'Anglais.

— Non, dit Dumais : un autre coup et rien de plus.

Et il fit mine de serrer le flacon.

— Donne donc et prends ma part, fit l'indien.

Il saisit le flacon à deux mains, avala un autre demiard de la précieuse liqueur, et s'endormit sur l'herbe, complètement ivre.

— Et d'un, pensa Dumais.

La Grand'-Loutre regardait tout ce qui se passait d'un air de défiance, et continua néanmoins à fumer stoïquement.

— Mon frère veut-il à présent me vendre sa part du prisonnier, dit Dumais.

Qu'en veux-tu faire ? repartit le sauvage.

— Le vendre au capitaine d'Haberville qui le fera pendre pour avoir brûlé sa maison et son moulin.

— Ça fait plus mal d'être brûlé : d'Haberville boira la vengeance avec autant de plaisir que Talamousse a bu ton eau-de-feu.

— Mon frère se trompe, le prisonnier souffrira tous les tourments du feu comme un guerrier, mais il pleurera comme une femme si on le menace de la corde : le capitaine d'Haberville le sait bien.

— Mon frère ment encore, répliqua la Grand'-Loutre : tous les Anglais que nous avons brûlés pleuraient comme des lâches, et aucun d'eux n'a entonné sa chanson de mort comme un homme. Ils nous auraient remerciés de les pendre : il n'y a que le guerrier sauvage qui préfère le bûcher à la honte d'être pendu comme un chien (*a*).

— Que mon frère écoute, dit Dumais, et qu'il fasse bien attention aux paroles du visage-pâle. Le prisonnier n'est pas Anglais, mais Ecossais ; et les Ecossais sont les sauvages des Anglais. Que mon frère regarde le vêtement du prisonnier, et il verra qu'il est presque semblable à celui du guerrier sauvage.

— C'est vrai, dit la Grand'-Loutre : il n'étouffe pas dans ses habits comme les soldats anglais et les soldats du Grand Ononthio qui demeure de l'autre côté du grand lac ; mais, qu'est-ce que ça y fait ?

— Ça y fait, reprit le Canadien, qu'un guerrier écossais aime mieux être brûlé que pendu. Il pense, comme les peaux rouges du Canada, qu'on ne pend que les chiens, et que s'il visitait le pays des âmes la corde au cou, les guerriers sauvages ne voudraient pas chasser avec lui.

— Mon frère ment encore, dit l'Indien en secouant la tête d'un air de doute : les sauvages écossais sont toujours des visages-pâles, et ils ne doivent pas avoir le courage de souffrir comme les peaux rouges.

Et il continua à fumer d'un air pensif.

— Que mon frère prête l'oreille à mes paroles, reprit Dumais, et il verra que je dis la vérité.

— Parle ; ton frère écoute.

— Les Anglais et les Ecossais, continua le Canadien, habitent une grande île de l'autre côté du grand lac ; les Anglais vivent dans la plaine, les Ecossais dans les montagnes. Les Anglais sont aussi nombreux que les grains de sable de ce lac, et les Ecossais que les grains de sable de cet îlot où nous sommes maintenant ; et néanmoins ils se font la guerre depuis autant de lunes qu'il y a de feuilles sur ce gros érable. Les Anglais sont riches, leurs sauvages sont pauvres ; quand les Ecossais battaient les Anglais, ils retournaient dans leurs montagnes chargés de riche butin : quand les Anglais battaient les Ecossais, ils ne trouvaient rien en retour dans leurs montagnes : c'était tout profit d'un côté et rien de l'autre.

— Pourquoi les Anglais, s'ils étaient si nombreux, dit la Grand'-Loutre, ne les poursuivaient-ils pas dans leurs montagnes pour les exterminer tous ? Mon frère dit qu'ils vivent dans une même île : ils n'auraient pu leur échapper ?

— Houa ! s'écria Dumais à la façon du sauvage, mon frère va voir que c'est impossible, s'il veut m'écouter. Les sauvages écossais habitent des montagnes si hautes, si hautes, dit Dumais en montrant le ciel, qu'une armée de jeunes Anglais qui les avaient poursuivis, une fois, jusqu'à moitié chemin, avaient la barbe blanche quand ils descendirent.

— Les Français sont toujours fous, dit l'Indien, ils ne

cherchent qu'à faire rire : ils mettront bien vite des *matchicotis* (jupons) et iront s'asseoir avec nos *squaws* (femmes), pour les amuser de leurs contes ; ils ne sont jamais sérieux comme des hommes.

— Mon frère doit voir, reprit Dumais, que c'est pour lui faire comprendre combien sont hautes les montagnes d'Ecosse.

— Que mon frère parle ; la Grand'-Loutre écoute e comprend, fit l'indien accoutumé à ce style figuré.

— Les Ecossais ont la jambe forte comme l'orignal, e sont agiles comme le chevreuil, continua Dumais.

— Ton frère te croit, interrompit l'indien, s'ils sont tous comme le prisonnier, qui, malgré ses liens, était toujours sur mes talons quand nous l'avons amené ici : il a la jambe d'un sauvage.

— Les Anglais, reprit le Canadien, sont grands et robustes ; mais ils ont la jambe molle et le ventre gros : si bien que, quoique souvent victorieux, lorsqu'ils poursuivaient leurs ennemis sur leurs hautes montagnes, ceux-ci plus agiles échappaient toujours, leur dressaient des embûches, et en tuaient un grand nombre ; si bien que les Anglais renonçaient le plus souvent à les poursuivre dans des lieux où ils n'attrapaient que des coups et où ils crevaient de faim. La guerre continuait cependant toujours : quand les Anglais faisaient des prisonniers, ils en brûlaient quelques-uns ; mais ceux-ci entonnaient au poteau leur chanson de mort, insultaient leurs ennemis en leur disant qu'ils avaient bu dans les crânes

de leurs grands-pères, et qu'ils ne savaient pas torturer des guerriers.

— Houa ! s'écria la Grand'-Loutre, ce sont des hommes que ces Ecossais !

— Les Ecossais, reprit le Canadien, avaient pour chef, il y a bien longtemps de cela, un brave guerrier nommé Wallace ; quand il partait pour la guerre, la terre tremblait sous ses pieds : il était aussi haut que ce sapin, et valait à lui seule toute une armée. Il fut trahi par un misérable, vendu pour de l'argent, fait prisonnier et condamné à être pendu. A cette nouvelle, ce ne fut qu'un cri de rage et de douleur dans toutes les montagnes d'Ecosse : tous les guerriers se peignirent le visage en noir, on tint conseil et dix grands chefs, portant le calumet de paix, partirent pour l'Angleterre. On les fit entrer dans un grand wigwam, on alluma le feu du conseil, on fuma longtemps en silence ; un grand chef prit enfin la parole et dit : Mon frère, la terre a assez bu le sang des guerriers de deux braves nations, nous désirons enterrer la hache : rends-nous Wallace, et nous resterons en ôtages à sa place : tu nous feras mourir, s'il lève encore le casse-tête contre toi. Et il présenta le calumet au grand Ononthio des Anglais, qui le repoussa de la main en disant : avant que le soleil se couche trois fois, Wallace sera pendu.

Ecoute, mon frère, dit le grand chef Ecossais, s'il faut que Wallace meure, fais-lui souffrir la mort d'un guerrier : on ne pend que les chiens ; et il présenta de nouveau le

calumet, qu'Ononthio repoussa. Les députés se consultèrent entre eux, et leur grand chef reprit : Que mon frère écoute mes dernières paroles, et que son cœur se réjouisse : qu'il fasse planter onze poteaux pour brûler Wallace et ses dix guerriers, qui seront fiers de partager son sort : ils remercieront leur frère de sa clémence. Et il offrit encore le calumet de paix, qu'Ononthio refusa.

— Houa ! fit la Grand'-Loutre, c'était pourtant de belles paroles et sortant de cœurs généreux. Mais mon frère ne me dit pas pourquoi les Ecossais sont maintenant amis des Anglais, et font la guerre avec eux contre les Français ?

— Les députés retournèrent dans leurs montagnes, la rage dans le cœur ; à chaque cri (*b*) de mort qu'ils poussaient avant d'entrer dans les villes et villages pour annoncer la fin lamentable de Wallace, tout le monde courait aux armes, et la guerre continua entre les deux nations pendant autant de lunes qu'il y a de grains de sable dans ma main, dit Dumais en jetant une poignée de sable devant lui. Le petit peuple de sauvages était le plus souvent vaincu par les ennemis aussi nombreux que les étoiles dans une belle nuit ; les rivières coulaient des eaux de sang, mais il ne songeait pas à enfouir la hache du guerrier. La guerre durerait encore sans un traître qui avertit des soldats anglais que neuf grands chefs écossais, réunis dans une caverne pour y boire l'eau-de-feu, s'y étaient endormis comme notre frère Talamousse.

— Les peaux rouges, dit la Grand'-Loutre, ne sont

jamais traîtres à leur nation : ils trompent leurs ennemis, jamais leurs amis. Mon frère veut-il me dire pourquoi il y a des traîtres parmi les visages-pâles.

Dumais, assez embarrassé de répondre à cette question faite à brûle pourpoint, continua comme s'il n'eût rien entendu.

— Les neuf chefs, surpris loin de leurs armes, furent conduits dans une grande ville, et tous condamnés à être pendus avant la fin d'une lune. A cette triste nouvelle, on alluma des feux la nuit sur toutes les montagnes d'Ecosse pour convoquer un grand conseil de tous les guerriers de la nation. Les hommes sages dirent de belles paroles pendant trois jours et trois nuits ; et cependant on ne décidait rien. On fit la médecine, et un grand sorcier déclara que le mitsimanitou [1] était irrité contre ses enfants, et qu'il fallait enfouir la hache pour toujours. Vingt guerriers peints en noir se rendirent dans la grande ville des Anglais, et avant d'y entrer poussèrent autant de cris de mort qu'il y avait de chefs captifs. On tint un grand conseil, et l'Ononthio des Anglais leur accorda la paix à condition qu'il donneraient des ôtages, qu'ils livreraient leurs places fortes, que les deux nations n'en feraient plus qu'une, et que les guerriers anglais et écos-

1 Faire la médecine: les sauvages n'entreprenaient aucune expédition importante, soit de guerre, soit de chasse, sans consulter les esprits infernaux par le ministère de leurs sorciers.

Le mitsimanitou était le grand-dieu des sauvages ; et le manitou, leur démon, ou génie du mal, divinité inférieure toujours opposée au dieu bienfaisant.

sais combattraient épaules contre épaules les ennemis du grand Ononthio. On fit un festin qui dura trois jours et trois nuits, et où l'on but tant d'eau-de-feu, que les femmes serrèrent les casse-tête : car, sans cela, la guerre aurait recommencé de nouveau. Les Anglais furent si joyeux, qu'ils promirent d'envoyer en Ecosse, par dessus le marché, toutes les têtes, pattes et queues des moutons qu'ils tueraient à l'avenir.

— C'est bon, ça, dit l'Indien ; les Anglais sont généreux ! [1]

— Mon frère doit voir, continua Dumais, qu'un guerrier écossais aime mieux être brûlé que pendu, et il va me vendre sa part du prisonnier. Que mon frère fasse son prix, et Dumais ne regardera pas à l'argent.

— La Grand'-Loutre ne vendra pas sa part du prisonnier, dit l'indien : il a promis à Taoutsï et à Katakouï de le livrer demain au campement du petit Marigotte, et il tiendra sa parole. On assemblera le conseil ; la Grand'-Loutre parlera aux jeunes gens, et, s'ils consentent à ne pas le brûler, il sera toujours temps de le livrer à d'Haberville.

— Mon frère connaît Dumais, dit le Canadien : il sait qu'il est riche, qu'il a un bon cœur et qu'il est homme de parole ; Dumais paiera pour le prisonnier six fois

1 Les sauvages sont très-friands de la tête et des pattes des animaux. Je demandais un jour à un vieux canaoua, qui se vantait d'avoir pris part à un festin où sept de leurs ennemis avaient été mangés, quelle était la partie la plus délicieuse d'un ennemi rôti : il répondit sans hésiter, en se faisant claquer la langue : Certes, ce sont les pieds et les mains, mon brère.

autant, en comptant sur ses doigts, qu'Ononthio paie aux sauvages pour chaque chevelure de l'ennemi.

— La Grand'-Loutre sait que son frère dit vrai, répliqua l'Indien, mais il ne vendra pas sa part du prisonnier.

Les yeux du Canadien lancèrent des flammes ; il serra fortement le manche de sa hache ; mais, se ravisant tout-à-coup, il secoua d'un air indifférent les cendres de la partie du casse-tête qui servait de pipe aux Français aussi bien qu'aux sauvages dans leurs guerres de découvertes. Quoique le premier mouvement hostile de Dumais n'eût point échappé à l'œil de lynx de son compagnon, il n'en continua pas moins à fumer tranquillement.

Les paroles de Dumais, lorsque de Locheill l'avait reconnu, avaient fait renaître l'espérance dans son âme ; et il se rattachait à cette vie, dont il avait d'abord fait le sacrifice avec résignation, en bon chrétien et en homme courageux. Malgré les remords cuisants qui lui déchiraient le cœur, il était bien jeune pour faire, sans regret, ses adieux à la vie et à tout ce qu'il avait de plus cher au monde. Pouvait-il sans amertume renoncer à la brillante carrière des armes qui avait illustré un si grand nombre de ses ancêtres ? Pouvait-il, lui, le dernier de sa race, enfouir sans regret dans la tombe le blason taché des Cameron de Locheill ? Pouvait-il faire sans regret ses adieux à la vie, en pensant qu'il laisserait la famille d'Haberville sous l'impression qu'elle avait réchauffé une vipère dans son sein ; en pensant que son nom ne serait

prononcé qu'avec horreur par les seuls amis sincères qu'il eût au monde ; en pensant au désespoir de Jules et aux imprécations de l'implacable capitaine ; à la douleur muette de cette bonne et sainte femme qui l'appelait son fils, et de cette belle et douce jeune fille qui l'appelait jadis son frère, et à laquelle il avait espéré donner un jour un nom plus tendre ? Arché était donc bien jeune pour mourir. En ressaisissant la vie, il pouvait encore tout réparer, et une lueur d'espérance ranima son cœur.

De Locheill, encouragé par les paroles de Dumais, avait suivi, avec une anxiété toujours croissante, la scène qui se passait devant lui. Ignorant l'idiome indien, il s'efforçait de saisir, à l'expression de leurs traits, le sens des paroles des interlocuteurs. Quoique la nuit fût un peu sombre, il n'avait rien perdu des regards haineux et méprisants que lui lançaient les sauvages, dont les yeux brillaient d'une lumière phosphorescente, comme ceux du chat-tigre. Connaissant la férocité des sauvages sous l'influence de l'alcool, il ne vit pas sans surprise Dumais leur passer le flacon ; mais, quand il vit l'un d'eux s'abstenir de boire et l'autre étendu mort-ivre sur le sable, il comprit la tactique de son libérateur pour se débarrasser d'un de ses ennemis. Quand il entendit prononcer le nom de Wallace, il se rappela que pendant la maladie de Dumais, il l'avait souvent entretenu des exploits fabuleux de son héros favori, sans pouvoir néanmoins deviner à quelle fin il entretenait le sauvage des exploits d'un guer-

rier calédonien. S'il eût compris la fin du discours du canadien, il se serait rappelé les quolibets de Jules à propos du prétendu plat favori de ses compatriotes. Quand il vit la colère briller dans les yeux de Dumais, quand il le vit serrer son casse-tête, il allait lui crier de ne point frapper, lorsqu'il lui vit reprendre une attitude pacifique. Son âme généreuse se refusait à voir son ami exposé, par un sentiment de gratitude, à passer par les armes, en tuant un sauvage allié des Français.

Le Canadien garda pendant quelque temps le silence, chargea de nouveau sa pipe, se mit à fumer et dit de sa voix la plus calme :

— Quand la Grand'-Loutre est tombé malade de la picote, près de la Rivière-du-Sud, ainsi que son père, sa femme et ses deux fils, Dumais a été les chercher ; et au risque de prendre la maladie lui-même, ainsi que sa famille, il les a transportés dans son grand wigwam, où il les a soignés pendant trois lunes. Ce n'est pas la faute à Dumais si le vieillard et les deux jeunes gens sont morts : Dumais les a fait enterrer avec des cierges à l'entour de leurs corps, comme des chrétiens, et la robe noire a prié le Grand-Esprit pour eux.

— Si Dumais, répliqua l'Indien, ainsi que sa femme et ses enfants fussent tombés malades dans la forêt, la Grand'-Loutre les aurait portés dans son wigwam, aurait pêché le poisson des lacs et des rivières, chassé le gibier dans les bois, aurait acheté l'eau-de-feu, qui est la médecine des Français, et il aurait dit :—Mangez et buvez,

mes frères, et prenez des forces. La Grand'-Loutre et sa *squaw* auraient veillé jour et nuit auprès de la couche de ses amis français; et la Grand'-Loutre n'aurait pas dit :—Je t'ai nourri, soigné, et j'ai acheté avec mes pelleteries l'eau-de-feu qui est la médecine des visages-pâles. Que mon frère, ajouta l'Indien en se redressant avec fierté, emmène le prisonnier : la peau rouge ne doit plus rien au visage-pâle !

Et il se remit à fumer tranquillement.

— Ecoute, mon frère, dit le Canadien, et pardonne à Dumais s'il t'a caché la vérité : il ne connaissait pas ton grand cœur. Il va parler maintenant en présence du Grand-Esprit qui l'écoute; et le visage-pâle ne ment jamais au Grand-Esprit.

— C'est vrai, fit l'Indien : que mon frère parle, et son frère l'écoute.

— Quand la Grand'-Loutre était malade, il y a deux ans, reprit le Canadien, Dumais lui a raconté son aventure, lorsque les glaces du printemps l'emportaient dans la chute de Saint-Thomas, et comment il fut sauvé par un jeune écossais, qui arrivait le soir chez le seigneur de Beaumont.

— Mon frère me l'a raconté, dit l'Indien, et il m'a montré les restes de l'îlot où, suspendu sur l'abîme, il attendait la mort à chaque instant. La Grand'-Loutre connaissait déjà la place et le vieux cèdre auquel mon frère se tenait.

— Eh bien, reprit Dumais en se levant et ôtant sa

casquette, ton frère déclare, en présence du Grand-Esprit, que le prisonnier est le jeune écossais qui lui a sauvé la vie !

L'Indien poussa un cri terrible, que les échos des montagnes répétèrent avec l'éclat de la foudre, se releva d'un bond, en tirant son couteau, et se précipita sur le prisonnier. De Locheill, qui n'avait rien compris à leur conversation, crut qu'il touchait au dernier moment de son existence, et recommanda son âme à Dieu, quand, à sa grande surprise, le Sauvage coupa ses liens, lui secoua fortement les mains avec de vives démonstrations de joie, et le poussa dans les bras de son ami.

Dumais pressa, en sanglotant, Arché contre sa poitrine, puis s'écria en s'agenouillant :

— Je vous ai prié, ô mon Dieu ! d'étendre votre main protectrice sur ce noble et généreux jeune homme ; ma femme et mes enfants n'ont cessé de faire les mêmes prières : merci, merci, mon Dieu ! merci de m'avoir accordé beaucoup plus que je n'avais demandé ! Je vous rends grâce, ô mon Dieu ! car j'aurais commis un crime pour lui sauver la vie, et j'aurais traîné une vie rongée de remords, jusqu'à ce que la tombe eût recouvert un meurtrier.

— Maintenant, dit de Locheill après avoir remercié son libérateur avec les plus vives expressions de reconnaissance, en route au plus vite, mon cher Dumais : car, si l'on s'aperçoit de mon absence du bivouac, je suis

perdu sans ressource ; je vous expliquerai cela chemin faisant.

Comme ils se préparaient à mettre le pied dans le canot, trois cris de huard se firent entendre vis-à-vis de l'îlot du côté sud du lac.

— Ce sont les jeunes gens du Marigotte, dit la Grand'-Loutre en s'adressant à de Locheill, qui viennent te chercher, mon frère ; Taoutsï et Katakouï leur auront fait dire, par quelques sauvages qu'ils auront rencontrés, qu'il y avait un prisonnier anglais sur l'îlot ; mais ils crieront longtemps avant de réveiller Talamousse, et la Grand'-Loutre va dormir jusqu'au retour du Canadien. Bon voyage, mes frères.

Arché et son compagnon entendirent longtemps, en se dirigeant vers le nord, les cris de huard que poussaient les jeunes sauvages à courts intervalles, mais ils étaient hors de toute atteinte.

— Je crains, dit Arché en descendant le versant opposé de la montagne, que les jeunes guerriers abénaquis trompés dans leur attente, ne fasse un mauvais parti à nos amis de l'îlot.

— Il est vrai, répondit son compagnon, que nous les privons d'une grande réjouissance : ils trouvent le temps long au Marigotte, et la journée de demain leur aurait paru courte en faisant rôtir un prisonnier. De Locheill frisonna involontairement.

Quant aux deux canaouas que nous avons laissés, n'ayez aucune inquiétude pour eux, ils sauront bien se

tirer d'affaire. Le sauvage est l'être le plus indépendant de la nature ; il ne rend compte de ses actions à autrui qu'autant que ça lui plaît. D'ailleurs tout ce qui pourrait leur arriver de plus fâcheux dans cette circonstance, serait, suivant leur expression, de couvrir la moitié du prisonnier avec des peaux de castor ou d'autres objets, en un mot d'en payer la moitié à Taoutsï et Katakouï. Il est même plus que probable que la Grand'-Loutre, qui est une sorte de bel-esprit parmi eux, se contentera de faire rire les autres aux dépens de ses deux associés, car il n'est jamais à bout de ressources. Il va leur dire que Talamousse et lui avaient bien le droit de disposer de la moitié de leur captif ; qu'une moitié une fois libre a emporté l'autre ; qu'ils se dépêchent de courir, que le prisonnier chargé de leur butin ne peut se sauver bien vite ; ou d'autres farces semblables toujours bien accueillies des sauvages. Enfin, ce qui est encore probable, c'est qu'il va leur parler de mon aventure aux chutes de Saint-Thomas, que tous les Abénaquis connaissent, leur dire que c'est à votre dévouement que je dois la vie ; et, comme les sauvages n'oublient jamais un service, ils s'écrieront : Mes frères ont bien fait de relâcher le sauveur de notre ami le visage pâle !

De Locheill voulut entrer dans de longs détails pour se disculper aux yeux de Dumais de sa conduite cruelle le jour précédent ; mais celui-ci l'arrêta.

— Un homme comme vous, monsieur Archibald de

Locheill, dit Dumais, ne me doit aucune explication. Ce n'est pas celui qui, au péril de sa vie, n'a pas hésité un seul instant à s'exposer à la rage des éléments déchaînés pour secourir un inconnu, ce n'est pas un si noble cœur que l'on peut soupçonner de manquer aux premiers sentiments de l'humanité et de la reconnaissance. Je suis soldat et je connais toute l'étendue des devoirs qu'impose la discipline militaire. J'ai assisté à bien des scènes d'horreur de la part de nos barbares alliés, qu'en ma qualité de sergent, commandant quelquefois un parti plus fort que le leur, j'aurais pu empêcher, si des ordres supérieurs ne m'eussent lié les mains : c'est un rude métier que le nôtre pour des cœurs sensibles.

J'ai été témoin d'un spectacle qui me fait encore frémir d'horreur quand j'y pense. J'ai vu ces barbares brûler une Anglaise : c'était une jeune femme d'une beauté ravissante. Il me semble toujours la voir liée au poteau où ils la martyrisèrent pendant huit mortelles heures. Je la vois encore cette pauvre femme au milieu de ses bourreaux, n'ayant, comme notre mère Eve, pour voile que ses longs cheveux, blonds comme de la filasse, qui lui couvraient la moitié du corps. Il me semble entendre sans cesse son cri déchirant de : *mein Gott ! mein Gott !* Nous fîmes tout ce que nous pûmes pour la racheter, mais sans y réussir ; car, malheureusement pour elle, son père, son mari et ses frères en la défendant avec le courage du désespoir, avaient tué plusieurs sau-

vages et entre autres un de leurs chefs et son fils. Nous n'étions qu'une quinzaine de Canadiens contre au moins deux cents Indiens. J'étais bien jeune alors, et je pleurais comme un enfant. Ducros dit Laterreur cria à Francœur en écumant de rage : Quoi ! sergent, nous, des hommes, nous souffrirons qu'on brûle une pauvre créature devant nos yeux sans la défendre ! nous, des Français ! Donnez l'ordre, sergent, et j'en échine pour ma part dix de ces chiens de canaouas avant qu'ils aient même le temps de se mettre en défense. Et il l'aurait fait comme il le disait, car c'était un maître homme que Laterreur, et vif comme un poisson. L'Ours-Noir, un de leurs guerriers les plus redoutables, se retourna de notre côté en ricanant. Ducros s'élança sur lui le casse-tête levé en lui criant : Prends ta hache, L'Ours-Noir, et tu verras, lâche, que tu n'auras pas affaire à une faible femme ! L'Indien haussa les épaules d'un air de pitié, et se contenta de dire lentement : Le visage pâle est bête ; il tuerait son ami pour défendre la *squaw* d'un chien d'anglais son ennemi. Le sergent mit fin à cette altercation en ordonnant à Ducros de rejoindre notre petit groupe. C'était un brave et franc cœur que ce sergent, comme son nom l'attestait. Il nous dit, les larmes aux yeux : Il me serait inutile d'enfreindre mes ordres ; nous ne pourrions sauver cette pauvre femme en nous faisant tous massacrer. Quelle en serait ensuite la conséquence ? La puissante tribu des Abénaquis se détacherait de l'alliance des Français, deviendrait notre ennemie, et

combien alors de nos femmes et de nos enfants subiraient le sort de cette malheureuse anglaise ! Et je serais responsable de tout le sang qui serait répandu.

Eh bien ! monsieur Arché, six mois même après cette scène horrible, je me réveillais en sursaut, tout trempé de sueur : il me semblait la voir, cette pauvre victime, au milieu de ces bêtes féroces ; il me semblait sans cesse entendre ses cris déchirants de *mein Gott ! mein Gott !* On s'est étonné de mon sang-froid, et de mon courage, lorsque les glaces m'entraînaient vers les chutes de Saint-Thomas ; en voici la principale cause. Au moment que la débâcle se fit, et que les glaces éclataient avec un bruit épouvantable, je crus entendre, parmi les voix puissantes de la tempête, les cris déchirants de la malheureuse anglaise et son : *mein Gott ! mein Gott !* [1] Je pensai que c'était un châtiment de la Providence, que je méritais, pour ne l'avoir pas secourue. Car, voyez-vous, monsieur Arché, les hommes font souvent des lois que le bon Dieu est loin de sanctionner. Je ne suis qu'un pauvre ignorant, qui dois le peu d'instruction que j'ai reçue au vénérable curé qui a élevé ma femme ; mais c'est là mon avis.

— Et vous avez bien raison, dit Arché en soupirant.

1 Un vieux soldat, nommé Godrault, qui avait servi sous mon grand-père me recontait, il y a près de soixante-et-dix ans, cette scène cruelle dont il avait été témoin. Il me disait que l'infortunée victime criait : *mein Gott !* Ma famille croyait que c'était une faute de prononciation de la part du soldat, et que ce devait être plutôt : *my God !* mais il est probable que cette malheureuse femme était hollandaise, et qu'elle criait vraiment : *mein Gott.*

Les deux amis s'entretinrent, pendant le reste du trajet, de la famille d'Haberville. Les dames et mon oncle Raoul s'étaient réfugiés dans la ville de Québec, à la première nouvelle de l'apparition de la flotte anglaise dans les eaux du Saint-Laurent. Le capitaine d'Haberville était campé à Beauport, avec sa compagnie, ainsi que son fils Jules, de retour au Canada, avec le régiment dans lequel il servait.

Dumais, craignant quelque fâcheuse rencontre de sauvages Abénaquis qui épiaient les mouvements de l'armée anglaise, insista pour escorter Arché jusqu'au bivouac où il avait laissé ses soldats. Les dernières paroles de Locheill furent :

— Vous êtes quitte envers moi, mon ami, vous m'avez rendu vie pour vie ; mais moi je ne le serai jamais envers vous. Il y a, Dumais, une solidarité bien remarquable dans nos deux existences. Parti de la Pointe-Lévis, il y a deux ans, j'arrive sur les bords de la Rivière-du-Sud pour vous retirer de l'abîme : quelques minutes plus tard vous étiez perdu sans ressources. Je suis, moi, fait prisonnier, hier, par les sauvages, après une longue traversée de l'Océan ; et vous, mon cher Dumais, vous vous trouvez à point sur un îlot du lac Trois-Saumons pour me sauver l'honneur et la vie : la providence de Dieu s'est certainement manifestée d'une manière visible. Adieu, mon cher ami ; quelque aventureuse que soit la carrière du soldat, j'ai l'espoir que nous reposerons la tête sous le même tertre, et que vos enfants et petits-

enfants auront une raison de plus de bénir la mémoire d'Archibald Cameron of Locheill.

Lorsque les montagnards écossais remarquèrent, au soleil levant, la pâleur de leur jeune chef, après tant d'émotions, ils pensèrent que, craignant quelque surprise, il avait passé la nuit sans dormir, à rôder autour de leur bivouac. Après un léger repas, de Locheill fit mettre le feu à la maison voisine du moulin réduit en cendre ; mais il avait à peine repris sa marche, qu'un émissaire de Montgomery lui signifia de cesser l'œuvre de destruction. [1]

— Il est bien temps ! s'écria Arché en mordant la poignée de sa claymore.

1 Cette maison, construite en pierre, et appartenant à monsieur Joseph Robin, existe encore ; car, après le départ des Anglais, les Canadiens, cachés dans les bois, éteignirent le feu. Une poutre, roussie par les flammes, atteste cet acte de vandalisme. La tradition veut que cette maison ait été préservée de l'incendie par la protection d'un Christ, les autres disent d'une madone, exposée dans une niche pratiquée dans le mur de l'édifice, comme cela se voit encore dans plusieurs anciennes maisons canadiennes.



CHAPITRE QUATORZIÈME

Il est des occasions dans la guerre
où le plus brave doit fuir.

CERVANTES

LES PLAINES D'ABRAHAM.

Væ victis! dit la sagesse des nations; malheur aux vaincus! non-seulement à cause des désastres, conséquences naturelles d'une défaite, mais aussi parce que les vaincus ont toujours tort. Ils souffrent matériellement, ils souffrent dans leur amour-propre blessé, ils souffrent dans leur réputation comme soldats. Qu'ils aient combattu un contre dix, un contre vingt, qu'ils aient fait des prodiges de valeur, ce sont toujours des

vaincus ; à peine trouvent-ils grâce chez leurs compatriotes. L'histoire ne consigne que leur défaite. Ils recueillent bien, par-ci par-là, quelques louanges des écrivains de leur nation ; mais ces louanges sont presque toujours mêlées de reproches. On livre une nouvelle bataille, la plume et le compas à la main ; on enseigne aux mânes des généraux dont les corps reposent sur des champs de carnage vaillamment défendus, ce qu'ils auraient dû faire pour être au nombre des vivants ; on démontre victorieusement, assis dans un fauteuil bien bourré, par quelles savantes manœuvres les vaincus seraient sortis triomphants de la lutte ; on leur reproche avec amertume les conséquences de leur défaite. Ils mériteraient pourtant d'être traités avec plus de générosité. Un grand capitaine, qui a égalé de nos jours Alexandre et César, n'a-t-il pas dit : " Quel est celui qui " n'a jamais commis de faute à la guerre ? " *Væ victis !*

Le 13 septembre 1759, jour néfaste dans les annales de la France, l'armée anglaise, commandée par le général Wolfe, après avoir trompé la vigilance des sentinelles françaises, et surpris les avant-postes pendant une nuit sombre, était rangée en bataille le matin sur les plaines d'Abraham, où elle avait commencé à se retrancher. Le général Montcalm, emporté par son courage chevaleresque, ou jugeant peut-être aussi qu'il était urgent d'interrompre des travaux dont les conséquences pouvaient devenir funestes, attaqua les Anglais avec une portion seulement de ses troupes, et fut vaincu, comme il devait

l'être, avec des forces si disproportionnées à celles de l'ennemi. Les deux généraux scellèrent de leur sang cette bataille mémorable, Wolfe en dotant l'Angleterre d'une colonie presque aussi vaste que la moitié de l'Europe, Montcalm en faisant perdre à la France une immense contrée que son roi et ses imprévoyants ministres appréciaient d'ailleurs fort peu.

Malheur aux vaincus ! Si le marquis de Montcalm eût remporté la victoire sur l'armée anglaise, on l'aurait élevé jusqu'aux nues, au lieu de lui reprocher de n'avoir pas attendu les renforts qu'il devait recevoir de monsieur de Vaudreuil et du colonel de Bougainville, on aurait admiré sa tactique d'avoir attaqué brusquement l'ennemi avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître, et d'avoir profité des accidents de terrain pour se retrancher dans des positions inexpugnables ; on aurait dit que cent hommes à l'abri de retranchements en valent mille à découvert ; on n'aurait point attribué au général Montcalm des motifs de basse jalousie, indigne d'une grande âme : les lauriers brillants qu'il avait tant de fois cueillis sur de glorieux champs de batailles, l'auraient mis à couvert de tels soupçons.

Væ victis ! La cité de Québec, après la funeste bataille du 13 septembre, n'était plus qu'un monceau de ruines ; les fortifications n'étaient pas même à l'abri d'un coup de main, car une partie des remparts s'écroulait. Les magasins étaient épuisés de munitions ; les artilleurs,

plutôt pour cacher leur détresse que pour nuire à l'ennemi, ne tiraient qu'un coup de canon à longs intervalles contre les batteries formidables des Anglais. Il n'y avait plus de vivres. Et l'on a cependant accusé de pusillanimité la brave garnison qui avait tant souffert et qui s'était défendue si vaillamment. Si le gouverneur, nouveau Nostradamus, eût su que le chevalier de Lévis était à portée de secourir la ville, et qu'au lieu de capituler, il eût attendu l'arrivée des troupes françaises, il est encore certain que, loin d'accuser la garnison de pusillanimité, on eût élevé son courage jusqu'au ciel. Certes, la garnison s'est montrée bien lâche en livrant une ville qu'elle savait ne pouvoir défendre ! Elle devait, confiante en l'humanité de l'ennemi qui avait promené le fer et le feu dans les paisibles campagnes, faire fi de la vie des citadins, de l'honneur de leurs femmes et de leurs filles exposées à toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut ! Elle a été bien lâche cette pauvre garnison ! Malheur aux vaincus !

Les Anglais, après la capitulation, ne négligèrent rien de ce qui pouvait assurer la conquête d'une place aussi importante que la capitale de la Nouvelle-France. Les murs furent relevés, de nouvelles fortifications ajoutées aux premières, et le tout armé d'une artillerie formidable. Ils pouvaient devenir assiégés, d'assiégeants qu'ils étaient l'année précédente. Leurs prévisions étaient justes, car le général de Lévis reprenait, le printemps suivant.

l'offensive avec une armée de 8,000 hommes, tant de troupes régulières que de miliciens canadiens.

Cependant l'armée anglaise, fière de la victoire qu'elle avait remportée, sept mois auparavant, était encore rangée en bataille, dès huit heures du matin, le 28 avril 1760, sur les mêmes plaines où elle avait combattu avec tant de succès. Le général Murray, qui commandait cette armée forte de 6,000 hommes et soutenue par vingt-deux bouches à feu, occupait les positions les plus avantageuses, lorsque l'armée française, un peu plus nombreuse, mais n'ayant que deux pièces d'artillerie, couronna les hauteurs de Sainte-Foye. Les Français, quoique fatigués par une marche pénible par des chemins impraticables à travers les marais de la Suède, [1] brûlaient du désir de venger leur défaite de l'année précédente. La soif du sang était bien ardente dans les poitrines d'ennemis qui attisaient depuis tant d'années les haines séculaires qu'ils avaient transportées de la vieille Europe sur le nouveau continent. Des deux côtés la bravoure était égale, et 15,000 hommes des meilleures troupes du monde n'attendaient que l'ordre de leurs chefs pour ensanglanter de nouveau les mêmes plaines qui avaient déjà bu le sang de tant de valeureux soldats.

Jules d'Haberville, qui s'était déjà distingué à la première bataille des plaines d'Abraham, faisait alors partie

1 Ce mot se prononce aussi *Suète,* et provient peut-être de ce que la terre *sue* dans cet endroit.

d'une des cinq compagnies commandées par le brave capitaine d'Aiguebelle, qui, sur l'ordre du général de Lévis, abandonnèrent d'abord le moulin de Dumont attaqué par des forces supérieures. Jules blessé grièvement par un éclat d'obus, qui lui avait cassé le bras gauche, refusa de céder aux instances de ses amis, qui le pressaient instamment de faire panser une blessure dont le sang coulait avec abondance ; et, se contentant d'un léger bandage avec son mouchoir, il chargea de nouveau, le bras en écharpe, à la tête de sa compagnie, lorsque le général, jugeant l'importance de s'emparer à tout prix d'un poste dont dépendait l'issue du combat, ordonna de reprendre l'offensive.

Presque toute l'artillerie du général Murray était dirigée de manière à protéger cette position si importante, lorsque les grenadiers français l'abordèrent de nouveau au pas de charge. Les boulets, la mitraille décimaient leurs rangs, qu'ils reformaient à mesure avec autant d'ordre que dans une parade. Cette position fut prise et reprise plusieurs fois pendant cette mémorable bataille où chacun luttait de courage. Jules d'Haberville, « le petit grenadier, » comme l'appelaient ses soldats, emporté par son ardeur malgré sa blessure, s'était précipité, l'épée à la main, au milieu des ennemis qui lâchèrent prise un instant ; mais à peine les Français s'y étaient-ils établis, que les Anglais, revenant à la charge en plus grand nombre, s'emparèrent du moulin, après un combat des plus sanglants.

Les grenadiers français, mis un instant en désordre, se reformèrent de nouveau à une petite distance sous le feu de l'artillerie et d'une grêle de balles qui les criblaient ; et, abordant pour la troisième fois le moulin de Dumont à la baïonnette, ils s'en emparèrent après une lutte sanglante, et s'y maintinrent.

On aurait cru, pendant cette troisième charge, que tous les sentiments qui font aimer la vie étaient éteints dans l'âme du jeune d'Haberville, qui, le cœur ulcéré par l'amitié trahie, par la ruine totale de sa famille, paraissait implorer la mort comme un bienfait. Aussi, dès que l'ordre avait été donné de marcher en avant pour la troisième fois, bondissant comme un tigre, et poussant le cri de guerre de sa famille. " A moi grenadiers ! " il s'était précipité seul sur les Anglais, qu'il avait attaqués comme un insensé. L'œuvre de carnage avait recommencé avec une nouvelle fureur, et, lorsque les Français étaient restés maîtres de la position, ils avaient retiré Jules d'un monceau de morts et de blessés. Comme il donnait signe de vie, deux grenadiers le portèrent sur les bords d'un petit ruisseau près du moulin, où un peu d'eau fraîche lui fit reprendre connaissance. C'était plutôt la perte du sang qui avait causé la syncope, que la grièveté de la blessure : un coup de sabre, qui avait fendu son casque, avait coupé la chair sans fracturer l'os de la tête. Un soldat arrêta l'effusion du sang, et dit à Jules, qui voulait retourner au combat :

— Pas pour le petit quart d'heure, notre officier : vous

en avez votre suffisance pour le moment ; le soleil chauffe en diable sur la butte, ce qui est dangereux pour les blessures de tête. Nous allons vous porter à l'ombre de ce bois, où vous trouverez des lurons qui ont aussi quelques égratignures. D'Haberville, trop faible pour opposer aucune résistance, se trouva bien vite au milieu de nombreux blessés, qui avaient eu assez de force pour se traîner jusqu'au bocage de sapin.

Tout le monde connaît l'issue de la seconde bataille des plaines d'Abraham ; la victoire fut achetée bien chèrement par les Français et les Canadiens, dont la perte fut aussi grande que celle de l'ennemi. Ce fut, de la part des vainqueurs, effusion inutile de sang. La Nouvelle-France, abandonnée de la mère-patrie, fut cédée à l'Angleterre par le nonchalant Louis XV, trois ans après cette glorieuse bataille qui aurait pu sauver la colonie.

De Locheill s'était vengé noblement des soupçons injurieux à sa loyauté, que son ennemi Montgomery avait essayé d'inspirer aux officiers supérieurs de l'armée britannique. Ses connaissances étendues, le temps qu'il consacrait à l'étude de sa nouvelle profession, son aptitude à tous les exercices militaires, sa vigilance aux postes qui lui étaient confiés, sa sobriété, lui valurent d'abord l'estime générale ; et son bouillant courage, tempéré néanmoins par la prudence dans l'attaque des lignes françaises à Montmorency, et sur le champ de bataille du 13 septembre 1759, fut remarqué par le

général Murray, qui le combla publiquement de louanges.

Lors de la déroute de l'armée anglaise, à la seconde bataille des plaines d'Abraham, Archibald de Locheill, après des prodiges de valeur à la tête de ses montagnards, fut le dernier à céder un terrain qu'il avait disputé pouce à pouce ; il se distingua encore par son sang-froid et sa présence d'esprit en sauvant les débris de sa compagnie dans la retraite ; car, au lieu de suivre le torrent des fuyards vers la ville de Québec, il remarqua que le moulin de Dumont était évacué par les grenadiers français, occupés à la poursuite de leurs ennemis dont ils faisaient un grand carnage, et profitant de cette circonstance pour dérober sa marche à l'ennemi, il défila entre cette position et le bois adjacent. Ce fut alors qu'il crut entendre prononcer son nom ; et, se détournant, il vit sortir du bosquet un officier, le bras en écharpe, la tête couverte d'un linge sanglant, l'uniforme en lambeau, qui, l'épée à la main, s'avançait en chancelant vers lui.

— Que faites-vous, brave Cameron de Locheill, cria l'inconnu ? Le moulin est évacué par nos vaillants soldats ; il n'est pas même défendu par des femmes, des enfants et des vieillards infirmes ! Retournez sur vos pas, valeureux Cameron, il vous sera facile de l'incendier pour couronner vos exploits !

Il était impossible de se méprendre à la voix railleuse de Jules d'Haberville, quoique son visage, souillé de sang et de boue, le rendit méconnaissable.

Arché, à ces paroles insultantes, n'éprouva qu'un seul sentiment, celui d'une tendre compassion pour l'ami de sa jeunesse, pour celui qu'il désirait depuis si longtemps presser dans ses bras. Son cœur battit à se rompre ; un sanglot déchirant s'échappa de sa poitrine, car il lui sembla entendre retentir de nouveau les paroles de la sorcière du domaine :

— " Garde ta pitié pour toi-même : tu en auras besoin, " lorsque tu porteras dans tes bras le corps sanglant de " celui que tu appelles maintenant ton frère ! Je n'é- " prouve qu'une grande douleur, ô Archibald de Locheill ! " c'est celle de ne pouvoir te maudire ! Malheur ! mal- " heur ! malheur ! "

Aussi Arché, sans égard à la position critique dans laquelle il se trouvait, à la responsabilité qui pesait sur lui pour le salut de ses soldats, fit faire halte à sa compagnie, et s'avança au-devant de Jules, sa claymore dirigée vers terre. Un instant, un seul instant, toute la tendresse du jeune français pour son frère d'adoption sembla se réveiller en lui ; mais, réprimant ce premier mouvement de sensibilité, il lui dit d'une voix creuse et empreinte d'amertume :

— Défendez-vous, monsieur de Locheill, vous aimez les triomphes faciles. Défendez-vous ! Ah ! traître !

A cette nouvelle injure, Arché, se croisant les bras, se contenta de répondre de sa voix la plus affectueuse :

— Toi aussi, mon frère Jules, toi aussi, tu m'as condamné sans m'entendre !

A ces paroles d'affectueux reproches, une forte secousse nerveuse acheva de paralyser le peu de force qui restait à Jules ; l'épée lui échappa de la main, et il tomba la face contre terre. Arché fit puiser de l'eau dans le ruisseau voisin par un de ses soldats ; et sans s'occuper du danger auquel il s'exposait, il prit son ami dans ses bras et le porta sur la lisière du bois, où plusieurs blessés tant Français que Canadiens, touchés des soins que l'Anglais donnait à leur jeune officier, n'eurent pas même l'idée de lui nuire, quoique plusieurs eussent rechargé leurs fusils. Arché, après avoir visité les blessures de son ami, jugea que la perte de sang était la seule cause de la syncope : en effet, l'eau glacée qu'il lui jeta au visage, lui fit bien vite reprendre connaissance. Il ouvrit les yeux, les leva un instant sur Arché, mais ne proféra aucune parole. Celui-ci lui serra une main qui parut répondre par une légère pression.

— Adieu, Jules, lui dit Arché ; adieu, mon frère ! le devoir impérieux m'oblige de te laisser : nous reverrons tous deux de meilleurs jours.

Et il rejoignit en gémissant ses compagnons.

— Maintenant, mes garçons, dit de Locheill après avoir jeté un coup-d'œil rapide sur la plaine, après avoir prêté l'oreille aux bruits confus qui en sortaient, maintenant, mes garçons, point de fausse délicatesse, la bataille

est perdue sans ressource ; montrons à présent l'agilité de nos jambes de montagnards, si nous voulons avoir la chance d'assister à d'autres combats ; en avant donc, et ne me perdez pas de vue.

Profitant alors, avec une rare sagacité, de tous les accidents de terrain, prêtant l'oreille de temps en temps aux cris des Français acharnés à la poursuite des Anglais, qu'ils voulaient refouler sur la rivière Saint-Charles, de Locheill eut le bonheur de rentrer dans la ville de Québec, sans avoir perdu un seul homme de plus. Cette vaillante compagnie avait déjà assez souffert : la moitié était restée sur le champ de bataille ; et, de tous les officiers et sous-officiers, de Locheill était le seul survivant.

Honneur au courage malheureux ! Honneur aux mânes des soldats anglais dont les corps furent enterrés pêle-mêle avec ceux de leurs ennemis, le 28 avril 1760. Honneur à ceux dont on voit encore les monceaux d'ossements reposer en paix près du moulin de Dumont dans un embrassement éternel ! Ces soldats auront-ils oublié leurs haines invétérées pendant ce long sommeil, ou seront-ils prêts à s'entr'gorger de nouveau, lorsque la trompette du jugement dernier sonnera le dernier appel de l'homme de guerre sur la vallée de Josaphat ?

Honneur à la mémoire des guerriers français dont les plaines d'Abraham recouvrent les corps sur le sinistre champ de bataille de l'année précédente. Auront-ils

mémoire, après un si long sommeil, de leur dernière lutte pour défendre le sol de leur patrie passée sous le joug de l'étranger ? Chercheront-ils, en s'éveillant, leurs armes pour reconquérir cette terre que leur courage trahi n'a pu conserver ? Les héros chantés par les poètes de la mythologie, conservaient leurs passions haineuses dans les champs élysées ; les héros chrétiens pardonnent en mourant à leurs ennemis.

Honneur au courage malheureux ! Si les hommes, qui fêtent l'anniversaire d'une grande victoire glorieusement disputée, avaient dans l'âme une parcelle de sentiments généreux, ils appendraient au brillant pavillon national, un drapeau à la couleur sombre avec cette légende : " Honneur au courage malheureux ! " Parmi les guerriers célèbres dont l'histoire fait mention, un seul, le lendemain d'une victoire mémorable, se découvrit avec respect devant les captifs en présence de son nombreux état-major, et prononça ces paroles dignes d'une grande âme : " Honneur, messieurs, au courage " malheureux ! " Il voulait, sans doute, que les Français, dans leurs triomphes futurs, fissent la part de gloire aux vaincus qui en étaient dignes : il savait que chacune de ses paroles resterait à jamais gravée sur le marbre de l'histoire. Les grands guerriers sont nombreux ; la nature avare prend des siècles pour enfanter un héros.

Le champ de bataille offrait un bien lugubre spectacle après la victoire des Français : le sang, l'eau et la boue

adhéraient aux vêtements, aux cheveux, aux visages même des morts et des blessés étendus cà et là sur un lit de glace : il fallait de pénibles efforts pour les dégager. Le chevalier de Lévis fit prendre le plus grand soin des blessés des deux nations, dont le plus grand nombre fut transporté au couvent des Dames Hospitalières de l'Hôpital-Général. L'hospice et ses dépendances furent encombrés de malades. Tout le linge de la maison fut déchiré pour les pansements ; il ne resta aux bonnes religieuses que les habits qu'elles portaient sur elles le jour de la bataille (*a*). Toujours altérées de charité chrétienne, elles eurent une rare occasion de se livrer aux pénibles devoirs que cette charité impose à celles qui, en prononçant leurs vœux, en ont fait un culte et une profession.

Le général Murray, rentré, après sa défaite, dans la cité de Québec qu'il avait fortifiée d'une manière formidable, opposait une vigoureuse résistance au chevalier de Lévis, lequel n'avait d'autre matériel de siége que vingt bouches à feu pour armer ses batteries : c'était plutôt un blocus qu'un siége régulier que les Français prolongeaient, en attendant des secours qu'ils ne reçurent jamais de la mère-patrie.

Le chevalier de Lévis, qui avait à cœur de montrer les soins qu'il donnait aux blessés ennemis, s'était prêté de la meilleure grâce du monde à la demande du général anglais d'envoyer trois fois par semaine un de ses officiers

visiter les malades de sa nation transportés à l'Hôpital-Général. De Locheill savait que son ami devait être dans cet hospice avec les officiers des deux nations ; mais il n'en avait reçu aucune nouvelle. Quoique dévoré d'inquiétude, il s'était abstenu de s'en informer pour ne point donner prise à la malveillance, dans la fausse position où ses anciennes relations avec les Canadiens l'avaient mis. Il était cependant naturel qu'il désirât rendre visite à ses compatriotes ; mais, avec la circonspection d'un Ecossais, il n'en fit rien paraître : et ce ne fut que le dixième jour après la bataille, lorsque son tour vint naturellement, qu'il se rendit à l'hospice, escorté d'un officier français. La conversation, entre les deux jeunes gens, ne tarit pas pendant la route.

— Je ne sais, dit à la fin de Locheill, si ce serait une indiscrétion de ma part de vous demander à parler privément à la Supérieure de l'hospice ?

— Je n'y vois pas d'indiscrétion, répondit le Français, mais je crains, moi, d'enfreindre mes ordres en vous le permettant : il m'est ordonné de vous conduire près de vos compatriotes, et rien de plus.

— J'en suis fâché, dit l'Ecossais d'un air indifférent : ça sera un peu contrariant pour moi ; mais n'en parlons plus.

L'officier français garda le silence pendant quelques minutes, et se dit, à part lui, que son interlocuteur, parlant la langue française comme un parisien, avait pro-

bablement lié connaissance avec quelques familles canadiennes enfermées dans les murs de Québec ; qu'il était peut-être chargé de quelque message de parents ou d'amis de la Supérieure, et qu'il serait cruel de refuser sa demande. Il reprit donc après un moment de silence :

— Comme je suis persuadé que ni vous, ni madame la Supérieure n'avez dessein de faire sauter nos batteries, je ne crois pas, après tout, manquer à mon devoir, en vous accordant l'entretien secret que vous demandez.

De Locheill, qui comptait sur cette entrevue pour opérer une réconciliation avec son ami, eut peine à réprimer un mouvement de joie, et répondit cependant d'un ton d'indifférence :

— Merci, monsieur, de votre courtoisie envers moi et cette bonne dame. Vos batteries, protégées par la valeur française, ajouta-t-il en souriant, sont en parfaite sûreté, lors même que nous aurions de mauvais desseins.

Les passages de l'hospice qu'il fallait franchir, avant de pénétrer dans le parloir de la Supérieure, étaient littéralement encombrés de blessés. Mais Arché, n'y voyant aucun de ses compatriotes, se hâta de passer outre. Après avoir sonné, il se promena de long en large, dans ce même parloir où la bonne Supérieure, tante de Jules, leur faisait jadis servir la collation, dans les fréquentes visites qu'il faisait au couvent, avec son ami, pendant son long séjour au collége des Jésuites, à Québec.

La Supérieure l'accueillit avec une politesse froide, et lui dit :

— Bien fâchée de vous avoir fait attendre ; prenez, s'il vous plaît, un siége, monsieur.

— Je crains, dit Arché, que madame la Supérieure ne me reconnaisse pas.

— Mille pardons, répliqua la Supérieure : vous êtes monsieur Archibald Cameron of Locheill.

— Vous m'appeliez autrefois Arché, fit le jeune homme.

— Les temps sont bien changés, monsieur de Locheill, répliqua la religieuse ; et il s'est passé bien des événements depuis.

De Locheill fit écho à ces paroles, et répéta en soupirant :

— Les temps sont bien changés, et il s'est passé bien des événements depuis. Mais, au moins, madame, comment se porte mon frère Jules d'Haberville ?

— Celui que vous appeliez autrefois votre frère, monsieur de Locheill, est maintenant, je l'espère, hors de danger.

— Dieu soit loué ! reprit de Locheill, toute espérance n'est pas maintenant éteinte dans mon cœur ! Si je m'adressais à une personne ordinaire, il ne me resterait plus qu'à me retirer après avoir remercié madame la Supérieure de l'entrevue qu'elle a daigné m'accorder mais j'ai l'honneur de parler à la sœur d'un brave soldat

à l'héritière d'un nom illustré dans l'histoire par de hauts faits d'armes, par les nobles actions d'une dame d'Haberville[1] ; et, si madame veut le permettre, si madame veut oublier un instant les liens de tendre affection qui l'attachent à sa famille, si madame la Supérieure veut se poser en juge impartial entre moi et une famille qui lui serait étrangère, j'oserais alors entamer une justification, avec espoir de réussite.

— Parlez, monsieur de Locheill, repartit la Supérieure ; parlez, je vous écoute, non comme une d'Haberville, mais comme une parfaite étrangère à ce nom : c'est mon devoir, comme chrétienne, de le faire ; c'est mon désir d'écouter, avec impartialité, tout ce qui pourrait pallier votre conduite cruelle et barbare envers une famille qui vous aimait tant.

Une rougeur subite, suivie d'une pâleur cadavéreuse, empreinte sur les traits du jeune homme, fit craindre à la Supérieure qu'il allait s'évanouir. Il saisit des deux mains la grille qui le séparait de son interlocutrice, s'y appuya la tête pendant quelques instants ; puis, maîtrisant son émotion, il fit le récit que le lecteur connaît déjà par les chapitres précédents.

1 L'auteur fait ici allusion aux Dames de Verchères, ses grand'tantes, qui, en l'année 1690, et en l'année 1692, défendirent un fort attaqué par les sauvages, et les repoussèrent. La tradition, dans la famille de l'auteur, est que ces dames, leurs servantes et d'autres femmes, se vêtirent en hommes pour tromper les Indiens, tirèrent le canon, firent le coup de fusil en se multipliant sur tous les points attaqués, jusqu'à ce que les ennemis, pensant le fort défendu par une forte garnison, prirent la fuite.

Arché entra dans les détails les plus minutieux ; il raconta ses regrets d'avoir pris du service dans l'armée anglaise, lorsqu'il apprit que son régiment devait faire partie de l'expédition dirigée contre le Canada ; il parla de la haïne héréditaire des Montgomery contre les Came ron of Locheill ; il représenta le major acharné à sa perte, épiant toutes ses actions pour y réussir ; il s'accusa de lâcheté de n'avoir pas sacrifié l'honneur même à la reconnaissance qu'il devait à la famille qui l'avait adopté dans son exil. Il n'omit rien : il raconta la scène chez le vieillard de Sainte-Anne ; son humanité en faisant prévenir d'avance les malheureuses familles canadiennes du sort qui les menaçait ; ses angoisses, son désespoir sur la côte de Port-Joli, avant d'incendier le manoir seigneurial, ses prières inutiles pour fléchir son ennemi le plus cruel ; ses imprécations, ses projets de vengeance contre Montgomery à la fontaine du promontoire, après avoir accompli l'acte barbare de destruction ; son désespoir à la vue des ruines fumantes qu'il avait faites ; sa capture par les Abénaquis, ses réflexions amères, son retour à Dieu qu'il avait si grièvement offensé en se livrant à tous les mouvements de haine et de rage que le désespoir peut inspirer. Il raconta la scène sur les plaines d'Abraham, ses angoisses dévorantes à la vue de Jules, qui pouvait avoir reçu des blessures mortelles ; il n'omit rien, et n'ajouta rien à sa défense. En mettant à nu les émotions cruelles de son âme, en peignant l'orage des passions qui avait grondé

dans son sein pendant ces fatales journées, de Locheill n'avait rien à ajouter pour sa justification devant un tel juge. Quel plaidoyer pouvait être, en effet, plus éloquent que le récit fidèle de tout ce qui avait agité son âme ! Quel plaidoyer plus éloquent que le récit simple et sans fard des mouvements d'indignation qui torturent une grande âme, obligée d'exécuter les ordres cruels d'un chef féroce, mort à tous sentiments d'humanité ! De Locheill, sans même s'en douter, était sublime d'éloquence en plaidant sa cause devant cette noble dame, qui était à la hauteur de ses sentiments.

Elle était bien à la hauteur de ses sentiments, celle qui avait dit un jour à son frère le capitaine d'Haberville :

" Mon frère, vous n'avez pas déjà trop de biens pour
" soutenir dignement l'honneur de notre maison, sans
" partager avec moi le patrimoine de mon père ; j'entre
" demain dans un couvent ; et voici l'acte de renon-
" ciation que j'ai fait en votre faveur. "

La bonne Supérieure l'avait écouté avec une émotion toujours croissante ; elle joignit les mains, et les tendit suppliantes vers le jeune écossais, lorsqu'il répéta ses malédiction, ses imprécations, ses projets de vengeance contre Montgomery. Les larmes coulèrent abondamment de ses yeux, lorsque de Locheill, prisonnier des sauvages et voué à une mort atroce, rentra en lui-même, se courba sous la main de Dieu et se prépara à la mort.

d'un chrétien repentant ; et elle éleva ses mains vers le Ciel pour lui témoigner sa reconnaissance.

— Mon cher Arché, dit la sainte femme......

— Ah ! merci ! cent fois merci ! madame, de ces bonnes paroles, s'écria de Locheill en joignant les mains.

— Mon cher Arché, reprit la religieuse, je vous absous moi de tout mon cœur ; vous avez rempli les devoirs souvent pénibles du soldat, en exécutant les ordres de votre supérieur ; votre dévouement à notre famille vous eût perdu sans ressource, sans empêcher la ruine de mon frère ; oui, je vous absous moi, mais j'espère que vous pardonnerez maintenant de même à votre ennemi.

— Mon ennemi, madame, ou plutôt celui qui le fut jadis, a eu à solliciter son pardon de Celui qui nous jugera tous. Il se déroba un des premiers par la fuite au champ de bataille qui nous a été si funeste ; un coup de feu l'étendit blessé à mort sur un monceau de glace ; il n'a pas même eu une pierre pour y appuyer sa tête ; le tomahawk a mis fin à ses souffrances, et sa chevelure sanglante pend maintenant à la ceinture d'un Abénaquis. Que Dieu lui pardonne, continua Arché en élevant les mains, comme je le fais du plus profond de mon cœur ! (*b*)

Un rayon de joie illumina le visage de la Supérieure : née vindicative comme son frère le capitaine d'Haberville, une religion toute d'amour et de charité, en domptant chez elle la nature, n'avait laissé dans son cœur

qu'amour et charité envers tous les hommes. Elle parut prier pendant un instant, et reprit ensuite :

— J'ai tout lieu de croire qu'il sera facile de vous réconcilier avec Jules. Il a été aux portes de la mort ; et, pendant son délire, il prononçait sans cesse votre nom, parfois en vous apostrophant d'une voix menaçante, vous adressant les reproches les plus sanglants, mais, le plus souvent, paraissant converser avec vous de la manière la plus affectueuse.

Il faut connaître mon neveu, pour juger du culte qu'il vous portait ; il faut connaître cette belle âme toute d'abnégation, pour comprendre son amour pour vous, et ce qu'il aurait été capable d'entreprendre afin de vous le prouver. Combien de fois m'a-t-il dit : J'aime les hommes, je suis toujours prêt à leur rendre service ; mais, s'il fallait demain faire à mon frère Arché le sacrifice de ma vie, je mourrais, le sourire sur les lèvres, car je lui aurais donné la seule preuve de mon affection qui fût digne de lui. De pareils sentiments ne s'éteignent pas soudain dans un noble cœur comme celui de mon neveu, sans des efforts surhumains. Il sera heureux, au contraire, d'entendre votre justification de ma bouche ; et soyez sûr, mon cher Arché, que je n'épargnerai rien de ce qui pourra amener une réconciliation avec votre frère. Il n'a jamais prononcé votre nom depuis sa convalescence ; et comme il est encore trop faible pour l'entretenir d'un sujet qui pourrait lui causer une émo-

tion dangereuse, j'attendrai qu'il ait repris plus de force, et j'espère vous donner de bonnes nouvelles à notre prochaine entrevue. En attendant, adieu jusqu'au revoir : des devoirs indispensables m'obligent de vous quitter.

— Priez pour moi, madame, j'en ai grand besoin, dit Arché !

— C'est ce que je fais tous les jours, repartit la religieuse. On dit, peut-être à tort, que les gens du monde ont plus besoin de prières que nous, et surtout les jeunes officiers ; quant à vous de Locheill, vous auriez donc bien changé si vous n'êtes de ceux qui en ont le moins besoin, ajouta la Supérieure en souriant avec bonté. Adieu, encore une fois ; que le bon Dieu vous bénisse, mon fils.

Ce ne fut que quinze jours après cette visite que de Locheill se présenta de nouveau à l'hospice, où Jules, que la Supérieure avait satisfait par les explications qu'elle lui avait données, l'attendait avec une anxiété nerveuse pour lui prouver qu'il n'éprouvait aucun autre sentiment que celui de l'affection, dont il lui avait jadis donné tant de preuves. On convint de ne faire aucune allusion à certains événements, comme sujet d'entretien trop pénible pour tous deux.

Lorsque de Locheill entra dans la petite chambre qu'occupait Jules en sa qualité de neveu de la Supérieure, par préférence à d'autres officiers de plus haut grade, Jules lui tendit les bras, et fit un effort inutile pour se

lever du fauteuil où il était assis. Arché se jeta dans ses bras, et ils furent longtemps tous deux sans prononcer une parole. D'Haberville, après un grand effort pour maîtriser son émotion, rompit le premier le silence :

— Les moments sont précieux, mon cher Arché, et il m'importe beaucoup de soulever, s'il est possible, le voile de l'avenir. Nous ne sommes plus des enfants ; nous sommes des soldats combattant sous de glorieux étendards, frères d'affection, mais ennemis sur les champs de bataille. J'ai vieilli de dix ans pendant ma maladie : je ne suis plus ce jeune fou au cœur brisé, qui se ruait sur les bataillons ennemis en implorant la mort ; non, mon cher frère, vivons plutôt pour voir de meilleurs jours : ce sont là tes dernières paroles, lorsque tu confiais mon corps sanglant aux soins de mes grenadiers : ce sont là tes dernières paroles, et elles me font espérer des temps plus heureux pour ceux qui n'ont jamais cessé d'être frères par le sentiment.

Tu connais comme moi, continua Jules, l'état précaire de cette colonie : tout dépend d'un coup de dé. Si la France nous abandonne à nos propres ressources, comme il y a tout lieu de le croire, et si d'un autre côté, vos ministres qui attachent un si grand prix à la conquête de cette contrée, vous envoient du secours au printemps, il faudra de toute nécessité lever le siége de Québec et vous abandonner finalement le Canada. Dans l'hypothèse contraire, nous reprenons Québec, et nous conser-

vous la colonie. Maintenant, mon cher Arché, il m'importe de savoir ce que tu feras dans l'une ou l'autre des deux éventualités.

— Dans l'un ou l'autre cas, dit de Locheill, je ne puis, avec honneur, me retirer de l'armée tant que la guerre durera ; mais advenant la paix, je me propose de vendre les débris de mon patrimoine d'Ecosse, d'acheter des terres en Amérique, et de m'y fixer. Mes plus chères affections sont ici ; j'aime le Canada, j'aime les mœurs douces et honnêtes de vos bons habitants ; et, après une vie paisible, mais laborieuse, je reposerai du moins ma tête sur le même sol que toi, mon frère Jules.

— Ma position est bien différente de la tienne, répliqua Jules. Tu es le maître absolu de toutes tes actions ; moi, je suis l'esclave des circonstances. Si nous perdons le Canada, il est tout probable que la majorité de la noblesse canadienne émigrera en France, où elle trouvera amis et protection ; si ma famille est de ce nombre, je ne puis laisser l'armée. Dans le cas contraire, je reviendrai, après quelques années de service, vivre et mourir avec mes parents et mes amis ; et, comme toi, reposer ma tête sous cette terre que j'aime tant. Tout me fait espérer, mon frère, qu'après une vie très-agitée dans notre jeunesse, nous verrons plus tard de meilleurs jours.

Les deux amis se séparèrent après un long et affec-

tueux entretien, le dernier qu'ils eurent dans cette colonie que l'on appelait encore la Nouvelle-France. Lorsque le lecteur les y retrouvera après quelques années, elle aura changé de nom et de maître.

